

Brigade Mondaine **[279] – Le maître** **de Plieux**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

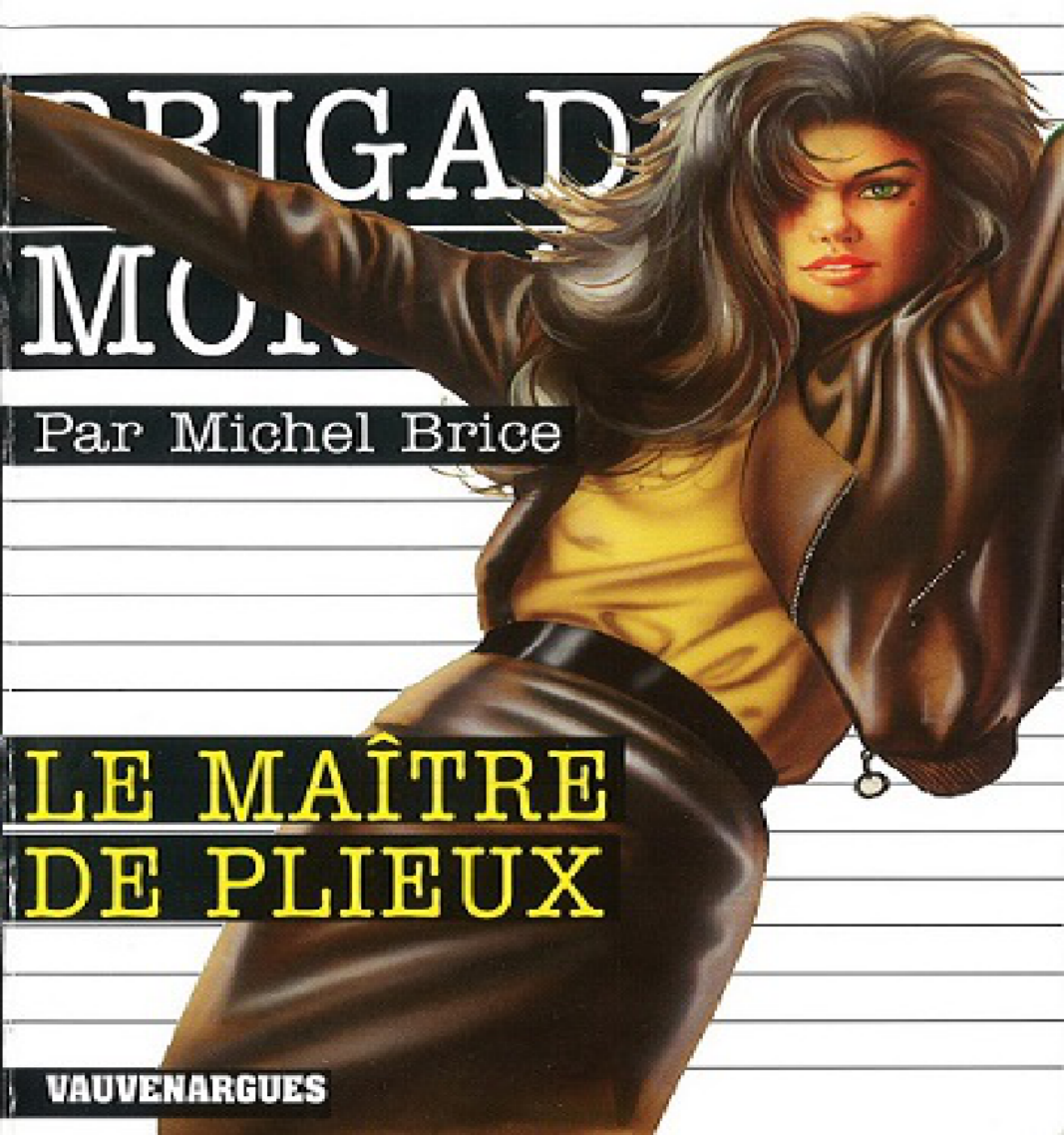
PRÉSENTE

BRIGADE
MOR

Par Michel Brice

LE MAÎTRE
DE PLIEUX

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°279)

LE MAÎTRE DE PLIEUX

VAUVENARGUES

*À Renaud Camus, écrivain indispensable et rare.
Aux grands miroirs de sombre lumière, tendus par Jean-Paul Marcheschi.
Au château de Plieux, l'écrin qui les réunit.*

CHAPITRE PREMIER



Réjean de Saint-Gahl se tenait debout devant la croisée, les mains dans le dos, les lèvres légèrement pincées, le regard perdu dans les lointains.

Ou, plutôt, à travers la légèreté de cette nuit gersoise d'avril, ses petits yeux bleus fixaient le seul point lumineux des environs.

Une autre fenêtre éclairée.

Réjean de Saint-Gahl savait que, au-delà de ce rectangle brillant, s'étendait une vaste pièce en longueur, dont les épais murs du XIV^e siècle disparaissaient presque entièrement, en tout cas dans leur partie basse, derrière des bibliothèques chargées de livres en tout genre : art, littérature française et étrangère, musique, architecture militaire ou religieuse...

Il savait aussi que, derrière son vaste bureau, les doigts pianotant sans presque s'interrompre sur le clavier de son ordinateur portable, *L'Autre* travaillait.

Réjean de Saint-Gahl éprouvait toujours une certaine répugnance à nommer son voisin, celui dont la présence silencieuse, et totalement indifférente à la sienne, lui était une sorte de prurit qu'il lui fallait gratter sans cesse, pour des apaisements partiels et fugitifs.

Dès que Saint-Gahl se mettait à penser à *L'Autre* – et cela lui arrivait plusieurs fois par jour –, la démangeaison reprenait, intacte, horripilante.

Ce qui agaçaït le plus le maître des lieux était que pour contempler la fenêtre éclairée de *L'Autre*, il était obligé de *lever* les yeux. Simplement parce que, des deux châteaux existant sur le territoire de la commune de Plieux, le sien était situé légèrement en contrebas, alors que celui de *L'Autre*, véritable forteresse médiévale, massive, orgueilleuse, dominait tous les environs, du haut de sa butte.

Généralement, Réjean de Saint-Gahl mettait fin à ses aigres rabâchages en se disant que *L'Autre* était toujours au bord de la ruine, alors que lui était multimillionnaire, à ne même pas savoir exactement combien d'argent il y avait sur ses différents comptes en banque, dans les divers pays où il les avait ouverts, au fil des années.

Mentalement, il ajoutait que *L'Autre* ne vendait jamais plus de deux à trois mille exemplaires des livres qu'il écrivait, tandis que les siens s'écoulaient à des centaines de milliers d'unités, étaient traduits dans une quarantaine de langues et régulièrement adaptés à la télévision – plus rarement au cinéma, mais c'était déjà arrivé, tout de même.

Bref, lui, Réjean de Saint-Gahl, était un vrai personnage, une célébrité, un homme avec qui il fallait compter, alors que *L'Autre* n'était rien ni personne.

Il n'en demeurait pas moins que l'austère forteresse de Plieux dominait son propre château, sis à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, et ne paraissait même pas s'être jamais avisée de cette présence rivale.

— Bon, ça suffit, ces conneries ! dit Saint-Gahl à voix haute, en se détournant brusquement de la fenêtre à meneaux. Il y a quand même des trucs plus agréables à faire, dans la vie, qu'à penser à ce...

À grandes enjambées, il quitta la vaste pièce carrée où il se trouvait, au premier étage de la tour-salle du XIII^e siècle, où il avait établi ses « quartiers personnels », comme il disait. À part la femme de ménage, et encore : sous sa surveillance, nul n'avait le droit de pénétrer ici.

Si par hasard un visiteur mal informé s'y risquait, Réjean de Saint-Gahl pouvait entrer dans des fureurs noires, rendues encore plus impressionnantes par sa stature de colosse et ses yeux d'un bleu métallique, qui ne cillaient jamais.

À mi-chemin de l'escalier de pierre conduisant au rez-de-chaussée, une petite porte de bois ornée de lourdes ferrures permettait d'accéder directement au premier étage de la longue chartreuse qui, au début du XVIII^e siècle, avait été accolée à la tour-salle primitive et flanquée, à son autre extrémité d'un superbe pigeonnier.

Dès qu'il eut franchi la porte, Réjean de Saint-Gahl perçut les bruits de conversations et les rires des garçons et des filles qui se trouvaient dans le triple salon de réception du rez-de-chaussée. D'un coup, il oublia l'existence de *L'Autre*.

Il traversa une pièce assez sombre, qui ne servait à rien d'autre qu'à relier

la tour à l'escalier intérieur de la chartreuse. Lorsqu'il l'atteignit, cet escalier, Saint-Gahl put constater qu'aux paroles et aux rires se mêlaient également de curieux gémissements et soupirs.

Ce qui signifiait que la petite soirée prévue avait commencé malgré son absence.

Ça ne le gênait pas. Au contraire, même : Réjean de Saint-Gahl préférait nettement échapper aux fastidieuses « mises en train », pratiquement inévitables dans le type de réunion qui avait lieu chez lui, ce soir.

Autrement dit, dans les orgies à caractère nettement et exclusivement sexuel.

Lorsqu'il s'encadra dans la porte du premier salon, le maître des lieux eut une petite grimace de satisfaction. Une fois de plus, Karl-Heinz Ködrlagel avait bien fait les choses, il fallait au moins lui reconnaître ce don.

La petite dizaine de garçons et de filles vautrés dans les canapés et les fauteuils ne devaient pas avoir plus de 20 à 25 ans, et ils étaient tous fort appétissants.

S'il était un cinéaste médiocre et frustré, doublé d'un critique pompeux et pontifiant, Ködrlagel avait un sens très sûr du casting...

De ses petits yeux fureteurs et froids, Saint-Gahl repéra tout de suite le petit manège qui se déroulait sur le canapé du fond, sous le grand tableau de Vasarely. Un garçon brun, en jean et tee-shirt, à la peau mate et au regard sombre, venait tranquillement de sortir de son pantalon un sexe de belle dimension et en complète érection. Puis, tout aussi naturellement, il l'avait placé d'autorité dans la main de la petite blonde potelée assise à sa droite.

À présent, celle-ci le caressait – plutôt mécaniquement et sans véritable désir, jugea Saint-Gahl –, en jetant de petits coups d'œil furtifs et gênés autour d'elle, sans doute afin de voir si la chose « passait » auprès des autres personnes présentes.

Apparemment, elle passait très bien. Tout le monde semblait trouver cette masturbation parfaitement naturelle. Une grande brune au corps de mannequin s'était même accroupie devant le couple, afin de suivre les opérations de plus près.

Un instant distrait par ce charmant tableau, Réjean de Saint-Gahl balaya du regard l'ensemble de la pièce, dont les murs étaient recouverts de toiles de peintres très connus, dont le maître de céans ne manquait jamais de renseigner ses visiteurs, quant au prix qu'il les avait payées.

Il constata que les jeunes gens venus jusqu'ici pour le casting étaient moins nombreux que ce que Ködrlagel lui avait d'abord annoncé. Mais peut-être certains étaient-ils encore dans les chambres qui leur avaient été attribuées et n'allaient descendre qu'un peu plus tard.

Car il y avait vraiment un casting, chez Réjean de Saint-Gahl. Ou plutôt

chez « le Maître de Plieux », comme il aimait se faire appeler dans l'intimité, afin de bien marquer sa supériorité sur *L'Autre*...

L'un de ses livres, intitulé *Le Sang de mon assassin*, vague roman policier plus ou moins gothique, paru l'année précédente, allait faire l'objet d'une adaptation, pour TF1, en trois téléfilms de quatre-vingt-dix minutes.

Les contrats étaient signés, Saint-Gahl avait touché une confortable avance, non seulement pour le rachat des droits du livre en question, mais parce qu'il avait également exigé d'en être l'adaptateur et le dialoguiste.

Dans la pratique, ce serait Karl-Heinz Ködgel qui allait s'en charger – et gratuitement encore. En contrepartie, Saint-Gahl avait également exigé que la réalisation soit confiée au Toulousain d'origine autrichienne.

Dans la pratique, après plus de trente ans de carrière dans l'édition, Réjean de Saint-Gahl – Philippe Tinoux, de son vrai nom... – n'écrivait plus aucun de ses livres depuis une bonne dizaine d'années déjà. Il payait, aussi peu que possible, des tâcherons pour le faire à sa place. Lui se contentait d'une relecture particulièrement pointilleuse, tellement même qu'il avait déjà poussé à la dépression un certain nombre de ses nègres – mais comme il en venait toujours d'autres, c'était sans importance à ses yeux.

Par conséquent, suite au contrat avec TF1, et fort de sa casquette de réalisateur, Karl-Heinz Ködgel avait commencé à chercher les comédiens et comédiennes dont il allait avoir besoin.

Sélectionner, parmi des centaines de postulants, les douze ou quinze qu'il allait « inviter » à Plieux pour animer les soirées de Saint-Gahl, en leur faisant miroiter un rôle à coup sûr s'ils savaient se montrer complaisants, était une des choses que Ködgel savait parfaitement faire.

Mais, en passant rapidement en revue les garçons et filles présents dans le grand salon, Réjean de Saint-Gahl se disait que, cette fois, il s'était vraiment surpassé. La difficulté allait être de faire son choix...

Mais pourquoi choisir, du reste ? Est-ce qu'il n'était pas le maître ici ? Est-ce que ce n'était pas avec *son* argent, dans *son* château, au milieu de *ses* meubles, au centre de *son* parc, que ces jeunes crétins avaient l'insigne honneur d'être reçus ?

S'il lui en prenait fantaisie, il pouvait fort bien faire mettre ces jeunes pétasses en ligne et les prendre l'une après l'autre devant tout le monde : il était bien certain que pas une n'oserait protester, encore moins se dérober à ses assauts.

Il n'aurait plus manqué que ça !

Demeuré un assez long moment dans la pénombre de l'antichambre, Saint-Gahl fit deux pas à l'intérieur du salon, en pleine lumière. Dès qu'ils découvrirent sa silhouette de rugbyman, surmonté d'une tête léonine de vieux baroudeur, façon Joseph Kessel, les garçons et les filles, avec un ensemble parfait, se pressèrent au-devant de lui, avec des exclamations et des soupirs,

censés traduire l'intense félicité qu'il possédait soudain.

Même la petite blonde potelée, sur le canapé, abandonna instantanément la verge qu'elle manipulait sans trop de conviction, laissant son propriétaire quelque peu désemparé. Mais lui aussi, en tentant vaille que vaille de faire disparaître le raide objet du délit dans son pantalon trop serré, rejoignit le petit cercle des admirateurs du Maître de Plieux. Lequel, ignorant ostensiblement les garçons, déclara :

— Donc, si j'ai bien compris, vous êtes toutes comédiennes ? Il déshabillait littéralement les filles de ses petits yeux fixes et froids parlant de sa belle voix grave, où perçait une pointe d'ironie que les autres firent semblant de ne pas percevoir. Et vous êtes chez moi pour décrocher un rôle dans le film que va tourner Karlito, c'est bien ça ?

Saint-Gahl avait ajouté la dernière phrase, parce qu'il venait de voir le cinéaste entrer dans le salon par la porte latérale.

Karl-Heinz Ködgel, vaniteux comme un pou et très imbu de lui-même, ne supportait pas le sobriquet dont, un jour, Saint-Gahl l'avait affublé sans y penser plus que cela. Il avait eu la sottise de le lui faire savoir, de cette voix montant rapidement dans les aigus qu'il prenait lorsqu'il était en colère.

Depuis, bien entendu, Saint-Gahl ne perdait jamais une occasion de l'appeler Karlito, lorsqu'ils se trouvaient au milieu d'un public.

Du coup, l'Austro-Toulousain s'arrêta net, prit un air buté et fit mine de s'absorber dans la contemplation du parc qui s'étendait tout autour de la chartreuse. Et dont il ne pouvait rien voir, puisque la nuit était complète.

— Vous savez qu'il n'y aura pas de rôles pour vous toutes, mes petites chéries ? poursuivait Saint-Gahl, avec une pointe de sadisme. Beaucoup d'appelées, peu d'élues, comme on dit ! On ne prendra que les meilleures, les plus motivées, mettez-vous bien ça dans vos jolies petites têtes ! Il va falloir faire vos preuves, et sérieusement, encore !

— Mais... il me semble qu'on est là pour ça, non ? répondit une grande brune au type italien assez prononcé, mince mais dotée d'une poitrine lourde et ferme.

— Ah, tu es là pour ça ? releva aussitôt Réjean de Saint-Gahl. Comment tu t'appelles, d'abord ?

— Sabrina...

— Ben voyons ! Bon, Sabrina, admettons qu'on décide de te faire faire un bout d'essai, là, tout de suite, pour juger de tes capacités de comédienne, qu'est-ce que tu dirais ?

— Que vous n'avez qu'à commander et que je ferai ce que vous me demanderez, répondit-elle du tac au tac, en plongeant ses grands yeux noirs dans les siens.

Saint-Gahl se dit qu'elle était vraiment très séduisante, avec son visage

arrondi, encadré par une lourde crinière noire et brillante, cette bouche qui semblait naturellement rouge et gonflée, ses yeux qui crépitaient d'une sorte de feu intérieur que rien ne paraissait pouvoir éteindre.

Sans parler de la masse soyeuse de ses seins, qui jouaient librement sous le tee-shirt échancré et dont les grosses pointes brunes semblaient prêtes à percer le tissu, tant elles étaient dardées.

— Eh bien, voilà ce que je te propose comme scénario, reprit Saint-Gahl, cependant qu'un petit sourire étirait ses lèvres minces : tu es une espionne et, pour accomplir la mission qui t'a été confiée, tu dois absolument me séduire... me faire craquer...

Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je crois que oui... murmura Sabrina, en battant exagérément des cils. Ce n'est pas le rôle le plus déplaisant qu'on m'ait proposé jusqu'à maintenant...

En balançant des hanches, elle s'avança jusqu'à Saint-Gahl, jusqu'à le toucher. Sans omettre de passer un petit bout de langue rose sur ses lèvres pleines, pour leur conférer plus de brillant.

Autour d'eux, un petit cercle s'était naturellement formé et les murmures avaient cessé. Les visages avaient tendance à être plus colorés, les pupilles davantage dilatées. Comme si chacun sentait que Réjean de Saint-Gahl venait de donner le vrai coup d'envoi de la soirée à laquelle ils avaient accepté de prêter leur concours.

En tant que « matière première »...

Sans quitter sa « victime » des yeux, Sabrina commença son petit jeu de séduction, qui n'était en fait rien d'autre qu'un « allumage » pur et simple – et même pas trop subtil. Du bout de ses doigts aux ongles longs, elle effleurait le cou de taureau de Saint-Gahl, prenait des mines de petite fille vicieuse et timide à la fois, avait bien soin de faire régulièrement venir sa lourde poitrine au contact du torse de son partenaire.

Autour d'eux, les respirations s'étaient faites plus courtes et le silence plus lourd.

Un observateur attentif aurait pu discerner, ça et là, parmi ces garçons et ces filles pressés les uns contre les autres, des mains se cherchant et se trouvant, d'autres effleurant des croupes ou des hanches qui ne se refusaient pas, loin de là.

En tout cas, compte tenu de son volume, aucune des filles présentes ne pouvait ignorer la bosse qui, depuis quelques poignées de secondes, déformait considérablement le pantalon de lin de Réjean de Saint-Gahl. Et, en tout cas, pas celle qui en était directement responsable.

Comme par jeu, avec un petit sourire de triomphe modeste, elle effleura cette mâle protubérance du revers de la main droite et murmura :

— J’ai l’impression que vous êtes séduit, là...

— Séduire un homme, ce n’est pas seulement le faire bander ! répliqua sèchement Saint-Gahl, avec un petit rictus plein de mépris. Il s’agit de lui faire perdre complètement la tête ! Si tu ne sais pas faire ça, je me demande bien ce que tu fous dans ce casting, pauvre conne !

La violence du ton et la brutalité des termes employés prirent Sabrina au dépourvu. Mais pas longtemps.

En moins de quelques secondes, son visage qui s’était brusquement durci, comme si elle allait laisser libre cours à son indignation d’être traitée de la sorte, se détendit de nouveau et elle reprit ses airs de chatte énamourée.

— Très bien, si vous voulez vraiment perdre la tête, ça doit être possible... murmura-t-elle, cependant que ses doigts fins et longs s’attaquaient à la boucle de ceinture retenant le pantalon de son partenaire.

Dans le cercle qui les entourait, la tension érotique était de plus en plus grande, presque palpable. Chacun avait l’impression que, en une minute ou deux, la température du salon était montée de plusieurs degrés.

Certains couples, formés par les hasards de la promiscuité, se pelotaient outrageusement et sans plus se cacher, des mains se faufilaient sous les jupes, tandis que deux ou trois autres s’embrassaient à pleine bouche.

Mais sans rien perdre du spectacle offert par Sabrina et le maître de maison.

Un petit cri féminin de surprise fusa du cercle, lorsque, sous l’action des doigts de la jeune femme, le sexe de Saint-Gahl jaillit à l’air libre.

Une verge lourde, noueuse, puissante, épaisse et longue – une sorte de sceptre aux dimensions étonnantes.

— Waoh ! souffla l’un des garçons présents, qui paraissait nettement plus intéressé par la virilité du Maître de Plieux que par les agaceries que tentait de lui faire subir sa voisine, une rousse à l’air coquin.

— Tu as une bouche, non ? Alors, qu’est-ce que tu attends pour t’en servir ?

Toutes les têtes se tournèrent vers le point d’où avait retenti cette nouvelle voix, indubitablement féminine, certes, mais rien moins que suave.

Les apprentis comédiens identifièrent aussitôt la femme brune, au teint pâle, au chignon sévère, vêtue d’un tailleur anthracite austère qui venait d’apparaître, à droite du cercle, presque comme par enchantement.

C’était elle qui les avait reçus, lors de leur arrivée à la chartreuse, en début d’après-midi, leur avait indiqué leurs chambres, expliqué les règles en vigueur, en se présentant comme la gouvernante de l’endroit.

Elle s’appelait Cécile Champaubert.

Un petit malin de la troupe l'avait évidemment rebaptisée aussitôt Montmirail, ce qui en avait fait sourire deux ou trois et s'interroger les autres.

[1]

Comme matée par l'autorité naturelle émanant de Cécile Champaubert, Sabrina se laissa tomber à genoux devant Réjean de Saint-Gahl qui, son formidable sexe toujours dressé vers le lustre du plafond, n'avait rien dit et paraissait même tout à fait extérieur à la scène qui se jouait – dont il était pourtant le pivot central, c'est le cas de le dire.

Un peu de son impassibilité s'effrita cependant, lorsque les lèvres pleines et humides de la brune entreprirent de coulisser lentement le long de sa virilité noueuse, dont elles avaient peine à faire le tour.

Ce début de fellation agit comme l'étincelle sur le baril de poudre.

Le cercle se défit rapidement, les alliances se formèrent, pratiquement au hasard. À moins que, depuis leur départ en groupe de Paris, tout ce petit monde ait eu le temps de repérer celui ou celle qui lui plaisait le plus, et profitait du climat pour tenter sa chance.

La plupart des jeunes gens formèrent des couples, mais pas tous. Il y eut bientôt, aussi, deux « triangulaires », la première composée de deux filles et d'un garçon, l'autre d'une fille et de deux garçons – le second, dans ce cas, étant le petit blond qui s'était exclamé « Waoh ! », en découvrant la virilité hors norme de Réjean de Saint-Gahl.

Tout en savourant les sensations affolantes que lui prodiguaient les lèvres et la langue de Sabrina, coulisant autour de son membre dur, le maître des lieux ne perdait rien du spectacle qui avait commencé tout autour de lui, dans le grand salon.

À un moment, son regard croisa celui de Cécile Champaubert, toujours droite et immobile entre les deux hautes fenêtres donnant sur le parc plongé dans les ténèbres. Ils échangèrent un discret sourire entendu, imperceptible pour qui que ce soit d'autre qu'eux deux.

Depuis dix ans qu'ils vivaient quasiment ensemble, ils n'avaient pratiquement plus besoin de se parler pour savoir qu'ils se comprenaient.

Et, là, Saint-Gahl avait parfaitement compris ce que faisait Cécile Champaubert. Elle observait les groupes en train de se former, de se mêler, pour déterminer celui au sein duquel elle allait s'introduire.

Car il savait que sous ses vêtements austères, bouillonnait une sensualité qui avait absolument besoin de s'exprimer ; que son visage sévère, fermé même, n'était qu'un masque destiné à la protéger de ses propres faiblesses, ainsi qu'à décourager les autres de prendre barre sur elle.

Et Saint-Gahl était déjà presque certain du choix que Cécile Champaubert allait faire.

De fait, au bout de moins d'une minute, il vit sa gouvernante se diriger vers le « triangle » comportant un garçon et deux filles.

Il ne s'agissait pas à proprement parler d'un triangle, d'ailleurs. En tout cas, pas équilatéral.

Le garçon, un petit brun athlétique, à la mâchoire carrée et aux cheveux ondulés, le torse incroyablement poilu, les pectoraux saillants et durs, était déjà entièrement nu, la verge bandée et palpitante.

Il étreignait une fille aussi brune que lui, un peu ronde, la poitrine lourde, la peau dorée et satinée, dont le bas du ventre s'ornait d'une toison incroyablement fournie, au rebours de la mode actuelle.

L'autre fille, en revanche, une blonde mince au teint pâle, restait un peu à l'écart, agenouillée auprès d'eux, contemplant avidement leurs deux corps enchevêtrés. Elle avait quitté son tee-shirt, exhibant des seins menus de gamine, aux pointes délicatement roses, mais avait gardé sa jupe. Elle ne devait guère avoir plus de 18 ou 19 ans – c'était en tout cas l'âge qui paraissait être le sien.

À intervalles réguliers, ses mains portaient explorer les deux corps nus qui s'offraient à ses caresses avec une grande complaisance. Mais il était évident, même pour un observateur peu attentif, qu'elle ne faisait qu'effleurer distraitemment les cuisses, le ventre et la verge du garçon, alors que ses caresses se faisaient beaucoup plus passionnées lorsque ses mains rencontraient le corps de la fille brune.

C'est ce qu'avait bien repéré Réjean de Saint-Gahl, et c'est pourquoi il avait deviné que c'est vers ce groupe qu'allait se diriger sa gouvernante.

Car Cécile Champaubert avait toujours eu une préférence assez marquée pour les filles. Ses goûts n'étaient pas exclusifs, loin de là, et il lui arrivait régulièrement de s'offrir des orgasmes d'anthologie, sous les coups de bouts de beaux, jeunes et vigoureux mâles.

— Vous comprenez, avait-elle expliqué à Saint-Gahl, quelques années plus tôt, un soir où ils avaient tous les deux un peu trop bu, ce qui avait facilité ses confidences, j'aime bien les hommes, contrairement à ce que l'on pourrait croire. J'éprouve même beaucoup de plaisir à prendre leur sexe dans ma bouche ou à le sentir aller et venir dans mon ventre. Vous êtes d'ailleurs bien placé pour le savoir... Mais, pour bien en profiter, il faut que je sois *déjà excitée*. Or, ça, cette excitation première, il n'y a qu'une fille qui puisse la déclencher...

Cécile s'agenouilla tout près de la petite blonde aux seins nus, au moment où celle-ci se redressait, après avoir longuement mordillé alternativement les deux mamelons dressés de la brune – cette dernière étant occupée à engloutir régulièrement le membre de son partenaire.

La blonde sursauta légèrement lorsque la main de la gouvernante se posa sur son épaule nue, à la peau très douce, presque satinée.

— Elle est belle, hein ? murmura Cécile, en désignant la fellatrice d'un petit mouvement de menton. On a vraiment envie de la caresser partout...

Elle n'avait pas prononcé ces mots-là au hasard : il s'agissait de mettre en confiance la blonde, qui ne paraissait pas très bien assumer ses penchants en matière de sexualité.

Joignant le geste à la parole, Cécile posa son autre main sur le ventre plat de la fille brune, et emmêla ses doigts dans les boucles noires et épaisses de sa toison, qui s'enfonçait loin entre ses cuisses potelées.

Aussitôt, comme encouragée, la petite blonde fit la même chose, d'un geste encore un peu hésitant, et, tout naturellement, ses doigts fins entrèrent en contact avec ceux de Cécile.

— Tu t'appelles comment ? voulut savoir celle-ci, en laissant sa main gauche glisser de l'épaule de la blonde jusqu'au renflement de sa poitrine menue.

— Sabine, Madame... répondit-elle, en un souffle à peine perceptible et en rosissant d'un coup.

— Moi, c'est Cécile... et je t'interdis de m'appeler Madame, petite idiote !

Puis, sans transition, elle prit le menton de Sabine dans sa main, pour lui faire tourner la tête vers elle, et plaqua ses lèvres épaisses sur les siennes.

Sabine lui rendit son baiser sans opposer la moindre résistance. Pas plus qu'elle n'en eut lorsque Cécile glissa sa main entre ses cuisses pour aller fourrager dans le mince triangle d'or de son intimité.

Réjean de Saint-Gahl eut un petit sourire, en voyant la manière imparable dont sa gouvernante avait fait la conquête de la petite blonde. Toujours à genoux devant lui, la brune Sabrina continuait de s'activer de la langue et des lèvres sur le pieu de chair noueuse qui jaillissait de son ventre légèrement proéminent. Elle y mettait beaucoup d'ardeur, et même une certaine science, mais c'était peine perdue.

Saint-Gahl avait toujours eu cette particularité de contrôler parfaitement son plaisir, de ne jouir que lorsqu'il avait décidé que c'était le moment. Ce qui, aux yeux de beaucoup des femmes qu'il avait connues était un avantage précieux, car il lui permettait d'attendre sans problème qu'elles aient pris leur propre plaisir avant d'exploser en elles. Lorsqu'il voulait qu'elles aient du plaisir, car, le plus souvent, il s'en foutait royalement.

Autour d'eux, l'ambiance tournait à l'orgie pure et simple. À deux mètres de lui, Saint-Gahl pouvait voir un garçon blond et à l'oreille percée pénétrer à grands coups de reins une longue fille rousse aux cheveux très courts, à quatre pattes sur le tapis, dont les seins lourds tressautaient à chacun des coups de boutoir qu'elle encaissait, d'une manière très excitante.

Un peu plus loin, une blonde au corps un peu mou léchait l'intimité d'une brune à la plastique parfaite, tout en masturbant rapidement le garçon qui s'était agenouillé près d'elles.

Entre les deux fenêtres donnant sur le parc, un type d'une trentaine d'années en sodomisait vigoureusement un autre, nettement plus jeune, pendant que celui-ci se faisait sucer par une sorte de simili punkette dont les seins magnifiques étaient couverts de tatouages.

Et ainsi de suite...

C'est en faisant du regard le tour du salon que Réjean de Saint-Gahl prit conscience de la disparition de Karl-Heinz Ködgel. Mais, comme il ne découvrit pas non plus la silhouette fine de Tania Barkovsky, il comprit que l'Autrichien avait déjà dû s'isoler pour se livrer à sa petite mise en scène habituelle, celle sans laquelle il lui était impossible de parvenir à l'orgasme, ni même, le plus souvent, d'avoir une érection tant soit peu satisfaisante...

*

* *

— Vous êtes sûrs que vous avez bien compris ce que vous aviez à faire, l'un et l'autre ? demanda la jeune femme blonde, mince, dont la triste robe grise gommait le peu de formes qu'elle pouvait avoir.

— Pas de souci ! assura Jérémy Prédault, en prenant un air bravache, du haut de ses 23 ans. Pas vrai Chloé ?

La petite brune, dont la lourde frange se confondait avec ses sourcils, opina sans répondre, d'un air vaguement las et sans le moindre enthousiasme.

Chloé Lableux avait à peine 20 ans et elle était en train de se demander, au moins pour la dixième fois, par quelle sorte d'aberration elle avait accepté de venir se fourrer dans ce guêpier.

Bien sûr, elle savait que, à la clé de ce séjour, il y avait un rôle quasi assuré dans le prochain téléfilm de Ködgel, qui serait diffusé durant trois semaines sur TF1, en *prime time*, comme disent les crétins contemporains. Ce qui, pour une apprentie comédienne n'ayant encore jamais rien tourné, était une occasion (une « opportunité », selon les mêmes crétins) qu'elle ne pouvait pas laisser passer.

Lorsqu'elle avait été convoquée par le réalisateur, à Paris, trois semaines plus tôt, Chloé avait été tellement enthousiasmée par ce projet, tellement certaine que ç'allait être la première marche d'un escalier glorieux, qu'elle avait considéré comme peu de choses le fait de devoir participer à ce qu'il fallait bien appeler une partouze.

Elle avait également passé outre le fait qu'il s'agissait d'un vulgaire chantage, et des plus répugnants qui soient : si tu veux le rôle, tu acceptes d'être sautée par tous ceux qui en exprimeront le désir.

Tout à son rêve de devenir une star, elle avait fait taire sa conscience en se disant qu'après tout elle ne serait pas la seule à « coucher » pour obtenir un

rôle déterminant. Même de très grandes comédiennes, célèbres, respectées, adulées, en avaient fait autant, à leurs débuts.

Mais, plus les jours passaient et moins Chloé se sentait sûre d'elle. Au bord de renoncer, elle s'était d'abord confiée à son ami le plus proche : Jérémy. C'est lui qui avait trouvé la solution, le « moyen terme », comme il disait.

— Tu m'as bien dit que ton Ködgel organisait un casting pour les garçons d'ici deux ou trois jours ? Eh bien, voilà ce qu'on va faire : je vais m'y présenter, moi, à ton casting. Si je suis retenu, on ira ensemble, dans ce château, comme ça tu te sentiras moins seule. Et si je me fais jeter, tu renonces à y aller. Correct, non ?

— Mais tu n'es pas comédien... avait objecté Chloé, d'une voix mal assurée.

Jérémy avait haussé les épaules et eut un petit sourire ironique :

— Pour ce qu'on est censé y faire, dans ton château à la con, je doute que ça ait beaucoup d'importance ! Et je te signale que, même si *toi*, tu ne t'en es jamais aperçue, je passe généralement pour être assez canon, comme mec...

Chloé avait souri. C'est vrai que Jérémy faisait craquer à peu près toutes les filles qu'il voulait, avec son visage d'ange, entouré de boucles blondes, ses grands yeux d'un bleu très soutenu, agrémentés de longs cils recourbés, et son corps de nageur, à la fois fin et musclé.

Parfois, Chloé se demandait pourquoi elle n'avait jamais succombé aux avances que Jérémy lui avait faites, au tout début de leurs relations. Peut-être parce qu'il était trop beau, justement, et qu'elle ne voulait pas vivre dans la crainte de se le faire piquer par la première « taspé » venue. Ça avait dû agir comme une barrière psychique qui avait bloqué chez elle tout désir sexuel.

En compensation, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde, chacun servant à l'autre de confident. Ce qui étonnait Chloé, chez Jérémy, c'est qu'elle ne le voyait que très rarement avec des filles.

À une époque, elle s'était sérieusement demandé s'il n'était pas gay. Elle lui avait carrément posé la question, il s'était contenté de hausser les épaules et de lever les yeux au ciel, comme si la question était trop idiote pour qu'il prenne la peine d'y répondre.

— Bon... oui, on peut essayer ça... avait finalement consenti Chloé, du bout des lèvres, sans trop croire à la combine proposée par Jérémy.

Pourtant, malgré son absence de don et de goût pour la comédie, Jérémy avait été retenu par Karl-Heinz Ködgel, lors du prétendu « casting ». Chloé et lui étaient donc partis ensemble pour Plieux.

Et, maintenant qu'ils se trouvaient à pied d'œuvre, Chloé commençait à regretter de plus en plus d'avoir commis la folie de venir ici.

En plus, elle maudissait le hasard qui avait poussé Ködgel à les choisir,

eux, précisément, eux, pour être ses « partenaires exclusifs », comme il disait, avec sa désagréable petite voix de tête, trop haut perchée.

Encore, s'il s'était seulement agi de participer à l'orgie commune, Chloé s'était dit qu'elle pourrait toujours s'isoler plus ou moins avec Jérémy et qu'ils se contenteraient de faire semblant, pour ne pas attirer trop l'attention sur eux. Ils s'en seraient tirés comme ça...

Alors que, là, ce qui leur était demandé, en tant que « partenaires exclusifs », oscillait à ses yeux entre le risible et le répugnant.

Mais il était trop tard pour reculer. Et puis, dans un coin de son esprit, une petite voix chuchotait à Chloé que ce « partenariat » voulu par le réalisateur impliquait qu'elle aurait forcément un rôle ensuite, dans sa saga télévisée, et sûrement pas le moins important.

— Donc, tout est bien clair ? insista Tania Barkovsky. Vous, Chloé, souvenez-vous que vous devez absolument vous montrer effrayée. Il faut le supplier, pleurer si vous pouvez, lui dire que vous n'y arriverez jamais et...

— Oui, oui, j'ai tout pigé ! l'interrompit Chloé avec une nuance d'agacement dans la voix.

La jeune femme blonde se tourna alors vers Jérémy, ouvrit la bouche, mais il l'interrompit avant même qu'elle ait proféré le moindre son :

— C'est bon, moi aussi, j'ai compris : dès qu'il s'en prend à Chloé, je saisis la botte d'orties qui est là (il désignait une petite table en marbre, sous la fenêtre unique de la chambre où ils se trouvaient) et je lui fouette le dos et les épaules avec. Le seul truc qui m'emmerde, dans tout ça, que je vais me piquer aussi, moi, dans c't'affaire...

— Il n'y a que la face supérieure des feuilles d'ortie qui soit urticante, répondit posément Katia Barkovsky. Si vous les tenez par la base des tiges, vous êtes tranquilles.

Elle se leva de sa chaise et lissa machinalement sa robe grise et informe :

— Bon, maintenant, mettez-vous en place, sinon, il va finir par s'impatienter...

« Il », c'était évidemment Karl-Heinz Ködlagel qui, avant même l'arrivée des trois autres, s'était enfermé dans la salle de bain attenante à la chambre.

Tania Barkovsky et Jérémy Prédault sortirent de la pièce ensemble et se tinrent derrière la porte refermée. Dans le « scénario » déroulé par la jeune femme, Jérémy n'était censé intervenir qu'après avoir entendu les premiers cris de protestation de Chloé...

Demeurée seule dans la chambre, Chloé caressa un court moment l'idée d'une fuite instantanée. La chambre où ils se trouvaient était au rez-de-chaussée et complètement à l'autre extrémité du bâtiment, par rapport au grand salon. Il lui suffisait d'ouvrir la fenêtre, de l'enjamber et...

Et quoi ? Où irait-elle ? Plieux était un bled paumé au milieu de nulle part,

pour ainsi dire, elle ne savait même pas de quel côté elle aurait dû se diriger pour retrouver la civilisation – c'est-à-dire une « vraie » ville, dans son esprit d'indécrottable Parisienne.

Non, décidément, il fallait bien en passer par le rôle qui lui avait été assigné. Le mot la fit sourire, malgré l'appréhension qui lui nouait le ventre. Elle avait voulu que Ködglagel lui donne un rôle ? Eh bien ! c'est précisément ce qu'il avait fait ! De quoi se plaignait-elle ?

Bizarrement, cette petite réflexion eut pour résultat de la détendre quelque peu. Elle fit passer son pull de coton rouge par-dessus sa tête, dévoilant une poitrine parfaite, ni trop grosse ni trop menue, agrémentée d'aréoles parfaitement régulières et d'un rose très tendre.

Puis, Chloé se débarrassa de sa jupe de Skaï noir, et enfin de sa petite culotte de dentelle rouge, légèrement renflée par le triangle dru de sa toison.

Entièrement nue, elle alla s'allonger sur l'immense lit qui occupait la presque totalité du mur de gauche, face à la fenêtre à croisillons. Comme on le lui avait prescrit, elle ouvrit largement ses cuisses minces et nerveuses, puis plaqua sa main droite sur son intimité, imprimant un léger mouvement de va-et-vient à son poignet afin de mimer la masturbation.

À présent qu'elle était « en situation », Chloé Lableux ne ressentait plus ni appréhension, ni dégoût.

Elle se sentait juste intensément ridicule.

Pour effacer cette impression peu gratifiante, elle s'efforça de penser qu'elle était en train de tourner la scène capitale d'un film génial...

C'est à ce moment que la porte de la salle de bain, juste à la droite du lit, s'ouvrit brusquement.

Karl-Heinz Ködglagel parut, uniquement vêtu d'un peignoir de bain d'une blancheur immaculée, ridiculement trop étroit et trop court pour lui. Il en avait noué la ceinture, en éponge elle aussi, mais les pans du vêtement étaient si écartés que Chloé pouvait voir nettement son ventre glabre et, juste en dessous, son sexe, au repos le plus paisible.

Découvrant cette petite chose brune et fripée, un peu semblable à un escargot décoquillé et trop cuit, elle faillit éclater de rire, en pensant aux réactions que cette « virilité » était censée provoquer chez elle, d'après le scénario développé par Tania Barkovsky.

Une envie malencontreuse, et qui lui passa très vite lorsqu'elle découvrit que le cinéaste tenait un rasoir dans sa main droite. Non pas un de ces innocents instruments de plastique dont on se sert maintenant, mais un vrai coupe-chou, à la lame effilée, étincelant par éclairs brefs sous la lumière du lustre de cristal.

Pendant un quart de seconde, une intense terreur envahit Chloé. Mais elle disparut aussi vite qu'elle était venue, lorsqu'elle se souvint de ce que

prévoyait le « scénario » : l'intrus était censé la violer *sous la menace*.

D'où le rasoir, sans doute pour faire plus vrai. Qu'est-ce qu'il ne fallait pas faire, pour devenir actrice...

— Mais qu'est-ce que vous faites ici, dans ma propre chambre ? glapit Karl-Heinz Ködgel, en feignant la surprise avec des mimiques d'acteur médiocre.

— Je... je ne savais pas où aller, dans cette maison que je ne connais pas... répondit Chloé. Et j'avais terriblement envie de me branler...

Elle savait son texte « au rasoir », c'était le cas de le dire. Son seul problème, c'est que, malgré sa posture parfaitement obscène, elle avait un mal fou à s'empêcher d'éclater de rire, tant la situation lui paraissait absurde.

— Ah ! je vois ce que c'est ! gronda le cinéaste, en se défaisant de son peignoir. Tu es une petite salope qui a la chatte en feu, c'est ça, hein ? Mais ce n'est pas une branlette dont tu as besoin, espèce de truie : c'est de te faire baiser par un vrai mâle ! Tiens, regarde ce que j'ai pour toi...

En baissant les yeux, Chloé fut surprise de constater qu'en effet, la virilité de Ködgel s'était érigée, du simple fait de son petit discours ordurier.

Ce qui ne la rendait pas plus imposante pour autant. Chloé jugea que la verge de son futur « violeur » n'était ni plus grosse ni plus longue que son propre index. Il y manquait les articulations des phalanges, c'était tout.

Chloé faillit se mettre à sourire, en se remémorant la formule drôle et cruelle que lui avait sortie sa copine Virginie, à qui pareille mésaventure était arrivée, quelques mois plus tôt, avec un type plutôt mignon qui l'avait dragué en boîte :

— Il a réussi l'exploit de me baiser sans toucher une seule fois les bords...

Un exploit dont le cinéaste paraissait lui aussi capable. Et dire qu'il allait falloir feindre la terreur devant son énorme membre. C'était le moment de se montrer une comédienne convaincante...

Brusquement, Ködgel saisit Chloé par les chevilles et la tira violemment vers lui, jusqu'à ce que ses fesses menues et rondes atteignent le bord du lit.

— Tu vas voir, je vais te faire jouir comme jamais ! glapit-il de sa voix trop aiguë.

Pour Chloé, c'était le moment de provoquer l'entrée en scène de Jérémy.

— Non ! je vous en supplie ! ne faites pas ça ! cria-t-elle à pleine voix, en s'efforçant de prendre les accents de la plus pitoyable supplique. Vous allez me faire mal ! Vous allez complètement me déchirer !

La seconde suivante, la porte de la chambre s'ouvrait avec fracas, sur un Jérémy au visage comiquement furieux, brandissant une brassée d'orties dans sa main droite.

— Qu'est-ce que vous faites à ma fiancée ? gronda-t-il, en roulant comiquement des yeux, tel un acteur du muet. Arrêtez immédiatement où je

vous démolis !

Chloé eut le temps de se dire que ce pauvre Jérémy aurait décidément fait un comédien déplorable. Puis, elle poussa un petit cri, autant de surprise que de légère douleur.

Sans la moindre précaution, Ködlagel venait de s'enfoncer en elle jusqu'à la garde. Et bien qu'il fût « équipé ouistiti » (comme avait également précisé Virginie, à propos de son Don Juan de bastringue), Chloé le sentit tout de même passer, dans la mesure où, physiologiquement parlant, elle n'était en rien prête à accueillir le mâle.

— Espèce de salaud, retire ta queue de sa chatte, tu vois bien qu'elle souffre atrocement ! rugit Jérémy, sur un ton de plus en plus faux. Arrête de la baiser ou sinon...

Et, levant le bras, il cingla les épaules nues de Ködlagel avec sa poignée d'ortie. Le cinéaste poussa un grognement sourd et, sans doute excité par la brûlure, ou à l'idée d'être fouetté par un beau garçon, il se mit à aller et venir dans le ventre de Chloé. Laquelle jouait également son rôle, en tentant de le repousser de ses deux poings, pleurant et geignant avec autant de conviction que possible.

Jérémy, se prenant au jeu, ne cessait plus de flageller les épaules, le dos et les reins du réalisateur, qui se couvraient progressivement de petites boursouflures rouges provoquées par le poison des orties.

Il avait sous les yeux ses fesses dures et rondes qui s'agitaient au rythme de ses coups de reins et, plus bas, entre ses cuisses légèrement écartées, son sexe allant et venant dans celui de sa copine Chloé – qu'il n'avait bien sûr jamais vue dans une telle situation.

Tout occupé à fouetter Ködlagel, Jérémy ne prit pas tout de suite conscience qu'il était lui-même dans un état de complète érection. Mais, lorsqu'il s'en aperçut enfin, il cessa brusquement de réfléchir.

L'échauffement dû aux coups qu'il ne cessait de faire pleuvoir, le spectacle de l'homme pénétrant son amie à grands coups de reins, et surtout le spectacle des fesses dures et musclées qui ondulaient en cadence juste sous ses yeux : tout se mêla, s'embrasa dans son esprit, le déconnectant totalement de la réalité.

Le feu aux tempes et aux joues, Jérémy lâcha les orties, dont il ne s'apercevait même pas qu'elles lui avaient brûlé la paume de la main et dégrafa fébrilement son jean.

Le sexe qui jaillit à l'air libre, tel un ressort trop tendu, faisait au moins le triple de celui qui labourait mécaniquement le ventre de Chloé.

— Vas-y, bon sang ! Mais qu'est-ce que tu attends, bougre de con ? glapit Ködlagel, en tournant à demi la tête pour exhorter son partenaire masculin à l'action.

Perdu dans son soudain délire érotique, Jérémy ne comprit pas qu'on l'encourageait à reprendre la flagellation, dont le cinéaste avait besoin pour parvenir à l'orgasme. Se croyant encouragé, il n'hésita plus.

Saisissant sa verge à pleine main, il la dirigea entre les fesses de Ködlagel. Lequel, sans doute à cause de la brûlure due aux orties, ne prit pas tout de suite conscience de ce qui se tramait dans son dos.

Quand il réalisa, il était trop tard : Jérémy s'était rué en lui et, s'agrippant à ses hanches, avait commencé à le sodomiser avec une vigueur digne d'éloge.

Karl-Heinz Ködlagel poussa un rugissement terrible. En même temps, il eut une si violente ruade qu'il parvint à sortir du ventre de Chloé, tout en envoyant son « violeur » au tapis.

Sur le lit, Chloé lui découvrit un visage horrible, déformé par une haine qui n'avait plus grand-chose d'humain.

Jérémy devait en être saisi, lui aussi, car il restait affalé par terre, le visage figé.

Mais le sexe toujours en érection.

— Personne n'a jamais osé faire une chose pareille ! gronda Ködlagel, d'une voix méconnaissable, caverneuse, effrayante. Tu vas me le payer très cher. Tu n'auras pas assez de ta vie pour regretter cette abomination !

Tandis qu'il éructait, et profitant de ce qu'on ne s'occupait pas d'elle, Chloé avait sauté hors du lit, ramassé rapidement ses vêtements et, contournant prudemment les deux hommes face à face, se dirigeait à présent vers la porte de la chambre.

En se disant que, pour son rôle sur TF1, ça commençait un peu à sentir le roussi.

Avant de sortir de la pièce, elle eut le temps de voir que Jérémy s'était remis debout et que, sans tourner le dos à Ködlagel, dont tout le corps tremblait de fureur, il faisait marche arrière en direction de la salle de bain.

En revanche, elle n'eut pas le temps de voir le cinéaste saisir le rasoir qu'il avait laissé tomber au pied du lit et en faire sortir la lame du manche d'ivoire...

*

* *

Renaud Camus releva les yeux du clavier de son ordinateur portable, devant lequel se passait l'essentiel de ses journées, une grande partie de sa vie.

Pas spécialement content de lui.

Il devait être à peine sept heures du matin, mais cela faisait déjà près d'une heure qu'il était au travail. En raison d'une insomnie qu'il aurait facilement pu éviter.

La veille au soir, il avait dîné au château de Lassalle en compagnie d'un couple de ses lecteurs, Catherine et Didier Goux. Nourriture un peu trop riche, vin un peu trop généreusement servi : c'était l'insomnie presque assurée, ainsi qu'il le savait depuis longtemps. Bien entendu, elle n'avait pas manqué de survenir.

Renaud Camus avait un deuxième sujet d'accablement, en ce petit matin de brume – une brume si épaisse que le château de Plieux, avec sa haute tour carrée, paraissait en émerger comme le vaisseau du Hollandais volant.

Commande publique, son livre en cours, qui aurait dû être terminé depuis plusieurs semaines, lui donnait une peine infinie, plus qu'aucun des quelque soixante volumes écrits par lui depuis trente ans.

Un livre que P.O.L., son éditeur attendait avec une impatience grandissante.

Un livre dont il ne pouvait en outre espérer le moindre argent, la totalité de l'à-valoir ayant été dépensée depuis belle lurette – il aurait même été bien incapable de dire à quoi.

Pour se changer les idées, chasser les papillons noirs, l'écrivain « cliqua » sur le site de la SLRC, la *Société des lecteurs de Renaud Camus*, qui disposait d'un forum de discussion où ses aficionados pouvaient débattre de son œuvre, ou éventuellement d'autre chose – et même ferrailler entre eux assez sévèrement, comme il arrivait parfois.

Là, rien. Le désert. Pas une seule intervention nouvelle depuis trois jours au moins. Décidément, la journée s'annonçait en demi-teinte, pour le moins.

C'est à ce moment que l'un des deux chiens -Orage ou Ottokar – se mit à aboyer. Et le plus bizarre c'est qu'il semblait le faire depuis l'extérieur du château.

Renaud Camus mit l'ordinateur en « suspension d'activité », se leva, traversa en diagonale l'immense et magnifique salle où il avait établi son bureau-bibliothèque. Il déboucha dans une autre salle, d'une austérité majestueuse, qu'il avait appelée la *Salle des Vents*, à cause de la grande composition de l'artiste Jean-Paul Marcheschi qui en occupait tout un mur et intitulée *La Carte des Vents*.

Il descendit l'escalier de pierre, dont il avait dû faire refaire les marches supérieures en bois, lorsqu'il était venu s'installer à Plieux, en 1993.

Les aboiements venaient bien de l'extérieur, ce qui surprit Renaud Camus, persuadé que les deux chiens avaient été enfermés la veille au soir.

Mais bon...

Il ouvrit la porte de bois et découvrit effectivement Ottokar, au bas de la

grosse marche de pierre, qui le regardait en remuant la queue.

Mais, au lieu de se précipiter vers son maître, le labrador resta immobile, à quelques pas de lui, remuant la queue, l'air excité.

Lorsque Renaud Camus l'appela pour l'inciter à le suivre – en le vouvoyant, comme il l'avait toujours fait avec ses chiens successifs... –, Ottokar ne bougea toujours pas, mais baissa la truffe en direction de l'herbe suintante d'humidité, comme pour attirer l'attention de son maître sur un point précis.

L'écrivain sortit complètement du château et s'approcha de l'animal.

Effectivement, il y avait quelque chose sur l'herbe. Quelque chose de vaguement gris, avec de petits amas noirâtres et grumeleux à une extrémité.

Renaud Camus se pencha pour essayer de déterminer ce dont il pouvait bien s'agir.

Il se releva aussitôt, les genoux légèrement tremblant et, au creux de l'estomac, quelque chose qui ressemblait à un début de nausée.

Car il avait parfaitement identifié ce qu'Ottokar avait déposé là, devant la porte du château, comme une offrande.

C'était quelque chose dont il avait vu de nombreux exemplaires, au cours de sa vie, mais toujours dans un autre contexte.

Ce qui gisait dans l'herbe, en ce petit matin d'avril, c'était un sexe d'homme, tranché net.

Avec, encore, les deux testicules accrochés à sa base, à demi arrachés et maculés de sang coagulé.

CHAPITRE II



Lorsque le capitaine Aimé Brichot poussa la porte du bureau des Affaires recommandées, la section reine de la fameuse Brigade mondaine, les deux personnes qui se trouvaient dans la pièce comprirent instantanément que leur collègue avait sa tête des mauvais jours.

Il s'agissait du commandant Boris Corentin, qui faisait équipe avec lui depuis un bon paquet d'années déjà, et du lieutenant Géraldine Hébert, la « petite dernière » de ce service prestigieux.

Elle ne faisait pas partie de l'équipe des deux autres, à proprement parler. Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la brigade, lui avait assigné la position d'« électron libre ». Ce qui, dans son esprit, signifiait qu'elle devait se mettre au service de l'un ou l'autre des deux tandems, selon les besoins de leurs enquêtes respectives : soit elle travaillait avec Rabert et Tardet, soit avec Corentin et Brichot – ce qu'elle préférait d'assez loin.

— On dirait que quelque chose ne tourne pas rond, Mémé ? observa la jeune femme, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez légèrement retroussé. Vous n'allez pas tomber malade, au moins ?

Dès le début de leurs relations, et parce qu'il le faisait lui-même, Géraldine avait tutoyé Boris Corentin. En revanche, ses rapports étant plus distants avec Aimé Brichot, un peu jaloux qu'on vienne s'immiscer dans son

« couple », ils s'étaient vouvoyés d'instinct.

Depuis, leurs relations s'étaient considérablement réchauffées, mais le pli du vouvoiement était pris et il était demeuré.

— Moi, non, mais Jeannette, oui, répondit Brichot, d'une voix maussade. Elle s'est mise au lit hier soir avec un bon 38° et, ce matin, elle tape carrément dans le 39°5 ! Ça doit être une grippe ou quelque chose comme ça, le toubib va passer tout à l'heure. En attendant, c'est moi qui vais devoir m'appuyer le *Carrefour*, en sortant d'ici ce soir, et ça ne me fait pas rigoler du tout, si vous voulez savoir ! À six ou sept heures du soir, c'est l'enfer, ces endroits-là...

— Sans parler de la pharmacie à laquelle tu n'échapperas pas... ajouta Corentin, avec un brin de sadisme.

— En tout cas, vous direz à votre femme de prendre tout son temps pour se soigner et de ne pas commettre d'imprudences, sous prétexte que les hommes sont incapables de se débrouiller seuls ! déclara Géraldine, très « solidarité-femmes ». Cela dit, si vous voulez que je passe vous donner un coup de main pour les enfants...

Aimé Brichot eut l'air tout attendri de la proposition spontanée de sa jeune collègue. Il allait l'en remercier, mais il fut coupé dans son élan par la sonnerie du téléphone, sur le bureau de Boris Corentin.

Celui-ci décrocha et identifia immédiatement la voix de Charlie Badolini, éraillée par des décennies de tabagisme outrageusement actif :

— Bonjour, Boris. Brichot est arrivé ?

— Oui, Monsieur le divisionnaire...

— Très bien, dans ce cas, je vous attends immédiatement dans mon bureau...

— Voulez-vous que Mademoiselle Hébert vienne aussi ?

— Non, c'est inutile... Oh ! et puis qu'elle vienne si ça l'amuse... Mais pas dans une heure, hein !

— Qu'est-ce qu'il a répondu ? voulu savoir Géraldine, lorsque Boris eut raccroché.

— Que ta présence était inutile, Petit bonhomme ! mais que tu pouvais venir quand même si ça t'amusait...

Géraldine eut une petite grimace faussement outrée :

— Ah ! ben... ça fait plaisir de savoir qu'on est utile ! T'aurais pu protester, Grand chef, je trouve !

Ce fut Aimé Brichot qui mit fin au débat :

— Bon, si je connais bien le patron, je suppose qu'il veut nous voir tout de suite. On ferait peut-être mieux d'y aller avant de le mettre de mauvais poil, non ?

Deux minutes plus tard, ils franchissaient la double porte permettant

d'accéder au bureau de Charlie Badolini, dont les deux fenêtres donnaient sur le quai des Orfèvres et la Seine. Bureau entièrement meublé en style Empire, ce qui était bien le moins pour le Corse pur sucre qu'était le patron de la Brigade mondaine.

Malgré l'heure matinale, la pièce était déjà envahie par une fumée hautement nicotinisée et saturée de goudrons divers : celle produite par les cigarettes brunes sans filtre que le commissaire divisionnaire fumait quasiment à la chaîne, dans le plus parfait dédain de toutes les campagnes anti-tabac, et le profond mépris de l'interdiction récente de fumer dans les lieux publics.

Galamment, Aimé Brichot se contenta d'une chaise, afin de laisser le deuxième fauteuil à Géraldine Hébert, Boris Corentin occupant le premier.

Derrière son grand bureau, le petit homme sec et ridé, au crâne de plus en plus dégarni, consultait les deux feuillets que contenait la chemise cartonnée verte, posée sur son sous-main en cuir de Cordoue.

Il la referma d'un geste sec et leva la tête vers ses subordonnés :

— Que diriez-vous d'une petite promenade dans le Gers, aux frais de la République française, Messieurs ?

Le « messieurs » fit comprendre à Géraldine qu'elle n'était pas concernée par les largesses financières de la République française...

— Il y a pire, comme lieu de villégiature... commenta sobrement Aimé Brichot.

— Et on irait y faire quoi, dans le Gers ? voulut savoir Boris Corentin.

— Vous occuper de trouver qui a tué un jeune homme en l'émasculant, avant d'abandonner son cadavre dans le jardin d'un château, répondit Charlie Badolini, en allumant une nouvelle cigarette.

Boris Corentin sortit son propre paquet de cigarettes légères et en alluma une, lui aussi : ce qu'il appelait « combattre le mal par le mal »...

— Est-il indiscret, Monsieur le divisionnaire, de vous demander pourquoi c'est à nous que revient cette mission ? demanda-t-il. Nos collègues du SRPJ de Toulouse me semblent parfaitement compétents pour...

— Je sais qu'ils sont compétents ! l'interrompit impatiemment Charlie Badolini. Seulement, il y a eu comme qui dirait des interférences imprévues...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard quelque peu éberlué : qu'est-ce qu'il débloquent, le patron, avec ses interférences ?

— Vous ne le savez peut-être pas, mais notre bien aimé directeur est un passionné d'art contemporain, reprit le commissaire divisionnaire.

Nouveau regard entre les deux policiers, cette fois franchement inquiet. Ce que disait Badolini n'avait aucune espèce de sens. Il s'était rompu un petit vaisseau dans le cerveau, ou bien ?

— À ce titre, il se trouve qu'il éprouve une certaine admiration pour le

principal suspect, lui aussi grand amateur d'art contemporain, qui a déjà organisé plusieurs expositions dans son château de Plieux et qui...

— Plieux ? s'exclama brusquement Géraldine Hébert, d'une voix sonore. Mais alors... C'est de Renaud Camus qu'on est en train de parler ? J'y crois pas, là !

Les trois hommes la contemplèrent d'un œil étonné, notamment Charlie Badolini, qui reprit la parole :

— En effet, c'est bien le nom du propriétaire du château de Plieux. Et c'est également lui qui prétend avoir découvert le corps, hier matin, dans son jardin. Mais comment le connaissez-vous, Mademoiselle Hébert ?

— Mais parce que c'est un écrivain génial ! répondit Géraldine, avec une voix pleine d'enthousiasme. C'est un copain pédé... euh, pardon : gay, qui me l'a fait découvrir, il y a à peu près un an.

Depuis, j'ai lu pas mal de ses livres, son *Journal*, notamment, qui est un vrai monument. Mais il y a des tas d'autres choses encore dans son œuvre, qui est énorme. Tenez, par exemple, les...

— Bon, bon, très bien ! la coupa Charlie Badolini avec une certaine impatience. Si vous le voulez bien, on remettra le cours de littérature à plus tard. Pour l'instant, je vous rappelle que nous avons un cadavre sur les bras.

Soudain, Géraldine Hébert parut réaliser que l'écrivain dont elle dévorait les livres depuis des mois était en effet soupçonné de meurtre. Elle éclata d'un rire bref et s'exclama sans réfléchir à ce qu'elle disait :

— Renaud Camus, un assassin ? Mais c'est complètement idiot, voyons !

Le regard noir du commissaire divisionnaire fit comprendre à la jolie rouquine qu'elle était allée un peu loin. Elle rougit, ce qui fit ressortir ses quelques taches de rousseur, et bafouilla assez lamentablement :

— Enfin, non... je veux juste dire que... Que c'est absurde. Ou plutôt impossible... Non, pas vraiment impossible, bien sûr, mais plutôt...

Boris Corentin, toujours très « chevalier errant », vola au secours de sa jeune coéquipière :

— Je crois comprendre ce que veut dire Géraldine, Monsieur le divisionnaire : si ce Renaud Camus était vraiment le coupable, pourquoi aurait-il abandonné le corps de sa victime dans son propre jardin et appelé ensuite lui-même la police ? Car je suppose que c'est ce qu'il a fait, non ?

— Peut-être pour qu'on se tienne ce genre de raisonnement, justement... glissa Aimé Brichot. En tout cas, moi, je n'ai jamais entendu parler de cet écrivain...

— Moi, si, son nom me dit quelque chose, répondit Boris Corentin. Il n'a pas été au centre d'une polémique, il y a quelques années ? Une histoire de propos antisémites, ou un truc de ce genre ?

— Mais oui ! c'est « l'affaire Camus » ! s'empressa de répondre

Géraldine, de plus en plus animée. Des charognards de journalistes se sont acharnés sur lui, à coups de faux procès, de citations tronquées, de jugements sans preuves, tout en l'empêchant de se défendre, ce qui...

— Ça suffit, Mademoiselle Hébert ! tonna Charlie Badolini. Je vous rappelle que nous sommes face à une affaire criminelle et non dans un colloque sur « Littérature et journalisme » !

Son ton se radoucit aussitôt :

— Cela étant, notre directeur est exactement du même avis que vous : l'innocence de ce Renaud Camus lui paraît aller de soi. Mais, lui se place davantage sur le terrain moral – *ontologique*, si je puis me permettre.

Géraldine reprit feu aussitôt :

— Mais bien entendu ! C'est ce que je disais ! Il est absurde d'imaginer un seul instant que Ren...

— Stop ! Vous n'allez pas commencer à vous emballer à chacune de mes phrases, tout de même ? Sinon, je vous prierai de sortir de mon bureau !

La menace suffit à calmer la jeune femme. Au moins momentanément...

— Bref, reprit Charlie Badolini, notre directeur tient à ce que cette enquête se déroule avec un maximum de discrétion et dans un minimum de temps. Par chance, il a été averti immédiatement ou presque par mon homologue de Toulouse et il a donné des consignes très strictes de silence. Ce qui fait que, pour l'instant, la presse locale n'est même pas au courant de ce qui s'est passé à Plieux hier matin. Mais, évidemment, on ne pourra pas tenir le secret bien longtemps – vous savez comment c'est...

Il tendit la chemise cartonnée à Boris Corentin, par-dessus son bureau et ajouta :

— Donc, Brichot et vous partez pour le Gers toutes affaires cessantes...

Boris Corentin vit s'assombrir simultanément les mines de ses deux coéquipiers. Et il comprit dans la seconde pour quelles raisons elles le faisaient.

— Monsieur le divisionnaire, dit-il doucement, puis-je me permettre une suggestion ?

— Allez-y...

— Dans la mesure où Mademoiselle Hébert semble si familière de l'écrivain que nous sommes censés rencontrer, est-ce qu'il ne serait pas plus judicieux que je parte avec elle ? En restant ici, Mémé, lui, pourrait continuer à suivre les dossiers que nous avons en cours, et aussi assurer une liaison constante entre vous et nous...

Charlie Badolini examina son subordonné préféré d'un œil vaguement soupçonneux. Comme s'il cherchait à découvrir où était l'arnaque.

En revanche, c'est des regards chargés de gratitude que posaient sur Corentin Aimé Brichot et Géraldine Hébert. Elle parce qu'elle était folle de

joie à l'idée de rencontrer son écrivain favori ; lui parce que la perspective de quitter Paris alors que sa femme pouvait à peine sortir de son lit ne l'enchantait pas du tout.

Finalement, après deux ou trois secondes de suspense, Charlie Badolini se détendit et eut même une vague ébauche de sourire, au coin des lèvres :

— Après tout, pourquoi pas ? Il n'est pas mauvais que la jeunesse voie du pays... Mais je ne donne mon accord qu'à une condition : qu'Aimé Brichot n'en prenne pas ombrage...

Celui-ci se donna les gants de se montrer magnanime et grand seigneur :

— Non, pas du tout, Monsieur le divisionnaire. Je suis tout prêt à faire le sacrifice de ce petit voyage, si cela peut être agréable à Mademoiselle Hébert.

— Bien ! dans ce cas, on marche comme ça... et on marche aussi vite que possible !

Ce genre de formules, dans la bouche de Charlie Badolini signifiait toujours la même chose : qu'il considérait l'entretien comme terminé et que ses collaborateurs étaient fortement incités à se transporter ailleurs...

Ce qu'ils firent.

Tout en parcourant le couloir qui desservait le bureau des Affaires recommandées, Boris Corentin avait commencé de lire les deux feuillets tapés à l'ordinateur qui se trouvaient dans la chemise cartonnée.

Il y était expliqué comment Renaud Camus avait fait sa macabre découverte, en deux temps : d'abord les organes génitaux de la victime, rapportés jusque devant sa porte par l'un de ses chiens, puis le corps lui-même, un peu plus loin dans le jardin.

D'après les premières constatations du médecin légiste de Toulouse, la mort se serait produite « dans la soirée », mais sans plus de précisions pour le moment, la veille.

Or, d'après sa première déposition, Renaud Camus affirmait avoir dîner avec un couple d'amis, à une quarantaine de kilomètres de chez lui et n'être rentré que peu avant une heure du matin. S'il disait la vérité, il se trouvait, sinon innocenté, en tout cas beaucoup moins soupçonnable. Mais il faudrait attendre le rapport d'autopsie, pour être fixé sur ce point.

Et puis, il fallait aussi établir si l'écrivain disait la vérité ou non, au sujet de ce fameux dîner.

Lorsque Boris Corentin pénétra dans le bureau, Géraldine Hébert était en pleine séance d'évangélisation camusienne, auprès de ce pauvre Aimé Brichot qui ne semblait pas en demander tant.

— Tenez, Mémé, disait-elle, tout en pianotant sur le clavier de son iMac. Si je tape : [http : //perso. orange. fr/renaud. camus/](http://perso.orange.fr/renaud.camus/), j'arrive directement sur son site internet. Et, là, il y a des tas de choses géniales, qui ne peuvent que vous donner envie de vous mettre à le lire séance tenante, j'en suis certaine.

— Ah ? vous croyez ? fit Aimé Brichot, poliment mais pas visiblement convaincu de l'urgence.

— Mais c'est évident ! répondit Géraldine avec force. Tiens ! *Vaisseaux brûlés*, par exemple : c'est un truc génial, une sorte d'hyperlivre, si vous voulez...

— Un hyperlivre ? fit Boris Corentin, tout en contournant le bureau de la jeune femme pour se trouver face à son écran. Qu'est-ce que tu entends par là ?

Sur la page d'accueil du site où venait d'arriver Géraldine, il découvrit un homme d'une soixantaine d'années, tout de blanc vêtu, le crâne pratiquement rasé, la moustache épaisse, les yeux pétillants et clairs, assis devant ce qui semblait être un mur de pierre blonde.

— *Vaisseaux brûlés*, c'est un livre conçu pour l'ordinateur, répondit Géraldine, en « cliquant » dessus.

Boris vit apparaître une page de texte, écrit serré, dont un certain nombre de mots ou groupes de mots apparaissaient en rouge souligné.

— Ah ! je crois que j'ai compris ! dit-il : si tu cliques sur les mots-clés, il se crée un lien avec un autre texte.

— Bravo, Grand chef ! et dans ce nouveau texte, tu as de nouveaux liens qui t'entraînent plus loin, sans cesse plus loin...

— Ça fonctionne comme une sorte de labyrinthe, c'est ça ? C'est fait pour qu'on s'y perde...

— Tout juste ! approuva chaleureusement Géraldine, ravie de voir Corentin s'intéresser à « son » écrivain. Pour s'y perdre, mais aussi et surtout pour s'y retrouver, si je puis dire. Et c'est un labyrinthe toujours en mouvement, car l'auteur ne cesse de l'enrichir, d'ajouter de nouvelles ramifications, des couches de texte supplémentaires !

Boris Corentin contempla Géraldine avec un petit sourire attendri :

— Tu as l'air drôlement enthousiaste, Petit bonhomme ! Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé de cette passion, avant ?

La jeune femme lui rendit son sourire, ce qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite :

— Je ne sais pas... L'occasion ne s'est jamais présentée... Ou alors, j'avais envie de me le garder pour moi...

Elle redevint sérieuse :

— Si c'est ça, ce n'est pas très sympa de ma part d'ailleurs. Je devrais au contraire le faire lire à tout le monde : on ne peut pas dire qu'il croule sous les lecteurs, le pauvre...

— Bon, en attendant de me convertir, répondit Boris Corentin, je te rappelle que, pour l'instant, ton génie du Gers, il est tout de même soupçonné de meurtre : il s'agirait peut-être de s'occuper sérieusement de son cas, non ?

CHAPITRE III



Une énorme lune orange se lève (ou se couche, on ne sait) exactement derrière la butte de Plieux ; et d'un détour de la route, on voit la silhouette parfaite du château, en ombre chinoise, avec sa haute tour, se détacher au centre précis du cercle rougeoyant. Motif noir sur orange soutenu, dans le noir : on aurait juré le kimono de quelque pute vieillissante, au maquillage qui coule et tache le col...

Mais, les mains crispées sur le volant de sa Jaguar, Réjean de Saint-Gahl se fichait complètement du tableau qui, l'espace d'un instant, s'était offert à lui, entre deux virages de la route qui le ramenait de Lecture.

D'une manière générale, les paysages, la lumière qui les baignait, le passage subtil ou violent des saisons sur eux, rien de tout cela ne l'intéressait.

Il laissait toutes ces rêveries filandreuses, ces mignardises, ces « conneries », pour dire les choses franchement et sans détour, à *L'Autre*...

Surtout qu'en ce moment, il avait d'autres soucis en tête que des histoires de lune et de kimono – des affaires autrement sérieuses et graves.

Perdu dans des pensées peu réjouissantes, Saint-Gahl faillit rater l'entrée du parc et fut obligé, non seulement de piler, mais de reculer ensuite de quelques mètres, afin de pouvoir s'engager dans la large allée rectiligne qui filait vers le château, à travers les grandes étendues vallonnées de pelouse, impeccablement entretenues et parsemées d'arbres gigantesques –

marronniers, hêtres, chênes, principalement, auxquels le maître de Plieux n'accordait jamais le moindre regard.

S'intéresser aux arbres ? Et puis quoi encore ? Pourquoi pas aux nuages qui passent au-dessus de nos têtes, pendant qu'on y est ? Réjean de Saint-Gahl n'avait pas de temps à consacrer à ces « niaiseries de gonzesses », comme il aimait à le dire, en se faisant la lippe dédaigneuse.

Négligeant le garage, édifié contre le mur d'enceinte et partiellement masqué par deux énormes marronniers, Saint-Gahl s'arrêta juste devant la tour-salle, dans un grand crissement de pneus. Il ouvrit la lourde porte de bois avec violence et ne s'apaisa un peu qu'en découvrant Cécile Champaubert, à son bureau, occupée à pianoter sur le clavier de son ordinateur, l'air sérieux et concentré.

Elle ne leva même pas la tête à son entrée, bien qu'elle l'ait parfaitement identifié, à sa façon brutale d'ouvrir la porte. De n'importe qui d'autre, une telle désinvolture aurait suffi à mettre Réjean de Saint-Gahl en colère, lui qui ne tolérait que la soumission la plus humble chez les gens qu'il payait pour lui rendre des services.

Mais Cécile Champaubert était une exception à la règle. La seule exception.

Elle était entrée à son service six ans auparavant, alors que Sylvie, la précédente gouvernante de Saint-Gahl, venait de le quitter pour aller travailler en Angleterre.

Les trois premières personnes que le maître de Plieux avaient vues ne lui convenaient pas du tout, pour des raisons diverses et sans intérêt. Cécile Champaubert était la quatrième postulante et, lorsqu'il l'avait reçue, ici même, en une fin d'après-midi pluvieuse et froide, Réjean de Saint-Gahl était de fort mauvaise humeur. À cause d'une adaptation hollywoodienne de l'un de ses romans, qui était sur le point de se conclure et qui venait de capoter au dernier moment, l'un des partenaires financiers de la production ayant déclaré forfait.

Réjean de Saint-Gahl était d'une humeur si massacrant que, à son entrée, il n'avait même pas remarqué à quel point cette jeune femme brune, très élégamment vêtue d'un tailleur sombre à larges revers, était belle. Une beauté classique, un peu froide sans doute, mais dont la froideur même était partiellement démentie par le regard sombre et comme fiévreux.

Il n'avait non plus jeté le moindre regard aux courbes de son corps, pourtant superbement mises en évidence par la coupe du tailleur, ajusté exactement comme il convenait.

Son oreille ne s'était pas dressée, comme elle l'aurait fait d'habitude, en enregistrant le crissement soyeux des bas, lorsque la visiteuse avait croisé les jambes après s'être assise en face de son immense bureau.

En réalité, Réjean de Saint-Gahl avait tout fait, au moins au début de

l'entretien, pour déguster la postulante. Sans plan précis de sa part, juste par besoin de se défouler. Chaque question, il la lui posait d'une voix rogue, agressive, sans s'interdire le recours à des mots que la simple courtoisie aurait dû lui interdire.

Mais Cécile Champaubert ne se démontait nullement. Elle répondait d'une voix calme, précise, neutre, ignorant les écarts de langage de son futur employeur et n'en paraissant nullement impressionnée.

À un moment, Saint-Gahl avait surpris son regard en direction de l'objet qui trônait à la droite de son bureau. C'est une lampe en aluminium plaqué or, dont le pied représentait une mitraillette Kalachnikov.

— Philippe Starck ! avait annoncé Saint-Gahl avec une sorte de satisfaction enfantine. Il y en a pour quasiment mille cinq cents euros, là-dedans, mine de rien ! Une brique, si vous aimez mieux !

Dès qu'il parlait d'argent, Réjean de Saint-Gahl redevenait aussitôt Philippe Tinoux. Celui qui, durant une douzaine d'années, avait battu le pavé parisien et couru d'une salle de rédaction à l'autre pour trouver des « piges » lui permettant de payer le loyer de son deux-pièces de Montreuil et de se nourrir deux fois par jours. Une période qu'il avait rayée complètement de sa mémoire, durant laquelle il n'avait été soutenu que par une seule chose.

La certitude absolue, évidente à ses yeux, qu'un jour il croulerait sous l'argent.

Si bien que, quand ses livres avaient commencé de bien marcher, il n'en avait pas été du tout surpris. C'était normal, il était fait pour être riche, tout rentrait enfin dans l'ordre naturel des choses.

À sa remarque sur le prix de lampe, Cécile avait esquissé une ombre de sourire, mais sans y mettre la moindre ironie. Ce qui avait encore accru la hargne de Saint-Gahl. Rien ne semblait capable de déstabiliser cette jeune femme à la coiffure impeccable, au maquillage discret, au visage lisse, qui se tenait très droite dans son fauteuil.

Sans même l'avoir consciemment décidé, Saint-Gahl frappa un grand coup.

— Et si je vous demandais de me tailler une petite pipe, là, maintenant, histoire d'entériner un éventuel accord entre nous, qu'est-ce que vous répondriez ?

Certain qu'il était de la voir s'étrangler d'indignation, ou fuir à toutes jambes un tel monstre de perversion, Réjean de Saint-Gahl fut stupéfait par la réaction de Cécile Champaubert.

Dans un premier temps, d'ailleurs, de réaction il n'y eut pas. Le visage de la jeune femme resta aussi lisse qu'il l'était depuis le début de l'entretien, son regard aussi serein, elle n'eut aucun haut-le-corps.

Puis, après avoir laissé passer une seconde ou deux, elle déclara, sur un

ton paisible :

— Je vous répondrais que la chose est loin d'être impossible, et qu'elle se fera même certainement, mais pas avant le moment où *moi*, j'en éprouverai le désir.

Réjean de Saint-Gahl en était resté sans voix durant un assez long moment. Puis, brusquement, il avait éclaté d'un rire énorme, renversé sur le dossier de son immense fauteuil de cuir noir. La jeune femme, elle, restait totalement impassible, comme indifférente à ce qui pouvait se passer ensuite.

— C'est parfait ! vous êtes engagée ! avait fini par dire Saint-Gahl. Vous ne manquez pas d'aplomb, ni d'intelligence, je suis sûr que vous ferez l'affaire. Mais, je vous préviens, j'attends de vous un dévouement sans limite !

— Mon dévouement sera à la mesure de mes émoluments, répondit la jeune femme calmement, du tac au tac. Vous connaissez mes exigences...

— Et je les accepte ! répondit joyeusement Saint-Gahl, en s'étonnant lui-même d'une telle largesse, lui qui aimait se flatter d'être « le pire des salauds » en affaires...

À ce moment, Cécile Champaubert se leva, contourna d'une démarche souple le bureau, et vint se planter devant son tout nouvel employeur.

— Je pense que pour qu'une association comme la nôtre fonctionne au mieux, il est important que nous nous connaissions vraiment, dit-elle, sans se départir de son ton égal. Par conséquent...

D'un geste parfaitement naturel, elle saisit le bas de sa jupe et la fit remonter le long de ses cuisses fuselées, gainées par ses bas clairs. Elle continua son mouvement et, bientôt, apparut un porte-jarretelles blanc, une bande de peau très pâle et comme satinée, une petite culotte de dentelle, blanche également, laissant deviner un pubis légèrement renflé et sans doute assez fourni.

Sans hésiter, Réjean de Saint-Gahl glissa sa grosse main entre les cuisses de sa nouvelle gouvernante, tandis que celle-ci, après avoir roulé sa jupe sur ses hanches, s'occupait à présent de déboutonner sa veste de tailleur.

Dessous, elle ne portait rien d'autre qu'un soutien-gorge assorti à sa culotte, dont les balconnets servaient de présentoirs à deux superbes seins, ronds, fermes et d'un volume appréciable. Apprécié par Saint-Gahl, en tout cas.

De plus en plus excité par la situation, il était sur le point d'arracher carrément la petite culotte de Cécile, pour pouvoir fourrager tout à son aise dans son intimité qu'il devinait accueillante. Mais la jeune femme arrêta son geste, en lui saisissant le poignet.

— Vous n'évoquiez pas, il y a un instant, l'éventualité de certaine caresse que vous aimeriez me voir vous prodiguer ? murmura-t-elle, avec un petit

sourire gentiment narquois. Ce serait peut-être le moment...

La seconde d'après, Cécile Champaubert était agenouillée entre les cuisses musclées de son nouveau patron et s'affairait à mettre au jour son formidable membre...

C'est de cette manière qu'avait débuté leur tandem professionnel et, six ans plus tard, il durait toujours, pour la satisfaction des deux parties.

Réjean de Saint-Gahl s'était installé derrière ce même bureau où, six ans plus tôt, il avait accueilli Cécile Champaubert pour la première fois, dans la vaste et unique pièce du premier étage de la tour-salle, juste au-dessus de celle où travaillait son assistante, au rez-de-chaussée. Les deux bureaux étaient reliés par un système d'interphone.

Sa rêverie vaguement teintée d'érotisme avait un peu arrangé l'humeur massacrant de Saint-Gahl. Mais, dès qu'il se mit à repenser à son objet, elle revint l'assaillir, intacte. Il enfonça le bouton de l'interphone :

— Cécile, vous pouvez monter, s'il vous plaît ?

— J'arrive tout de suite, Monsieur... répondit la voix, légèrement grésillante de la gouvernante.

Bien qu'ils aient eu ensemble – et avec d'autres – tous les rapports sexuels imaginables, Saint-Gahl continuait de vouvoyer son employée qui, elle-même, ne l'appelait jamais autrement que « Monsieur ».

Sauf dans les moments où il faisait monter le plaisir en elle, à grands coups de reins puissants, et qu'elle lui donnait alors les sobriquets les plus fantaisistes, ou les plus crus, afin de l'inciter à piquer des deux...

Cécile Champaubert arriva moins d'une minute plus tard, vêtue d'une jupe droite anthracite et d'un chemisier blanc, boutonné jusqu'au cou. Ajoutée à son chignon impeccable et à ses lunettes à grosse monture, cette tenue achevait de lui donner un petit côté « vieille fille prude » que Réjean de Saint-Gahl trouvait assez plaisant.

Ne serait-ce que parce qu'il savait quel genre de volcan couvait sous cette apparence « coincée »...

— Vous aviez besoin de quelque chose ? voulut savoir la gouvernante.

— Oui : il est où, l'autre imbécile ?

Les grands yeux sombres de Cécile furent traversés brièvement par une lueur d'intense satisfaction. Elle avait parfaitement compris que son patron faisait allusion à Karl-Heinz Ködgel.

Et l'entendre qualifier d'imbécile était ce qui pouvait lui faire le plus plaisir, vu l'intense mépris qu'elle avait, dès le début, voué au « téléaste », comme elle l'appelait avec dédain.

Lui, en retour, détestait cordialement la gouvernante, et ne perdait jamais une occasion de la descendre en flammes auprès de Saint-Gahl. En pure perte,

jusqu'à présent, mais ça ne l'empêchait pas de revenir à la charge à la prochaine occasion, de son ton à la fois hystérique et geignard.

— Je crois qu'il est dans le salon du bas, en train de terminer la première partie de son casting, répondit Cécile Champaubert. Avec l'inévitable Tania, bien sûr...

À l'encontre de Tania Barkovsky, Cécile ressentait un certain dédain apitoyé. Non pas que la jeune femme blonde et effacée lui déplût par elle-même, mais elle trouvait consternant son attachement et sa fidélité de chienne envers un aussi pauvre type que Ködlagel. Qui, en plus, la traitait comme une sous-merde, spécialement en public.

— Bon, allez me le chercher et ramenez-le par la peau des couilles s'il le faut ! grommela Saint-Gahl. Il faut quand même qu'on ait une discussion sérieuse, lui et moi. Et puis, tenez, revenez ici avec lui : on ne sera pas trop de deux pour calmer les petits nerfs de cette chochette !

Cécile tourna les talons et disparut dans l'escalier très raide qui reliait les deux étages de la tour.

Lorsqu'il fut seul, Réjean de Saint-Gahl donna un violent coup de poing sur son bureau, ce qui fit sauter le clavier de son ordinateur.

Ah ! il pouvait être fier de lui, cet abruti de Karlito ! Il avait fait du joli ! Depuis quarante-huit heures, à chaque fois qu'il repensait à ce qui s'était passé, Saint-Gahl était pris d'une très forte envie de démolir le portrait du cinéaste, de lui arranger comme il faut sa petite gueule de minet avantageux, histoire de se calmer un peu les nerfs.

L'autre soir, dans un premier temps, personne ne s'était alarmé de la disparition de Ködlagel, au beau milieu de l'orgie carabinée qui se déroulait dans les salons de la chartreuse. D'abord parce qu'il aimait bien s'isoler, pour se livrer à ses petites mises en scènes érotiques.

Il avait des exigences, Karlito, mais pas trop tendance à les assumer pleinement.

Mais, une fois les lampions de la fête éteints, il avait bien fallu se rendre à l'évidence : deux personnes manquaient à l'appel.

Karl-Heinz Ködlagel et l'un des jeunes comédiens, Jérémy Prédault.

Interrogée, la fidèle Tania Barkovsky avait confirmée que son idole s'était enfermée dans la chambre du fond avec ce Jérémy et avec l'une des filles, une certaine Chloé Lableux. On était allé réveiller la Chloé en question afin de lui demander des explications.

Les yeux gonflés de sommeil et la voix éteinte, elle avait raconté comment Jérémy avait quelque peu outrepassé son rôle en sodomisant Ködlagel, ce qui avait rendu ce dernier fou furieux après lui.

Ensuite ? Ensuite, Chloé Lableux ne savait pas. Peu soucieuse d'être mêlée à « une baston entre mecs », comme elle disait, elle avait ramassé ses

fringues et quitté la chambre. Pour rejoindre directement son lit, trop heureuse, visiblement, d'échapper à l'orgie qui se déroulait dans les salons du rez-de-chaussée.

Réjean de Saint-Gahl et Cécile Champaubert avaient fait le tour de toutes les pièces, puis celui du parc. Rien. C'était comme si les deux hommes s'étaient volatilisés.

C'est en revenant vers la maison que, passant devant le garage, Cécile s'était avisée que le gros 4x4 noir de Ködlagel ne s'y trouvait pas.

— Mais où est-ce qu'il a bien pu aller, ce connard ? avait grommelé Saint-Gahl, qui détestait que qui que ce soit prenne des initiatives hors de son contrôle. J'espère qu'il n'est pas parti pour une de ces conneries habituelles...

Connerie, il y avait bien, mais elle était tout sauf habituelle, ainsi que Réjean et Cécile l'avaient appris le lendemain matin, en voyant arriver un Ködlagel hagard, les traits ravagés, bredouillant des lambeaux de phrases sans suite, tel un dément en plein cirage schizophrénique.

D'autorité, Saint-Gahl lui avait fait avaler deux cognacs coup sur coup, ce qui l'avait un peu remis d'aplomb. Et rendu capable d'expliquer comment, aveuglé par la fureur, il avait poursuivi Jérémy dans la salle de bain où il lui avait sectionné les parties génitales, avec le rasoir qu'il tenait à la main.

Ensuite, parce que le jeune homme émettait la prétention de se mettre à hurler de souffrance et de terreur, il l'avait assommé avec le tabouret qui se trouvait là, puis fait basculer dans la baignoire, où il s'était vidé de son sang, avant de mourir sans avoir repris conscience.

— Mais le corps ? l'avait pressé Saint-Gahl, complètement ahuri par ce qu'il entendait. Qu'est-ce que tu as fait du corps, bougre d'abruti ?

— Je l'ai enveloppé dans le rideau de douche et je l'ai fait passer par la fenêtre, avait balbutié Karl-Heinz, la tête entre les mains. Après, je l'ai chargé dans ma bagnole et je suis allé m'en débarrasser.

— On peut savoir *où* vous vous en êtes débarrassé, exactement ? avait demandé Cécile, sans se départir le moins du monde de son calme habituel.

C'est alors qu'ils avaient pris connaissance de la « brillante » idée qu'avait eue Ködlagel : aller balancer le corps dans le jardin du château de Renaud Camus, lequel, homosexuel avoué, ne manquerait pas d'attirer tous les soupçons sur lui.

— Ensuite, je suis revenu ici et j'ai tout nettoyé dans la salle de bain, y compris le rideau de douche que j'ai remis en place, prit soin de préciser Karl-Heinz Ködlagel. Pour finir, j'ai repris le volant et j'ai roulé toute la nuit, au hasard, pour essayer de me calmer. Mais ça n'a pas tellement bien marché : je me sens complètement sur les nerfs, là...

À cet instant, Réjean de Saint-Gahl s'était senti tout près de se livrer à son tour à un meurtre, sous le coup de la colère. Mais la froide raison avait repris

le dessus. On s'occuperait du cas de Ködlagel plus tard, pour le moment il y avait plus urgent et plus important à faire.

Il fallait absolument s'assurer le silence, pour ne pas dire la complicité, des autres « invités ».

Sans perdre une seconde, Saint-Gahl les avait fait venir un par un dans son bureau, expliquant à chacun que Jérémy avait été surpris en train de forcer le tiroir d'un secrétaire, pour le voler, et qu'il avait été immédiatement renvoyé du château. Il leur avait fait nettement comprendre que, s'ils voulaient vraiment un rôle dans la prochaine adaptation télévisuelle de son roman, ils devaient même « oublier » que ce garçon était jamais venu ici.

Tous avaient opiné gravement...

Chloé Lableux, du fait de sa présence dans la chambre au début de l'« incident », avait eu droit quant à elle à un speech personnalisé :

— À la suite de ce qui s'est passé, ton petit copain s'est fait immédiatement virer, lui avait-il dit. J'ai raconté aux autres que c'est parce qu'il avait essayé de me piquer du pognon. Je te préviens que si jamais une autre version se mettait à circuler, je saurais d'où elle vient. De la même façon, qu'il soit bien entendu que *jamais* ce Jérémy n'est venu ici ! Tu as bien compris ? Si un jour qui que ce soit apprend que ce n'est pas vrai, je t'en tiendrai pour personnellement responsable et tu auras alors à t'en repentir.

Le ton de voix de Saint-Gahl s'était fait plus sourd, plus menaçant et, maintenant la pauvre Chloé sous le feu fixe de son regard, il avait laissé tomber :

— Je veux dire que tu aurais à t'en repentir *physiquement*. Et ne crois pas que je reculerais, si ça s'avérait nécessaire. Est-ce que je suis bien clair ?

Terrorisée, Chloé avait juré solennellement que jamais elle ne parlerait de rien, que c'est à peine si elle se souvenait encore de l'existence de ce Jérémy...

— Très bien, je vois que tu es une fille intelligente et je n'en doutais pas, avait opiné Saint-Gahl, avec un petit sourire froid. Tu sais où est ton intérêt : c'est le principal... quand on veut rester en vie.

Un double bruit de pas, dans l'escalier de bois, tira Saint-Gahl de ses songeries plutôt moroses. Karl-Heinz Ködlagel fit son apparition, suivie par Cécile Champaubert, que la déconfiture de l'Austro-Toulousain semblait particulièrement réjouir.

— Alors, Karlito, comment te sens-tu ? attaqua Saint-Gahl, en se renversant contre le dossier de son fauteuil. Tu es content de toi ? Tu as eu le temps de méditer à propos de l'épaisseur de ta connerie ? J'espère que tu te rends compte que tu nous as tous mis en danger, avec cette histoire !

Il fit mine de prendre Cécile à témoin et ajouta, avec un geste théâtral du bras droit :

— Tout ça parce que Môssieur Karlito ne supporte pas de se faire enculer !

Il reporta son attention sur Ködlagel, tellement perturbé qu'il n'avait même pas songé, pour une fois, à protester contre le surnom dont l'affublait régulièrement son hôte.

— Remarque, je ne te jette pas la pierre de ce point de vue-là : moi aussi, je détesterais qu'un mec s'en prenne à mon cul, je ne suis pas comme *L'Autre*... Mais enfin, tout de même : tu ne pouvais pas te contenter de lui démolir un peu sa gueule, histoire de lui apprendre les bonnes façons ? Le concept de « riposte graduée », ça t'évoque quelque chose ?

— Je... je n'avais plus ma tête... tenta de plaider Ködlagel, assez minablement.

— Mais si, tu l'avais ! répondit Saint-Gahl avec un large sourire. Et le problème, il est là, justement ! Ce qu'il te faudrait, c'est *une autre* tête ! Ou, à la rigueur, la même, mais avec quelque chose dedans... Enfin, ne demandons pas l'impossible...

Réjean de Saint-Gahl se leva brusquement de son fauteuil et s'avança vers Ködlagel, qu'il dominait à la fois en hauteur et en largeur.

— Bon, de toute façon, je ne t'ai pas fait venir pour parler du passé, mais de ton avenir proche. J'ai pris une décision, en ce qui te concerne...

Karl-Heinz devint blême, et Saint-Gahl eut l'impression, durant une seconde ou deux, qu'il allait tourner de l'œil et s'écrouler à ses pieds.

— Vous n'allez quand même pas me balancer aux flics ? balbutia-t-il d'une voix blanche.

Saint-Gahl laissa tomber sur lui un regard chargé du mépris le plus lourd :

— Bien sûr que non, abruti ! Tu me prends pour une balance ? Une lope ? Non, j'ai d'abord pensé que le mieux serait que toi et ta bande de soi-disant comédiens, vous repartiez tout de suite pour Paris, histoire de laisser les choses se tasser et aux flics le temps de bien patauger avant de classer l'affaire. À moins qu'ils n'inculpent *L'Autre*, ce qui serait tout de même assez plaisant, quand j'y pense...

— Et finalement ? voulut savoir Cécile, que rien de tout cela ne paraissait émuvoir ni même concerner.

— Finalement, je me suis dit que ce serait à la fois dangereux et indigne.

— Dangereux ? Mais pourquoi ? geignit Ködlagel, de plus en plus dépassé.

— *Parce que* ! trancha impatiemment Saint-Gahl, sans même le regarder. Non, ce qu'il faut faire, c'est ne rien changer au programme, se comporter exactement comme se comportent les innocents. D'ailleurs, je prévois, demain matin, d'emmener toute notre petite troupe faire le tour de Plieux et leur montrer le château de *L'Autre* – s'il n'est pas tombé en ruines d'ici là, vu

l'état de la bicoque... —, histoire d'être sûr qu'on sera vu par tout le monde : rien à se reprocher, rien à cacher !

— Oui, ça semble plutôt une bonne idée... commenta Cécile, les yeux dans le vague. À condition d'être totalement sûr que les jeunes se tairont, si jamais on vient à les interroger.

— Ils se tairont ! affirma dédaigneusement Saint-Gahl, avec un petit geste de la main. Ils n'oseront jamais s'opposer à moi, je les ai à ma pogne !

— Espérons... se contenta d'ajouter la gouvernante.

— De toute façon, conclut Réjean de Saint-Gahl, j'ai les moyens de convaincre les flics locaux de ne pas faire preuve de trop de zèle : ils me doivent tous plus ou moins quelque chose, dans la région !

« *Dans la région, peut-être...* », songea Cécile Champaubert. Mais elle garda son commentaire pour elle.

CHAPITRE IV



— Tu peux me dire pourquoi on se déplace, Grand chef, alors qu'on aurait très bien pu recueillir leur témoignage par téléphone ?

Boris Corentin attendit d'avoir fini de doubler un camion de déménagement, immatriculé dans l'Orne, avant de répondre à la question de Géraldine Hébert, assise à sa droite dans la Peugeot 307 de service.

— Ça ne te plaît pas, cette petite balade en Normandie ? voulut-il savoir.

— C'est pas la question...

— C'est toujours mieux d'avoir les gens en face de soi, quand on leur pose des questions, reprit Corentin, sans quitter des yeux l'autoroute A13, où la circulation était dense, en ce milieu d'après-midi. On peut se rendre compte de ce qu'ils ressentent, voir ce qu'ils expriment sans vouloir forcément le dire...

Il eut un petit sourire et ajouta :

— Et puis, voilà des gens qui semblent avoir une pratique curieuse du téléphone, figure-toi. Quand j'ai appelé, ce matin, je suis tombé sur une voix de femme, je lui ai demandé si elle était bien Madame Goux et, pour toute réponse, j'ai reçu une espèce de sifflement strident qui m'a vrillé le tympan. Croyant qu'il y avait un problème de réseau, ou de téléphone, ou je ne sais quoi, j'ai rappelé depuis mon portable. Je suis tombé sur la même personne,

qui, après mes explications, s'est confondue en excuses et m'a expliqué qu'elle m'avait sifflé dans l'oreille parce qu'elle m'avait pris pour un démarcheur ! Plutôt curieux, non ?

— Effectivement...

— Du coup, comme de toute façon on ne peut partir pour le Gers que demain, je me suis dit qu'on pouvait se rendre chez les Goux et les interroger « en direct » sur la réalité de leur dîner avec Renaud Camus et son ami, le soir où Jérémy Prédault a été tué. Après tout, ils ne sont jamais qu'à une heure de Paris...

Au moment où il disait cela, Boris Corentin obliqua à droite, sur la bretelle de sortie N° 15, « Chauffour ». Ils se retrouvèrent sur la RN 13, qu'ils suivirent jusqu'à Pacy-sur-Eure, où ils prirent la route de Saint-André, comme il avait été indiqué à Boris par téléphone.

— Logiquement, c'est la première à gauche en haut de la côte... dit Corentin, coincé derrière un tracteur d'une lenteur quelque peu crispante.

Enfin, les deux policiers découvrirent le petit panneau indicateur portant la mention « Le Plessis-Hébert ».

— Tiens ! leur bled s'appelle comme moi ! nota Géraldine, tandis qu'ils tournaient à gauche, vers le village situé légèrement en contrebas par rapport au plateau.

Trouver la rue de l'Église ne fut pas très compliqué, dans la mesure où elle commençait... à l'église. Petite rue légèrement sinueuse, bordée de maisons sans intérêt, et, à son entrée, d'une mare carrée et bétonnée.

Boris se rangea devant un portail vert clair portant le numéro 19. Géraldine et lui descendirent de la voiture. Ils découvrirent une petite maison blanche tout en longueur, mais construite perpendiculairement à la route et non face à elle, surélevée par un sous-sol à demi enterré. Devant sa façade était planté un gros tilleul, derrière lequel on apercevait une seconde maison, plus petite, et visiblement construite en préfabriqué.

Géraldine avisa un bouton de sonnette, sur l'un des deux piliers du portail, et l'enfonça. Aussitôt des aboiements se firent entendre, de l'intérieur de la maison. Puis, la porte fut ouverte, par une personne encore invisible, et les deux policiers virent deux chiens jaillir sur la terrasse, dévaler le petit escalier et se ruer dans leur direction.

L'un était tout noir, ressemblait à un labrador, mais en plus gros. L'autre, nettement plus petit était noir, blanc et feu, et paraissait tout jeune.

— Ça fout la trouille... murmura Géraldine, qui s'était toujours plus ou moins méfié des chiens.

Un homme d'une cinquantaine d'années apparut à son tour en haut des marches. Il était vêtu d'un pantalon de jean noir, d'un pull gris chiné totalement informe et ses pieds étaient chaussés de charentaises.

— Swann ! Bergotte ! C'est bon, maintenant ! cria-t-il, d'une voix grave plutôt agréable.

Lorsqu'il fut plus près, Boris Corentin constata que Didier Goux, puisque ce devait probablement être lui, était plutôt bedonnant, que son visage était sévèrement marqué par une ancienne acné.

Quant aux valises qu'il avait sous les yeux, elles disaient clairement son peu d'appétence pour l'eau minérale...

— Silence, chiens cons ! intima-t-il aux deux animaux, avant d'ouvrir le portail. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je suis le commandant Boris Corentin, et voici le lieutenant Géraldine Hébert...

— Hébert, tiens ! c'est amusant comme coïncidence ! Excusez-moi, je ne sais pas pourquoi, je m'attendais à la visite de deux hommes, précisa-t-il en enveloppant la silhouette harmonieuse de Géraldine d'un regard pas tout à fait indifférent. Eh bien, entrez. Ne faites pas attention à ces deux crétins : ils sont bien incapables de mordre qui que ce soit... Et, en plus, ils ont toujours fait preuve d'un grand respect envers la police nationale !

À l'intérieur de la petite maison, où l'on pénétrait directement dans la salle à manger, ils furent accueillis par une femme souriante, aux joues rondes, aux yeux clairs et aux cheveux tout frisés.

— Permettez-moi de vous présenter Catherine, mon Irremplaçable Épouse ! annonça très théâtralement Didier Goux, avec un large mouvement du bras.

Puis, sur un ton redevenu naturel, il présenta les deux policiers à l'« Irremplaçable ». Qui s'excusa une fois de plus du coup de sifflet qu'elle avait infligé à l'oreille de Boris Corentin. Lequel l'assura aimablement qu'il comptait bien survivre à cette agression sonore.

— Il faudrait peut-être vous prévoir quand même une petite cellule de soutien psychologique, plaisanta Didier Goux, en les entraînant vers le salon, séparé de la première pièce par un mur largement ouvert, ce qui conférait une impression d'espace assez trompeuse.

— On va peut-être se prendre un petit apéro, non ? proposa-t-il dès qu'ils furent assis, lui dans un fauteuil en fin de vie et les deux policiers sur un canapé de cuir jaune.

Sur la petite table basse se trouvant entre le mur et le fauteuil du maître de maison, l'œil exercé de Géraldine repéra le premier volume du *Journal de Travers*, l'un des derniers livres publiés par Renaud Camus.

— Euh... Il n'est que cinq heures... C'est peut-être un peu tôt, non ? répondit Boris Corentin à la proposition qui venait de leur être faite par Didier Goux.

Celui-ci eut l'air sincèrement surpris de l'argument :

— Et alors, quelle importance ? Si on commence à boire plus tôt, il suffit de s'arrêter également plus tôt, et le tour est joué. Bon, alors : whisky ? Ricard ? Bière ? Catherine ! Tu nous apporte ce qu'il faut ?

Géraldine et Boris acceptèrent finalement une « larme » de whisky *Famous Grouse*, cependant que leur hôte se servait un pastis à assommer un bœuf. Quand il y eut ajouté trois gros glaçons, c'est à peine s'il restait un peu de place pour l'eau, dans le verre pourtant grand.

— Donc, si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit au téléphone, dit-il après avoir bu un tiers de son mélange d'un seul coup de glotte, vous voulez me parler de ce cher Renaud Camus ? Il ne lui est rien arrivé de grave, j'espère ?

Ils avaient été rejoints par Catherine Goux, qui se servit un whisky, mais à dose nettement plus raisonnable que son bedonnant mari.

— Il ne lui est rien arrivé *à lui*, répondit sobrement Boris Corentin. Disons qu'il se trouve mêlé à une affaire qui nous intéresse.

— Je suppose que vous ne pouvez pas m'en dire plus ? fit Didier Goux, avec un petit sourire en coin.

— Vous supposez très bien, opina Corentin. En fait, nous voudrions savoir quel a été votre emploi du temps, à Madame Goux et à vous, dans la soirée que vous avez passée dans le Gers, il y a deux jours...

— Ah ? Vous savez ça ? s'étonna Didier Goux, après une nouvelle gorgée de pastis. Oui, bon, je sais que c'est votre métier de tout savoir !

— Donc, cette soirée... le recadra gentiment Géraldine Hébert, avec un petit sourire.

— Oui, pardon, je diverge, je diverge... mais je ne le dis pas trop fort !

Boris Corentin eut un petit sourire poli, pour marquer qu'il avait bien enregistré le trait d'« humour » – lequel lui faisait penser à celui pratiqué par Aimé Brichot dans ses moins bons jours.

— Donc, reprit Didier Goux, nous sommes arrivés au château de Plieux vers sept heures, puisque nous étions invités à y prendre l'apéritif, prélude à notre dîner.

— Ah ? Vous avez vu les Marcheschi, alors ? voulut savoir Géraldine, en bonne « camusienne » qu'elle était. Ils sont comment, en vrai ? Moi, je ne les ai vus que sur le site de Renaud Camus...

— Très impressionnants, répondit Catherine Goux. Très sombres, très graves, et en même temps lumineux... C'est difficile à expliquer...

— Oui, je suppose qu'ils doivent prendre tout leur sens, dans le décor de Plieux, renchérit Géraldine, qui semblait avoir tout à fait oublié qu'ils étaient là dans le cadre d'une enquête et non pour tenir un salon artistico-littéraire.

Boris Corentin siffla la fin de la récréation :

— Si ça ne vous fait rien, Mesdames, et quel que soit l'intérêt de votre

échange, j'aimerais bien que l'on revienne à l'objet principal de notre visite.

Profitant de ce que le centre de l'attention s'était déplacé, Didier Goux s'était servi un deuxième pastis – aussi tassé que le premier. Il reprit son récit :

— Nous avons quitté Plieux un peu avant huit heures, si je me souviens bien, nous dans notre voiture, Renaud Camus et Pierre dans la leur. Nous devons dîner au château de Lassalle, où nous avons notre chambre réservée. Et c'est ce qu'on a fait, effectivement.

— À quelle heure vous êtes-vous séparés ? demanda Boris Corentin, cependant que Géraldine notait rapidement ce qui se disait sur un petit carnet spiralé.

Didier Goux consulta l'irremplaçable Épouse du regard et ce fut elle qui répondit :

— On était dans la chambre à minuit et quart, je m'en souviens très bien. Donc, on a dû se quitter vers minuit cinq, minuit dix, à peu près...

— Il faut combien de temps pour aller du château de Lassalle à Plieux ? voulut savoir Géraldine, sans relever la tête de son carnet à spirales.

— À l'allée, on a mis une quarantaine de minutes, répondit le maître de céans. Seulement, il faisait jour.

— En plus, quand Renaud Camus et Pierre sont repartis, il tombait des cordes, ajouta l'irremplaçable. Ça a bien dû leur prendre une heure, ou pas loin...

Boris Corentin et Géraldine échangèrent un bref regard. Si Catherine et Didier Goux disaient vrai – et il n'y avait a priori aucune raison de mettre leur témoignage en doute –, Renaud Camus n'aurait pas réintégré son château avant une heure du matin environ.

Or, d'après le rapport définitif du médecin légiste, qui leur avait été envoyé par mail en toute fin de matinée, la mort du jeune homme s'était forcément produite entre neuf et onze heures du soir.

C'est-à-dire au moment où Renaud Camus et son compagnon se trouvaient attablés à une quarantaine de kilomètres de là avec leurs amis.

Un fait qui l'innocentait donc complètement... à la visible satisfaction de Géraldine, qui, depuis le début de l'affaire, appréciait très peu que l'on osât soupçonner *son* écrivain de quoi que ce soit.

— Vous vouliez savoir autre chose ? s'enquit Didier Goux, un peu surpris du silence qui s'était installé.

— Non, je crois que ce sera tout, répondit Boris Corentin, avec un sourire.

— Bon, ben... dans ce cas, on va peut-être s'en remettre un petit, non ?

Les deux policiers déclinèrent poliment mais fermement cette incitation à s'arsouiller, sous le prétexte commode qu'ils devaient reprendre la route.

— Il faut quand même qu'ils donnent l'exemple, appuya Catherine Goux, visiblement soulagée que la beuverie tourne court aussi vite.

Dehors, ils furent de nouveau assaillis par Swann et Bergotte, notamment la petite chienne tricolore qui, pour les assurer de sa satisfaction à les voir chez elle, ne cessait de leur sauter après les jambes, en laissant de superbes traces de terre sur leurs pantalons respectifs.

— Vous comptez descendre dans le Gers, si c'est pas un secret d'État ? risqua tout de même Didier Goux, avant que les deux policiers ne remontent dans leur voiture.

— Très probablement, oui, consentit à répondre Boris Corentin, que cette bribe d'information ne compromettait nullement.

— Dans ce cas, si vous voyez Renaud Camus, ce que je suppose, saluez-le de notre part et demandez-lui si le hibou fait bien son boulot...

— Le hibou ? fit Géraldine, l'air un peu ahuri.

— Il comprendra ! répondit péremptoirement Didier Goux, tout en refermant le portail.

Boris Corentin et Géraldine Hébert démarrèrent sur cette étrange affirmation. Ce fut la jeune femme qui résuma leur pensée commune :

— Bon, si je comprends bien, maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver le vrai coupable...

CHAPITRE V



— Arrête de flipper comme ça, Chloé, ça sert vraiment à rien, je t’assure !
Jérémy, tu le retrouveras en rentrant à Paris et c’est marre...

Philippe, un grand garçon blond, mince et athlétique à la fois, aux yeux d’un vert extraordinairement profond, avait passé son bras autour des épaules de la petite brune potelée, qui conservait une mine maussade.

Que Jérémy ait pu quitter le château de Plieux sans même lui dire un mot la décevait profondément de sa part. Et, en même temps, l’inquiétait un peu. D’autant qu’elle avait plusieurs fois essayé de l’appeler sur son portable et qu’il était constamment sur messagerie, ce qui ne lui ressemblait guère.

Il n’y avait pas que ça. Chloé n’aimait pas du tout avoir été menacée par Réjean de Saint-Gahl, si jamais elle faisait allusion à la présence de Jérémy au château.

Pourquoi tant de mystère ? Qu’est-ce qui se tramait ici ? Où était passé son ami ?

Telles étaient à peu près les questions qui tournaient et retournaient dans sa tête, au moment où Philippe avait frappé à la porte de la petite chambre qui lui avait été dévolue, tout au bout de la chartreuse, avec vue sur le superbe pigeonnier.

Le jeune homme, qui trouvait Chloé fort à son goût depuis le début, et

avait été fort déçu de ne pas pouvoir l'approcher durant l'orgie du premier soir, s'était tout de suite rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond pour elle. Et, avec ce cynisme tranquille des mâles de l'espèce, il s'était aussitôt dit que c'était une excellente occasion pour lui de « pousser son pion »...

C'est pourquoi, il se retrouvait assis sur le lit à une place, tout contre Chloé, lui enserrant les épaules de son bras droit. En même temps, de la main gauche, il caressait son bras nu, négligemment, comme si lui même ne se rendait pas clairement compte de ce qu'il faisait.

De fait, Chloé restait sans réaction, ni positive ni négative, comme si elle ne s'apercevait de rien. Ce que voyant, Philippe décida de passer à la vitesse supérieure.

— Ne te fais pas de souci, je suis sûr que tout va bien pour lui... murmura-t-il tout près de l'oreille finement ourlée de la petite brune. N'y pense plus, tu te mines pour rien... Ça me rend triste de te voir comme ça, Chloé...

Et, pour appuyer sa déclaration, il l'embrassa délicatement sur la joue. N'enregistrant aucune réaction négative, il réitéra l'opération, mais pour un baiser un peu plus appuyé, et se rapprochant sournoisement des lèvres rouges et pleines de sa partenaire.

Prenant son inertie pour un consentement, il s'enhardit à lui prendre doucement le menton dans la main, afin de l'inciter à tourner la tête vers lui. Ce qu'elle fit sans résistance. Sachant l'effet qu'ils produisaient le plus souvent sur les filles, il plongea ses yeux d'un vert intense dans ceux, beaucoup plus sombres, de sa voisine.

Puis, approchant son visage du sien, lentement pour lui offrir le temps de se détourner si elle le voulait, il effleura sa bouche de ses lèvres, avant de lui sourire, presque timidement.

Lorsque Chloé lui rendit son sourire, Philippe sut qu'il avait partie gagnée.

Il colla de nouveau ses lèvres sur les siennes, très douces, pulpeuses, et il ne fut pas du tout surpris de les sentir s'entrouvrir d'elles-mêmes, sous la légère pression de sa langue.

Contrairement à ce qu'il se figurait, d'ailleurs, Chloé s'était parfaitement rendu compte de ses travaux d'approche, depuis le moment où il avait passé son bras autour de ses épaules, sous couvert de soutien fraternel.

Son premier réflexe avait même été de le repousser, aussi gentiment que possible, en lui expliquant qu'elle n'avait pas « la tête à ça », comme les filles savent si bien le faire. Puis, elle s'était dit que, au contraire, faire l'amour avec ce garçon extrêmement séduisant, et qui paraissait très doux, très attentionné, pouvait être une manière efficace de penser à autre chose, justement.

Et elle avait laissé faire, toujours curieuse de voir comment le garçon

allait s'y prendre.

Son jugement, tandis que Philippe l'embrassait de plus en plus fougueusement, était qu'il s'y prenait plutôt bien. Ses effleurements, ses attouchements furtifs, le contact de ses lèvres sur sa joue, son souffle tiède dans son cou, tout cela l'avait mise dans un état d'agréable réceptivité sensuelle, pour ne pas dire franchement érotique.

Si bien qu'elle ne lui opposa aucun obstacle lorsque, toujours l'embrassant, Philippe glissa sa main sous son tee-shirt rose fuchsia, afin de caresser doucement son ventre plat et ferme.

Comme Chloé n'avait pas jugé bon de mettre un soutien-gorge, la main du garçon n'eut aucune difficulté à passer de son ventre à ses seins, dont il put constater que les mamelons en étaient impérieusement dardés.

Leurs lèvres se descellèrent et Philippe, tout en pétrissant la poitrine ferme et douce de sa partenaire, entreprit de mordiller légèrement son cou, ce qui la fit frissonner et exhaler un petit soupir d'aise.

En même temps, elle posa sa main sur la cuisse musclée de son compagnon, très près de la bosse qui déformait son pantalon de toile crème.

D'un mouvement habile, Philippe fit passer le tee-shirt par-dessus la tête de sa propriétaire, laquelle le laissa très complaisamment faire.

Lorsqu'elle fut torse nu, Chloé se renversa en arrière, en travers du petit lit. Aussitôt, tout en caressant son corps du regard, Philippe se débarrassa du pull rouge qu'il portait à même la peau. Chloé sentit une brusque chaleur prendre possession de son ventre, en découvrant ce superbe torse musclé, impeccablement quadrillé, aux pectoraux saillants et durs, parsemés de poils fins et dorés, dans lesquels s'accrochait la lumière du soir.

Pendant qu'il y était, Philippe se leva et ôta rapidement son pantalon. Il apparut à contre-jour de la fenêtre, uniquement vêtu d'un slip rouge, dont l'élastique ne touchait même plus la peau de son ventre, à cause de l'érection impressionnante qu'il contenait tant bien que mal.

— Waoh ! T'es vachement beau, comme mec ! ne put s'empêcher de s'extasier Chloé qui, à présent, se sentait vraiment prête à consentir à tout ce qu'exigerait d'elle ce superbe mâle.

Enfin, à « presque » tout, il ne fallait quand même pas exagérer...

Philippe accueillit le compliment avec le petit sourire tranquille de quelqu'un qui l'a déjà entendu cent fois, mais à qui cela continue de faire plaisir.

Il s'allongea contre Chloé et la serra contre son corps presque nu. La jeune femme sentit le membre dur de son partenaire venir buter contre sa hanche, tandis que les poils blonds de son torse chatouillaient les pointes raides de ses seins d'une manière absolument délicieuse.

De nouveau, leurs lèvres se joignirent, mais pour un baiser beaucoup plus

fougueux que la première fois, presque violent dans son emportement.

De même, c'est avec une sorte de fièvre que l'une des mains de Philippe pétrissait la poitrine ferme de sa partenaire, tandis que l'autre s'était glissée sous sa jupette et caressait ses fesses rebondies, très mal protégées par un string.

De son côté, Chloé ne restait pas inactive. Le torse musclé et les pectoraux saillants de Philippe la rendaient folle, et elle ne se lassait pas d'en éprouver la fermeté, en des caresses de plus en plus appuyées et ardentes.

Emportée par le désir qui la tenaillait de plus en plus, elle se mit à pétrir les fesses dures de son partenaire, en glissant carrément sa main à l'intérieur de son slip.

Elle savait que certains garçons n'aimaient pas trop que l'on s'intéresse à cette partie de leur anatomie, par une sorte de peur ridicule : celle qu'on puisse leur supposer des tendances homos. Ou bien parce que, confusément, ils sentaient ces tendances exister en eux et ne tenaient pas à les laisser s'exprimer à trop haute voix...

Mais Chloé était bien trop excitée pour tenir encore compte de ce genre de considérations. Du reste, elle fut très vite rassurée en sentant Philippe cambrer les reins, comme pour l'inciter à approfondir ses caresses.

Avec une audace dont elle ne se serait pas crue capable, elle glissa sa main entre les deux masses de chair musclée et força le petit anneau plissé de l'index, qui s'y enfonça presque complètement.

L'intrusion arracha un soupir de bien-être à Philippe, dont le sexe tendu se gonfla encore un peu plus, contre le flanc de la jeune femme.

Du reste, Chloé abandonna rapidement les fesses de son partenaire, avec l'intention de glisser sa main entre leurs deux corps, et d'empoigner l'organe qu'elle avait de plus en plus envie de sentir au fond de son ventre en fusion.

Mais elle n'en eut pas le loisir : Philippe venait brusquement de se redresser sur le lit. Il avait les pommettes en feu et ses yeux crépitaient de désir.

Il glissa ses pouces dans son ultime vêtement et le fit descendre le long de ses cuisses musculeuses. Aussitôt, son sexe volumineux jaillit, tel un ressort trop longtemps contenu. Chloé jugea que c'était l'un des plus beaux qu'elle ait jamais vus depuis qu'elle avait commencé à s'intéresser sérieusement aux garçons, cinq ou six ans plus tôt.

Une fois nu, Philippe se pencha sur elle et entreprit de la débarrasser de sa petite jupe. Puis du string, qui avait bien du mal à contenir la masse soyeuse et bouclée de son pubis d'un noir d'encre.

Chloé crut qu'il allait la prendre sans autre forme de préliminaires. Et, à vrai dire, elle était tellement excitée déjà qu'elle n'aurait eu aucune objection à formuler contre une troussée « à la hussarde ».

Au lieu de cela, Philippe glissa sa main sous la nuque de sa partenaire pour l'inciter à se redresser à son tour. Elle comprit tout de suite ce qu'il attendait d'elle : la même chose que la plupart des hommes...

Elle prit d'abord la verge noueuse dans sa main, constata que ses doigts en faisaient juste le tour et lui imprima deux ou trois mouvements d'aller-retour – comme ça, histoire de faire connaissance avec la bête.

Puis, après avoir passé rapidement sa langue sur ses lèvres afin de les humidifier, elle fit coulisser entre elles le sexe qu'elle tenait fermement en main.

Aussitôt, avec un long soupir d'aise, Philippe s'allongea lentement sur le lit, sans que sa verge ne sorte de la bouche qui s'activait sur lui.

Chloé suivit le mouvement et se plaça à quatre pattes au-dessus de lui, tête-bêche, cambrant les reins au maximum afin de lui offrir en grand angle la vision superbe de la fleur hautement carnivore s'épanouissant à la jonction de ses cuisses rondes.

Elle frissonna de plaisir en attente, lorsque les bras puissants de Philippe enserrèrent ses reins.

Et, lorsqu'elle sentit la langue chaude et agile, vivante, de son partenaire se frayer rapidement un chemin au cœur de sa toison intime, Chloé avait, depuis un petit moment déjà, totalement oublié Jérémy...

*

* *

Pendant ce temps, le casting continuait, dans le plus intime des trois salons en enfilade, au rez-de-chaussée de la chartreuse, sous la houlette de Karl-Heinz Ködgel, assistée de la fidèle Tania Barkovsky.

Pas vraiment traditionnel, le casting. Ou, plus exactement, s'il avait démarré de façon conventionnelle, il avait salement dérapé, depuis quelques minutes.

Au départ, Ködgel avait convoqué Julie, une petite blonde très menue, presque le corps d'une fillette, et Siméon, un gigantesque Noir taillé comme un footballeur américain. Il avait commencé par leur tendre une feuille de papier, sans leur dire un mot, sans même leur jeter un regard. Sur la feuille étaient inscrits les mots suivants :

Elle est policière, il est accusé de meurtre, elle doit le faire avouer – Impro.

Julie et Siméon s'étaient lancés, bravement mais pas trop assurés d'eux-mêmes. Ils n'avaient pas eu le temps d'aligner trois répliques que Ködgel avait jailli du fauteuil où il était vauté et s'était mis à hurler de sa voix de

fausset :

— Vous êtes nuis à chier, bordel ! Jamais vu des sous-merdes comme vous ! Incapables d'aligner trois mots sans que ça sonne archifaux ! Et vous voulez être acteurs ? Mais vous rigolez ! Acteurs de pornos, à la rigueur ! Et encore : eux, au moins, ils sont capables de bander et de baiser devant la caméra, alors que vous ne devez même pas être foutus de le faire. Ah !

Ködlagel se rassit dans son fauteuil, comme si sa flambée de colère avait brusquement fini de se consumer. Il avait un drôle de petit sourire aux lèvres. Comme les deux apprentis comédiens, tétanisés, ne bougeaient plus, ne disaient pas un mot, n'osaient même plus lever le nez, il ajouta, d'une voix beaucoup moins aiguë :

— Tiens, c'est une idée, ça, d'ailleurs : et si vous me faisiez une petite impro érotique, là, comme ça, au pied levé, si je puis dire ? Mais du vrai X, hein, pas de la simulation à la con comme dans les téléfilms de M6 !

Julie trouva le courage d'émettre une timide protestation, d'une voix à peine audible :

— Mais, Monsieur, on n'est pas venu ici pour...

— Ta gueule, connasse ! cria Ködlagel, en repartant illico dans les aigus. Vous êtes ici pour décrocher un rôle, et les rôles, c'est *moi* qui les distribue ! Alors soit vous faites ce que je vous demande en fermant vos clape-merde, soit vous caltez d'ici à toute vibrure ! Et puis, dites-vous bien qu'un acteur doit savoir tout jouer ! Allez, assez discutaillé : en place et montrez-nous ce que vous savez faire ! Ah !

Tandis qu'il prononçait sa petite diatribe, Tatia Barkovsky, vêtue de son éternelle robe grise sans forme, était venue se placer à sa droite, debout, l'air résigné.

Elle savait parfaitement ce que Karl-Heinz avait en tête. Elle l'avait compris dès qu'elle avait vu entrer Julie et Siméon et qu'elle avait constaté le contraste saisissant entre ce Noir gigantesque et la minuscule et frêle poupée blonde qui trottnait à son côté.

Et, surtout, elle savait qu'elle ne pourrait pas s'empêcher de faire tout ce qu'il prendrait fantaisie à Karl-Heinz de lui imposer, même si ça la dégoûtait profondément et la faisait se mépriser elle-même.

Mais Tatia préférait encore ce mépris et ce dégoût à la seule chose qui la terrifiait vraiment : être chassée par Karl-Heinz, ne plus pouvoir se réfugier dans son ombre.

À deux mètres du fauteuil où Ködlagel était vautre, Julie et Siméon avaient entrepris de se déshabiller, avec des gestes rendus gauches par la précipitation qu'ils y mettaient.

Siméon fut nu le premier. Lorsqu'elle découvrit l'espèce de trompe d'ébène qui lui arrivait pratiquement à mi-cuisses, Katia ne put retenir un

« Mon Dieu ! c'est horrible ! » qui ne fut entendu que de son plus proche voisin.

— Ça t'excite, hein, une grosse bite comme ça ? feignit-il de comprendre. Je suis sûr que tu es déjà trempée comme une soupe. Ah !

Joignant le geste à la parole, et sans qu'elle fasse la moindre tentative pour l'en empêcher, Ködlagel avait glissé sa main sous la robe de son assistante et fourrageait sans trop de douceur dans les poils châains de sa fine toison.

Katia Barkovsky avait pour consigne de ne jamais porter de culotte et elle s'y conformait scrupuleusement – même si elle n'avait jamais réussi à s'y habituer tout à fait.

Évidemment, la pauvre fille était tout ce qu'on veut, sauf « trempée comme une soupe », selon l'élégante expression ködlagelienne...

En face d'eux, Julie avait fini de se déshabiller, elle aussi. Elle ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante ni peser plus de quarante kilos, et encore. Avec sa poitrine presque plate, aux minuscules mamelons rose pâle, ses hanches étroites, ses fesses à peine bombées et le mince triangle blond de son pubis, à peine visible, elle ne faisait pas plus de douze ou treize ans, alors qu'elle en avait dix-neuf.

Le sommet de son crâne n'arrivait pas à la poitrine de Siméon qui, du coup, à côté d'elle, prenait réellement des proportions de colosse antique.

— Bon, alors ? s'énerva Ködlagel, tout en caressant machinalement les fesses de sa voisine. On ne va quand même pas passer la soirée là-dessus, non ?

Comprenant qu'il fallait agir, Siméon prit délicatement le fin poignet de Julie et avança sa petite main en direction de la formidable trompe accrochée au bas de son ventre.

— Commence par me faire bander... lui dit-il, suffisamment doucement pour que les deux autres ne comprennent pas ce qu'il disait. Après, on verra...

Julie semblait au bord des larmes, mais elle saisit docilement le gigantesque membre viril et entreprit de le caresser, non sans une certaine habileté.

— Excuse, mais je crois qu'on n'a pas trop le choix... chuchota de nouveau Siméon en posant sa main sur la croupe de sa partenaire.

Ses deux fesses y tenaient à l'aise...

Sur le fauteuil, Ködlagel avait tranquillement dégrafé son pantalon et en avait extrait la petite chose fripée et sans vie qui lui servait essentiellement à pisser. Puis, il avait désigné le tapis d'un geste sec de l'index et Tatia s'était précipitamment agenouillée devant lui, entre ses bottines Weston qu'il cirait lui-même avec un soin maniaque.

Saisissant entre deux doigts le mol escargot qui s'offrait à son absence de convoitise, elle entreprit de lui rendre vie. Sans trop d'espoir tout de même.

À quelques mètres d'eux, Julie connaissait des succès autrement nets. Sous ses savantes et douces manipulations, la virilité de Siméon, déjà très impressionnante au repos, était en train de prendre des proportions gargantuesques.

La colonne Vendôme, moins les bas-reliefs, et dont la statue de Napoléon aurait été remplacée par une sorte d'énorme champignon en chocolat.

Même Julie ne paraissait pas tout à fait croire à la réalité de ce qu'elle provoquait de façon directe. Et elle commençait à se dire que, l'élasticité des tissus ayant tout de même ses limites, elle n'allait jamais pouvoir prendre un truc pareil sans se faire déchirer le ventre.

Son appréhension était tout à fait vaine, car il ne se passa rien de pareil.

Karl-Heinz Ködlagel, lui non plus, ne pouvait détacher ses yeux de l'incroyable matraque de chair brune qui jaillissait du ventre plat de Siméon. Et plus il la voyait gonfler et durcir, plus il lui semblait que son propre sexe se recroquevillait, malgré les caresses et toute la bonne volonté de Tatia.

Chaque seconde qui passait rendait la chose plus claire à ses yeux : il ne parviendrait jamais à bander dans ces conditions, c'était complètement raté.

Il repoussa si brutalement Tatia qu'elle s'affala sur le dos, la robe retroussée sur ses cuisses blanches. Elle le regarda avec des yeux tristes, mais ne prononça aucune parole de reproche, ni la moindre plainte.

— Bon, ça suffit, cette comédie ! décréta Ködlagel, avec un rictus mauvais, tout en se rajustant. La séance de casting est terminée pour aujourd'hui : disparaissez, vous êtes vraiment trop à chier ! Et je vous préviens que si vous n'êtes pas meilleurs aux essais de demain, je vous vire à coups de pompes dans le cul ! Vous allez douloureusement comprendre ce que c'est, la qualité Weston, ah !

Julie et Siméon se rhabillèrent à toute vitesse. Siméon eut toutes les peines du monde à ranger son pylône dans son jean, heureusement fort large, comme l'exige la mode actuelle chez les *djeun's*.

Puis, ils disparurent du salon, soulagés de s'en tirer à si bon compte pour aujourd'hui.

Debout, Tatia attendait passivement le bon vouloir de celui que, une fois pour toutes, elle s'était choisi pour maître absolu, presque comme dieu.

Pour sa part, Dieu quitta le salon à grandes enjambées sèches, sans accorder le moindre regard à sa pauvre vestale. Il se sentait très nerveux, anormalement irritable, et tendu comme une corde de piano.

Il avait prévu de consacrer toute la fin de la journée à peaufiner le scénario qu'il avait tiré du roman de Saint-Gahl, mais, pour ça, il fallait d'abord qu'il aille récupérer le scénario en question, que l'écrivain devait avoir fini de lire, depuis deux jours qu'il l'avait en sa possession.

Ködlagel s'engouffra dans l'escalier et, à mi-chemin, ouvrit la petite porte

de bois qui permettait d'accéder au rez-de-chaussée de la tour-salle, là où se trouvait le bureau de Cécile Champaubert.

Devoir systématiquement en passer par cette prétentieuse pour accéder à Réjean de Saint-Gahl était l'une des choses qui horripilait le plus Ködgel, à Plieux.

Et puis, le mépris que « la Champaubert », comme il l'appelait, manifestait ouvertement à son égard le mettait presque en transes.

Car Ködgel se moquait qu'on l'aime ou non, mais il avait un intense besoin d'être admiré. En ce sens, il aurait eu du mal à se passer de Tatia, même si, au fond, il la tenait pour une pauvre fille insignifiante.

Lorsqu'il fit irruption dans la grande pièce, la gouvernante était au téléphone, occupée apparemment à régler un problème de billets d'avion pour Los Angeles.

Ködgel constata avec satisfaction que Saint-Gahl se trouvait lui aussi dans la pièce, et qu'il était plongé dans la lecture des derniers feuillets de son scénario.

Dès que l'Austro-Toulousain apparut dans son champ de vision, le maître de Plieux se composa une moue vaguement dégoûtée. Sans lever les yeux vers le cinéaste, il tapota le manuscrit et laissa tomber sur un ton teinté de mépris :

— C'est vraiment pas ce que tu as pondu de plus brillant, mon pauvre Karlito. C'est pâteux, phraseur, ça manque de nerfs. Tu baisses, mon vieux ! Et, en plus, c'est d'une prétention... Je me demande si je n'aurais pas intérêt à faire appel à Nathalie Grillon, pour me remuscler tout ça...

Ködgel réagit comme si on venait de lui raccorder les testicules au réseau EDF.

— Quoi ? hurla-t-il, en tressaillant des pieds à la tête, et cambré comme un petit coq. Vous osez me comparer à la Grâillon ?

Karl-Heinz Ködgel adorait déformer les noms de ceux qu'il prenait pour ses ennemis, c'est-à-dire toute personne non prosternée devant sa grandeur. Il prenait cela pour le fin du fin en matière d'insulte.

— La Grâillon ! répéta-t-il, une octave au-dessus. Cette dinde aux cheveux gras qui n'a jamais rien tourné d'autre que des séries à trois balles pour minettes acnéiques et affolées de la touffe ? Mais j'y crois pas, ça ! Je vous préviens que si cette farcesque mule met les pieds ici, ne serait-ce que cinq minutes, je laisse tout tomber ! Je suis un artiste authentique, moi, et vous le savez ! Il n'est pas question que mon odorat délicat ait à supporter les fangeux miasmes de cette comichonesque femelle ! Ah !

— Ouais, enfin, elle au moins, elle a fait l'Idhec... glissa Saint-Gahl, mine de rien.

Sa remarque fit entrer Ködgel dans une fureur si intense qu'il en devint incapable d'émettre le moindre son. Comme un trou noir qui ne laisse plus

échapper aucune matière, ni même la lumière qu'il contient.

Ne pas avoir été admis dans la plus prestigieuse école de cinéma française était une plaie béante, qui ne finirait de suppurer que le jour de sa mort. Et si, en plus, on lui citait les noms d'autres personnes l'ayant, elles, brillamment intégrée, il devenait littéralement fou.

À aucun moment Réjean de Saint-Gahl n'avait eu l'intention de faire appel aux services de Nathalie Grillon, qui était par ailleurs une jeune femme brillante et d'une réelle compétence, dans le domaine des fictions télévisées. Ne serait-ce que parce qu'il trouvait le scénario de Ködlagel assez bien ficelé.

Seulement, en entendant son pas dans l'escalier, et comme il se sentait d'excellente humeur, il avait dit à Cécile Champaubert, occupée à composer son numéro de téléphone :

— Je vous parie que je suis capable de le mettre dans une colère noire en moins de deux minutes...

— Est-ce bien indispensable ? avait soupiré la jeune femme, un petit sourire au coin des lèvres.

Le pari était gagné haut la main. Victoire facile, d'ailleurs : dès qu'on semblait émettre le moindre doute, la plus légère restriction sur le génie artistique de Ködlagel, il sortait de ses gonds et sa voix frôlait le contre-ut.

Entre 25 et 30 ans, Karl-Heinz Ködlagel avait tourné deux moyen-métrages, très ambitieux, qui avaient été vus par environ huit cents personnes.

Il s'agissait en fait d'un diptyque, dont le premier volet s'intitulait *Autopsie de l'œil ouvert*, tourné entièrement en images floues, et le second *Entrailles des artistes*, dont tous les dialogues étaient systématiquement dupliqués, avec un décalage d'une demi-seconde, de façon à rendre l'ensemble inaudible. Ceci afin de « rendre palpable et douloureux, dans sa beauté même, le chaos essentiel du monde intérieur », selon la phrase de Karl-Heinz Ködlagel, placée en exergue du premier de ses deux chefs-d'œuvre.

— Bon, enfin, je suppose que ça ira tout de même, soupira Saint-Gahl, en jetant négligemment le manuscrit sur le guéridon à sa droite. Et côté casting, ça se passe comment ?

Ködlagel haussa les épaules et leva les yeux au ciel :

— On ne peut pas dire que ce soit le dessus du panier, hein ! Ils n'ont même aucune espèce talent, si vous voulez connaître mon opinion !

— Ah ? Il me semblait leur en avoir découvert certains, moi, l'autre soir... fit mine de s'étonner Saint-Gahl.

Il se leva brusquement de son fauteuil et se tourna vers Cécile Champaubert, qui venait tout juste de raccrocher :

— Au fait, ils sont censés repartir quand, ces sympathiques petits jeunes gens ?

— Après-demain matin, en milieu de matinée, répondit Cécile

Champaubert, sans la moindre hésitation.

— Eh bien, dans ce cas, je serais d'avis qu'on organise une deuxième petite soirée « privée » demain, déclara Saint-Gahl d'un ton satisfait. Il y a encore une ou deux jeunes filles avec lesquelles je n'ai pas encore eu l'occasion de... m'entretenir, et je trouve ça dommage.

Le beau visage de Cécile Champaubert resta parfaitement impassible.

— Vous êtes sûr que c'est bien prudent, Monsieur ? Je veux dire : après ce qui s'est passé l'autre soir...

Le sourire de Réjean de Saint-Gahl s'évanouit et son regard devint d'une fixité totale.

— Je me fous de savoir si c'est prudent ou pas, Mademoiselle Champaubert ! C'est mon plaisir, ma fantaisie, et ils ne seront contrariés ni l'un ni l'autre, dites-vous bien ça ! Est-ce que je ne suis pas le maître de Plieux ?

Même Karl-Heinz Ködgel, pourtant encore tout agité, tout bouillonnant de rage, n'osa pas répliquer.

CHAPITRE VI



— Eh bien ! la flotte maintenant ! il ne manquait plus que ça ! s'exclama Géraldine Hébert, tandis que Boris Corentin et elle ressortaient du CHU de Toulouse, au volant de la Renault Mégane de service qui avait été mise à leur disposition au commissariat central.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demanda Corentin, en mettant le contact, un peu étonné de découvrir à sa jeune coéquipière un tel intérêt pour le temps.

— Ah ! mais c'est que je tiens à découvrir Plieux sous le soleil, moi ! répondit la rouquine, tout occupée à se battre avec le fermoir de sa ceinture de sécurité. Et y a intérêt à ce que ça s'arrange d'ici qu'on arrive, je te le dis !

Les deux policiers avaient quitté Paris à six heures dix, par le TGV. Géraldine avait été ravie de voir Boris Corentin extraire de son sac de voyage l'épais volume de *Rannoch Moor*, le journal de Renaud Camus relatif à l'année 2004, qui était le dernier paru.

— Ah ! je vois qu'on s'est mis à avoir de saines lectures, c'est bien ça, Grand chef ! s'était-elle spontanément exclamée, avec un grand sourire faisant apparaître la petite fossette de sa joue droite.

Boris Corentin l'avait regardée d'un air faussement sévère, sourcils froncés :

— D'abord, Petit bonhomme, tu sauras que je ne t'ai pas attendue pour

avoir de « saines lectures », comme tu dis. Deuxièmement, comme je suis un flic consciencieux, je tiens à me renseigner sur le personnage que l'on va rencontrer dès cet après-midi. Et quoi de mieux que son propre journal pour me faire une première idée ?

— Pas con... avait commenté Géraldine sans s'émouvoir, avant de sortir de son propre sac de cuir fauve un autre livre du même écrivain, qui se trouvait être le tout dernier paru : *L'Amour l'Automne*.

— Il est bien, celui-là ? avait voulu savoir Corentin, en découvrant, au marque-page qui dépassait, qu'elle en avait lu déjà un petit tiers.

— Trapu ! répondit Géraldine, en ouvrant le volume. C'est pas vraiment de la blquette pour ménagère de moins de cinquante ans, je peux te dire...

Ils avaient passé tout le voyage sans prononcer plus de deux ou trois paroles, chacun absorbé dans sa lecture. Plusieurs fois, Boris avait ri de ce qu'il lisait, ce qui avait fait plaisir à Géraldine : elle aurait été un peu triste que son « Grand chef » ne trouve aucun intérêt à son écrivain préféré...

À un moment, Corentin avait levé le nez de son livre et s'était tourné vers elle :

— Dis voir, Petit bonhomme : il aurait pas un côté un peu « Schtroumpf grognon », ton Renaud Camus ?

— C'est rien de le dire ! avait souri Géraldine. Et encore, tu ne fais que commencer. Je te dirai deux ou trois trucs sur lui, plus tard, quand on sera dans la voiture...

Le TGV les avait déposés à la gare de Matabiau à onze heures et demie. De là, ils avaient filé directement au centre hospitalier universitaire, où ils devaient rencontrer le docteur Nisard, médecin légiste de son état : c'est lui qui avait réalisé l'autopsie complète du jeune Jérémy Prédault.

Lorsqu'il s'était avancé au-devant d'eux, dans le grand hall d'accueil de l'hôpital, Géraldine avait glissé à Boris :

— Tu as vu ? On dirait l'exact contraire de notre bon docteur Flutiaux...

Effectivement, alors que le légiste auquel ils avaient le plus souvent affaire, à l'IML de la place Mazas, était tout en rondeurs et jovialité, le docteur Nisard était une sorte de chevalier à la triste figure, le teint jaune, le corps sec et interminable. Mais, finalement, il s'était révélé tout à fait cordial, à l'usage.

En fait, il ne leur avait rien appris de déterminant, ni même qu'ils ne sachent déjà. Sauf un détail.

— Ah ! oui, j'ai oublié de vous dire : le corps présente des traces de cloques sur la paume et l'intérieur des doigts de la main droite, leur avait dit le docteur Nisard, alors qu'ils s'apprêtaient à prendre congé de lui. Elles sont dues à des brûlures causées par des orties.

— Étant donné que la victime a été retrouvée dans un jardin, ce n'est pas

forcément très étonnant... avait fait remarquer Géraldine Hébert.

— Il n'en a que dans la main droite ? s'était tout de même étonné Boris Corentin.

Le médecin légiste avait confirmé la chose, et Boris s'était promis de vérifier s'il y avait des orties dans le jardin de Renaud Camus. À tout hasard...

À la sortie de Toulouse, Géraldine aurait bien aimé qu'ils empruntent les petites routes pour rejoindre Plieux, « juste pour voir la même chose que Camus quand il fait ce trajet », avait-elle précisé, sur un ton presque implorant. Mais Boris Corentin s'était montré ferme :

— Pas question de perdre deux heures à musarder : je te rappelle qu'on est ici pour bosser, *et aux frais de la République française*, comme nous l'a fait aimablement remarquer Baba ! Et puis, je suis bien certain qu'il lui arrive de temps à autre de prendre l'autoroute, à ton écrivain, alors, hein...

Géraldine n'avait pas insisté. Et, tandis qu'ils roulaient en direction de Castelsarrasin et Agen, elle se mit à lui brosser un portrait parlé de Renaud Camus.

— Tu comprends, Grand chef, c'est un homme qui est douloureusement sensible à la beauté...

— Comment ça : « douloureusement » ? la coupa Boris. Je ne pige pas bien, là...

— Mais si, voyons ! Comment te dire ?... Il possède une sorte d'hyperacuité visuelle, si tu veux. Il voit plus de beauté que toi et moi, il la respire plus profondément. Que ce soit face à un tableau, un château ou un paysage. Un tableau, c'est immuable, donc tout va bien. Seulement, les paysages, eux, enlaidissent chaque année un peu plus, les châteaux tombent en ruines ou, pire encore, sont restaurés n'importe comment.

— À qui le dis-tu... soupira Corentin. C'est un truc qui ne m'avait pas échappé, tu sais...

— Bien entendu. Seulement, toi, tu l'as simplement *remarqué* – ce qui n'est déjà pas mal : plein de gens ne voient rigoureusement rien. Tandis que Camus, lui, il en souffre réellement. Et il ne se résigne pas, ou très mal, à cet enlaidissement généralisé du monde.

— Mais ce n'est quand même pas ça, ou pas *que* ça, qui peut faire de lui un « schtroumpf grognon », comme je te le disais dans le train.

— Ah ! mais non ! s'exclama Géraldine, en changeant de position pour se tourner vers le conducteur. Il y a quantité d'autres choses. *C'est tout un ensemble* ! Il y a aussi l'appauvrissement de la langue, dont il parle fort bien, la disparition rapide d'un certain savoir-vivre qu'il appelle bourgeois, et qui entraîne derrière lui la disparition de la culture qui allait avec.

Géraldine Hébert aurait pu continuer comme cela encore longtemps, mais,

juste après un virage assez serré sur la gauche, puis un retour à droite, le village de Plieux venait de leur apparaître. Avec, en figure de proue, la masse rectangulaire du château et sa tour impressionnante, pointée vers le ciel comme un gigantesque index minéral.

Un peu plus loin, Corentin tourna à droite, sur la petite route qui conduisait jusqu'au cœur du bourg. Voyant que la ruelle menant au château rétrécissait considérablement, il choisit prudemment de se garer sur la petite place du village, face à une élégante maison dont tous les volets étaient fermés.

— On n'a pas rendez-vous à cinq heures ? demanda Géraldine, en descendant de la voiture.

— Si, pourquoi ?

— Parce qu'il n'est que moins le quart : Renaud Camus tient beaucoup à la ponctualité. Ça fait partie du savoir-vivre, dont je te parlais, il y...

— Oui, bon ! l'interrompit Boris avec une pointe d'impatience. C'est très joli tout ça, mais on est quand même ici pour enquêter à propos d'un meurtre, dont *ton* génie est toujours plus ou moins soupçonné d'être l'auteur. Alors, pour une fois, les règles du savoir-vivre...

— Il n'est plus soupçonné *du tout* ! se rebiffa Géraldine. Je te rappelle qu'à l'heure où la victime est morte, Renaud Camus se trouvait à quarante kilomètres d'ici, en train de dîner avec l'autre ivrogne et sa femme !

— Les résultats d'une autopsie, à ce sujet, ne sont jamais fiables à cent pour cent, tu le sais très bien, s'entêta Corentin, tandis qu'ils parcouraient la ruelle en pente et bordée de maison plutôt agréables à l'œil.

Puis, ils se turent, car la masse imposante, orgueilleuse du château se dressait à présent juste devant eux, cependant qu'ils en longeaient le jardin, en surplomb par rapport à la rue.

Au même moment, comme si un ciel bienveillant avait voulu exaucer le souhait de Géraldine Hébert, les nuages gris et bleu se déchirèrent, s'ouvrirent, et un rayon de soleil vint nimbier la pierre d'une lumière douce, presque crémeuse.

— C'est curieux, autant de fenêtres, pour un château médiéval, fit observer Boris Corentin, le nez en l'air.

— Je crois qu'elles ont été ajoutées après coup, répondit Géraldine. Si je me souviens correctement de ce qu'on a essayé de m'enseigner quand j'étais aux Beaux-Arts, je dirais qu'elles doivent dater du tout début de la Renaissance, mais bon : je ne te garantis rien...

Boris Corentin tira sur la chaîne de la cloche fixée à droite de la porte, massive mais très endommagée. Au bout de quelques secondes, ils entendirent un bruit de pas, de l'autre côté, puis un remuement de clés.

La porte s'ouvrit sur un jeune homme brun, barbu, souriant. Géraldine se

dit qu'il devait s'agir de Pierre, le compagnon du maître des lieux. Effectivement, c'est ainsi qu'il se présenta, avant de les précéder dans l'escalier à vis. À mi-chemin entre le premier et le second étage, les vieux degrés de pierre étaient remplacés par des marches de bois neuves, ou tout du moins très récentes.

— Waoh ! s'exclama doucement Géraldine, les yeux écarquillés, en pénétrant dans la grande pièce presque vide, où étaient exposées d'impressionnantes œuvres du peintre Jean-Paul Marcheschi. C'est la salle des Vents, c'est ça ?

— C'est cela, acquiesça leur guide, avec une certaine surprise. Mais comment le savez-vous ?

— Ma coéquipière est une fervente admiratrice de l'écrivain qui vit en ces lieux, répondit Boris Corentin avec un petit sourire. Mais pourquoi la salle des Vents ?

Cette fois, ce fut Géraldine qui répondit, prenant Pierre de vitesse :

— À cause de cette œuvre, là, de Marcheschi, qui s'appelle *La Carte des Vents*...

Elle désignait une composition de proportions considérables, puisqu'elle occupait entièrement la cloison séparant cette salle d'une seconde, et s'organisait autour de la porte permettant de passer de l'une à l'autre. Composition beaucoup plus claire que celles se trouvant sur les murs latéraux, du même artiste.

Toujours guidés par Pierre, ils quittèrent la salle des Vents et pénétrèrent dans une pièce encore plus vaste, rectangulaire, très longue, beaucoup plus lumineuse que la précédente. Les murs de pierre disparaissaient jusqu'aux deux tiers de leur hauteur derrière des bibliothèques pleines à craquer. La lumière blonde entra par de grandes fenêtres, dont le percement permettait de constater l'incroyable épaisseur des murs.

Au fond de la pièce, devant une monumentale cheminée, installé à un très grand bureau sur lequel régnait un fouillis décourageant la description, devant un ordinateur portable, se tenait assis un homme d'une soixantaine d'années que Boris Corentin identifia immédiatement pour l'avoir vu en photo sur le site internet que Géraldine lui avait fait découvrir, deux jours auparavant.

C'était Renaud Camus.

Il se leva dès qu'il les vit entrer, traversa la pièce d'une démarche un peu raide, comme s'il avait mal quelque part, à une jambe ou un pied.

Il était vêtu d'une veste de velours marron clair, sous laquelle il portait gilet, chemise blanche et cravate. Vêtements quelque peu défraîchis mais qui, portés par lui, conservaient une élégance parfaite.

Les présentations se firent, avec une certaine réserve du côté de l'écrivain – réserve qui n'était peut-être rien d'autre que de la timidité.

Ensuite, ils prirent place tous les trois autour d'une petite table de jardin blanche, ronde et métallique, sur des chaises assorties et recouvertes d'un fin tissu blanc. Pierre, lui, s'installa sur une sorte de banc de pierre sortant directement de l'épaisseur du mur.

Bien que la station debout eût l'air de le faire réellement souffrir, Renaud Camus attendit que Géraldine fût assise pour faire de même.

L'entretien entre les deux policiers et l'écrivain fut relativement bref. Ce dernier leur répéta dans quelles circonstances il avait découvert le cadavre émasculé, dans la partie basse de son jardin, grâce, ou plutôt à cause des aboiements de son chien Ottokar.

Sa voix était douce, posée, avec parfois quelques inflexions plus sonores, et il s'exprimait dans une langue à la fois sinueuse et claire, qui lui ressemblait parfaitement.

— Est-ce qu'il y a des orties, dans votre jardin ? demanda Boris Corentin, alors que l'entretien touchait à sa fin.

Renaud Camus eut l'air un peu surpris de la question, à laquelle il répondit néanmoins du même ton égal.

Et il y répondit par l'affirmative.

Les deux policiers échangèrent un bref regard en coin. Évidemment, ça ne voulait rien dire : des orties, il y en avait à peu près partout. Mais, tout de même, ç'aurait été mieux s'il n'y en avait pas eu *du tout*, dans le jardin de Renaud Camus...

Car, quoi qu'il ait pu lui dire, Boris Corentin était aussi persuadé de l'innocence complète de l'écrivain que Géraldine Hébert. La vingtaine de minutes qu'ils venaient de passer ensemble avait levé ses derniers doutes.

Quand on avait, comme lui, des années de pratique policière derrière soi, c'était des choses qui finissaient par se sentir. À des riens, à peine perceptibles.

Par exemple, à un moment de leur conversation, Renaud Camus avait mis en doute le fait qu'ils soient rentrés si tard, le soir de leur dîner avec Catherine et Didier Goux. Il penchait plutôt pour onze heures et demie...

Or, cela, donner des armes à l'adversaire, c'est une chose qu'un coupable, même très habile, ne fait jamais. Un instinct plus fort que son intelligence ou son sens tactique le poussera toujours, au contraire, à vouloir se protéger davantage.

Mais Pierre lui avait aussitôt rappelé qu'ils venaient à peine de quitter le château de Lassalle, lorsqu'ils avaient écouté le bulletin d'informations de minuit, sur France Inter, et Renaud Camus en avait convenu.

Alors que les deux policiers étaient déjà debout et s'apprêtaient à prendre congé, Géraldine sortit de son sac de cuir son volume de *L'Amour l'Automne* et le tendit à son auteur, en rougissant jusqu'aux oreilles, ce qui fit ressortir les

petites taches de rousseur clairsemées qu'elle avait sur les pommettes et les ailes du nez.

— Vous voulez bien me mettre une petite dédicace ? demanda-t-elle, les yeux baissés, intimidée comme une gamine.

— Mais bien sûr, Mademoiselle, répondit Camus. Je suis flatté de l'intérêt que vous me témoignez...

Pierre les raccompagna jusque dehors et, sur une question de Corentin, leur montra l'endroit exact où le corps avait été trouvé. Boris fut presque soulagé de constater qu'il n'y avait pas la moindre ortie à moins de dix ou douze mètres.

Or, si la victime s'était tramée sur cette distance avant de mourir, les enquêteurs du SRPJ de Toulouse en auraient forcément repéré les traces.

Et, surtout, dans ce cas, Jérémy Prédault aurait sans doute présenté des cloques *aux deux mains*, et non à une seule. Bizarre, cette histoire d'orties...

— Alors ? Tu es contente d'avoir pu enfin rencontrer ton idole ? demanda-t-il à Géraldine, alors qu'ils remontaient la petite rue en direction de la placette où ils avaient laissé leur voiture de service.

— Idole, idole... faut toujours que tu exagères ! répondit la jeune femme avec un sourire. Cela dit, oui, ça m'a fait très plaisir. Et aussi de découvrir le château et les grands tableaux de Marcheschi.

— Je ne suis pas un grand spécialiste en art contemporain, loin s'en faut même, fit Corentin, mais je dois dire que j'ai été très impressionné. Je pense que le cadre superbe, très dépouillé, dans lequel ils sont présentés leur donne une sorte de « valeur ajoutée », si je puis dire.

— Ah ! c'est certain que si j'installais la *Barque des morts* entre mon frigo et ma vieille cuisinière à gaz, ça aurait déjà beaucoup moins de gueule ! rigola Géraldine, tandis qu'ils arrivaient à la voiture. Bon, on fait quoi, maintenant ?

— On file à Lecture prendre possession des chambres qui nous attendent à l'hôtel de Bastard, répondit Boris en mettant le contact.

— Tant mieux : je commence à être un peu claquée, là, soupira Géraldine. Un bon bain, une petite heure de sieste, et je serai d'attaque pour un dîner aux chandelles avec mon supérieur hiérarchique direct !

— Et monsieur Pierre, tu l'as trouvé comment ? voulut savoir Boris Corentin.

Géraldine attendit qu'il ait fini sa manœuvre de recul, pour répondre sur un ton parfaitement sérieux :

— Absolument adorable. D'ailleurs, s'il n'était pas homo ni moi non plus, je crois que je me le ferais bien !

CHAPITRE VII



Sur le trottoir de l'avenue Jean-Jaurès, Aimé Brichot regarda sa montre pour la dixième fois, au moins. Il était déjà cinq heures vingt, alors que la secrétaire du juge de paix Daniel Carroye lui avait assuré que le dit juge serait là à cinq heures piles.

Car seul le juge de paix qui avait apposé les scellés sur la porte du studio de Jérémy Prédault était autorisé à les lever – c'était la loi.

Or, Aimé Brichot, en accord avec Boris Corentin, joint par téléphone alors qu'il se trouvait dans le TGV, et avec Charlie Badolini, tenait absolument à passer le studio de la victime au peigne fin, pour le cas où un indice quelconque s'y trouverait. Par exemple, une mention de son séjour dans le Gers.

Mais Daniel Carroye avait vingt minutes de retard. Et ce qui agaçait d'autant plus Aimé Brichot c'est que, sa femme étant au lit avec la grippe, il avait encore mille choses à faire avant de pouvoir rentrer chez lui.

Bref : la vie en gris.

Tout en récapitulant mentalement les corvées qui l'attendaient, Aimé Brichot suivait machinalement des yeux la femme en tailleur, élégante, qui approchait dans sa direction, venant du métro Jaurès.

Elle devait avoir une petite quarantaine d'années, son corps était peut-être

un peu lourd mais présentait des courbes plutôt intéressantes, son visage était ovale, encadré de cheveux blond cendré noués en un chignon strict, ses traits plutôt sensuels, notamment sa bouche aux lèvres épaisses et naturellement rouges.

Elle portait une mince sacoche de cuir brun sous le bras gauche.

Soudain, alors qu'elle n'était plus qu'à deux ou trois mètres de lui, Aimé Brichot prit conscience que la femme en question déviait légèrement de sa route afin de marcher droit sur lui, un petit sourire aux lèvres.

— Vous êtes le capitaine Brichot, je suppose ? demanda-t-elle d'une voix naturellement caressante.

— Euh... oui, en effet, répondit celui-ci, un peu éberlué, mais je ne...

— Je suis vraiment désolée d'être aussi en retard, capitaine. Je suis le juge de paix Carroye.

Aimé Brichot comprit que lorsqu'il entendait « Daniel », il aurait dû comprendre « Danielle ».

Ou peut-être « Danièle », ce qui ne changeait rien sur le fond.

C'est avec une seconde de retard qu'il prit la main que le juge lui tendait. Main douce et enveloppante, qu'elle lui laissa juste un peu plus qu'elle ne l'aurait dû – mais à peine.

— Voulez-vous que nous montions, capitaine, demanda Danielle Carroye, en inclinant légèrement, et avec grâce, la tête sur son épaule droite. Je crois que je vous ai fait perdre assez de temps comme ça...

C'est seulement à cet instant, parce qu'elle quêtait son approbation du regard, qu'Aimé Brichot s'aperçut que le juge de paix possédait de magnifiques yeux en amande, d'un bleu extraordinairement limpide.

— Oui, oui, bien sûr, on y va, dit-il précipitamment. Je vous suis...

— C'est au deuxième, indiqua Danielle Carroye en délaissant le minuscule ascenseur pour l'escalier qui s'enroulait tout autour de sa cage, comme un serpent au tronc de l'arbre.

Elle se mit à grimper les marches, offrant à Brichot, derrière elle, une vue intéressante sur ses jambes gainées de soie. Aimé eût l'impression qu'elle exagérât un peu le balancement de sa croupe ronde et plutôt proéminente, mais c'était peut-être une idée qu'il se faisait.

En tout cas, le spectacle fit monter sa température d'un ou deux degrés...

Effectivement, sur le petit palier du deuxième étage s'ouvraient deux portes côte à côte, dont l'une présentait les scellés réglementaires : deux étroites bandes de tissu reliées par des cachets de cire marqués d'un sceau.

Avant de les rompre, le juge de paix sortit de sa sacoche une sorte d'agenda ou de carnet de note électronique, dans lequel elle inscrivit l'heure qu'il était.

Puis, elle ouvrit la porte au moyen d'une grosse clé à l'ancienne, en métal noir.

Le studio se composait d'une minuscule entrée, d'une cuisine ressemblant à un simple couloir et nantie à son extrémité d'une étroite fenêtre donnant sur une cour, d'une pièce rectangulaire assez vaste, sur laquelle s'ouvrait une autre porte qui devait être celle de la salle de bain.

Danielle Carroye referma soigneusement la porte, avant de suivre Aimé Brichot dans la pièce principale.

— Dites donc ! s'exclama-t-elle doucement. Il va sans doute falloir arrêter dire que les jeunes aiment vivre dans le désordre, après avoir vu ça...

Effectivement, la pièce était dans un état de rangement impossible à surpasser. Le lit à deux places, à gauche de la porte, était fait au carré, impeccablement. Le petit bureau supportant l'ordinateur était un modèle du genre : les deux stylos à bille et les trois crayons à mine étaient non seulement alignés, mais équidistants les uns des autres. On sentait bien que chaque objet avait une place, dûment pensée, toujours la même.

C'était exactement la même chose dans l'armoire Ikéa, dont Aimé Brichot fit coulisser les deux portes l'une après l'autre. Jamais il n'avait vu des vêtements aussi impeccablement pliés et empilés. Même Jeannette, pourtant assez maniaque sur ce chapitre, n'aurait pas fait aussi bien...

Deux pensées s'entrechoquèrent dans l'esprit d'Aimé Brichot. La première était qu'il regrettait de ne plus pouvoir envoyer en stage de « formation-rangement » ici ses jumelles, dont la chambre était toujours un vrai foutoir.

La seconde était plus professionnelle : l'ordre qui régnait dans cet appartement allait considérablement faciliter ses recherches et en réduire le temps.

D'un simple coup d'œil, il vérifia que le même soin maniaque avait présidé au rangement de la cuisine et de la minuscule salle de bain-toilettes.

C'est en revenant vers le bureau qu'il prit conscience que le juge de paix était toujours là, les bras ballants, appuyée de l'épaule au montant de l'armoire.

Et qu'elle le suivait des yeux avec une expression étrange dans le regard, trouble.

— Vous savez, lui dit-il, je risque d'en avoir pour un petit moment, si je ne trouve pas ce que je cherche...

— Bien sûr, murmura-t-elle, d'une voix plus grave que précédemment. Mais il faut bien que je vous attende pour remettre les scellés. Cela dit, si je vous dérange, je peux aller attendre au café, en bas...

— Non, non, s'empressa Brichot, vous ne me dérangez pas du tout ! Je disais plutôt ça pour vous.

— Mais moi, ça me plaît bien d'être ici, avec vous... murmura la blonde, en se décollant de l'armoire pour venir vers lui.

Soudain, en croisant son regard, dont la limpidité s'était peu à peu troublée, Aimé Brichot comprit ce que le juge de paix avait derrière la tête.

Danielle Carroye voulait œuvrer pour un réchauffement des relations entre la police et la magistrature. En employant pour cela les bonnes vieilles méthodes traditionnelles.

Alors qu'Aimé Brichot avait les fesses plaquées contre le bord du bureau, elle fit un dernier pas vers lui, jusqu'à ce que le renflement de sa poitrine volumineuse vienne effleurer le revers de sa veste.

En plongeant ses yeux dans les siens, Danielle Carroye passa un petit bout de langue rose sur ses lèvres, très vite, sans ostentation vulgaire, et posa sa main droite sur l'épaule de son vis-à-vis, de manière à pouvoir effleurer son cou du bout de l'index.

— Nous... nous devrions peut-être nous mettre au travail... suggéra Aimé, d'une voix mal assurée.

D'autant plus mal assurée que, le parfum émanant de l'appétissante juge était loin de le laisser de glace. Et qu'il devait non seulement lutter contre elle, mais également contre lui-même.

— On a le temps, non ? murmura-t-elle, en avançant le bassin de quelques centimètres, ce qui permit à son ventre légèrement bombé d'entrer en contact avec la protubérance qui se formait au bas de celui de Brichot, à son corps défendant.

Constatant l'érection que son petit manège était en train de susciter, Danielle Carroye eut un petit sourire tranquille, celui d'une femme sachant ce qu'elle veut et ne doutant pas de ses capacités à l'obtenir.

— Voyons, Madame le... Enfin, je suis un homme marié ! protesta encore le malheureux policier vertueux, avec le ton d'un homme qui se noie.

— Mais moi aussi, je suis mariée, qu'est-ce que vous croyez ? répondit très calmement la jeune femme.

Puis, avant que Brichot ait pu trouver une objection convaincante, elle plaqua sa main sur sa nuque et l'attira fermement à elle, afin de plaquer ses lèvres pulpeuses sur sa moustache.

En même temps, elle écrasa sa lourde poitrine contre le torse maigre de son partenaire et empoigna fermement, de la main gauche, sa virilité pleinement érigée à travers son pantalon, pour un massage savant.

Femme, enfants, vertu, devoir : Aimé Brichot envoya tout balader. Plaquant ses deux mains sur la croupe large et dodue de sa partenaire, il se mit à la pétrir avec une sorte d'emportement furieux. Qui parut convenir à Danielle, à en juger par les soupirs d'extase qu'elle se mit à prodiguer dès que leur baiser initial eut pris fin.

Après l'avoir habilement déboutonné « en aveugle », elle plonge sa main dans le pantalon d'Aimé afin d'en extraire l'objet de ses convoitises.

— J'aime bien les petits maigrichons dans ton genre, souffla-t-elle à son oreille, sans se départir de son ton calme. Leur petit gabarit fait paraître leur queue plus grosse...

En temps ordinaire, Brichot aurait sans doute été choqué d'un tel langage chez une femme. Là, emporté par la vague érotique, cela ne fit qu'accroître son excitation.

D'autant que Danielle avait réussi ses manœuvres et, à présent, le masturbait délicatement d'une main, cependant que, de l'autre, elle déboutonnait fébrilement sa veste de tailleur et son chemisier, afin de lui offrir ses deux seins laiteux sur le double plateau d'un soutien-gorge à balconnets.

Avec une force dont il ne se serait pas cru capable, Aimé Brichot souleva sa partenaire de terre, avança de deux mètres à travers la pièce et la jeta sur le lit.

— Sauvage ! gloussa celle-ci. Tu devrais avoir honte de me traiter comme une putain !

Mais, tout en disant cela, elle avait remonté sa jupe sur ses hanches, s'était prestement retournée et mise à quatre pattes au bord du lit, de façon à présenter sa croupe large et profondément fendue aux assauts qui n'allaient pas manquer d'advenir.

Aimé Brichot lui arracha littéralement sa culotte de satin rose, découvrant un pubis parfaitement glabre, luisant de désir, palpitant d'attente.

S'accrochant aux hanches larges de cette femelle ô combien offerte, il se rua d'un seul coup de reins dans son ventre moite, en poussant un feulement de grand carnassier.

*

* *

Dix minutes plus tard, le même Aimé Brichot était assis au bord du lit, les épaules misérablement voûtées, les avant-bras sur les genoux et la tête entre les mains.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... Je... Je ne comprends pas... Vraiment... balbutia-t-il pour la troisième fois en quelques secondes.

— Voyons, ce n'est pas si grave ! répondit Danielle Carroye, d'une voix douce, presque maternelle.

Elle s'était rajustée et, après un orgasme à faire trembler les murs, avait retrouvé instantanément tout son maintien, sa dignité de juge de paix.

— J'en avais très envie, vous aussi visiblement, on y a pris du plaisir :

quel mal y a-t-il à ça ? ajouta-t-elle, en lui posant doucement la main sur l'épaule.

— Quel mal ? fit Aimé Brichot, en se redressant brusquement. Mais vous vous rendez compte que j'ai une femme depuis plus de quinze ans, que je ne l'ai pratiquement jamais trompée et que je choisis pour le faire un jour où elle est au fond de son lit avec 39 de fièvre !

— Ah ! vous voyez ? Vous avez dit « que je ne l'ai *pratiquement* jamais trompée », releva calmement Danielle Carroye, tout en arrangeant son chignon. Donc, ce n'est pas la première fois que ça vous arrive. Le fait que votre femme soit malade n'aggrave en rien votre cas.

— Ah ? Vous croyez ? demanda Aimé Brichot, prêt à se raccrocher à n'importe quoi, comme la plupart des hommes dans ce cas de figure, du moment que ça puisse alléger ses torts. C'est vrai que ça n'a pas grand-chose à voir, finalement, si on y réfléchit bien...

— Mais bien entendu ! appuya la juge, avec un petit sourire ironique que Brichot ne put pas voir. Et puis, vous n'avez qu'à vous dire que toute la faute me revient. Ce qui n'est pas faux, du reste : je vous ai quand même plus ou moins sauté dessus...

— Et plutôt plus que moins ! approuva chaleureusement Brichot, en se levant du lit.

Il eut tout de même la galanterie d'ajouter :

— Mais je suis vraiment heureux que vous l'ayez fait...

Puis, voyant la petite lueur que ses derniers mots venaient d'allumer dans les yeux bleus de l'insatiable juge, il s'empessa de changer de sujet :

— Bon, c'est pas le tout, mais je suis *aussi* venu ici pour travailler, moi...

— Je vous abandonne cinq minutes, le temps d'aller me refaire une petite beauté, annonça Danielle Carroye. Ce ne sera pas du luxe, après la manière honteuse et brutale dont vous m'avez traitée !

Aimé Brichot faillit répliquer quelque chose, mais il jugea plus prudent de n'en rien faire.

Il ouvrit le premier tiroir du bureau, assuré qu'il allait y trouver l'agenda de Jérémy Prédault.

Pour lui, il était rigoureusement impensable qu'un garçon aussi maniaquement ordonné n'ait pas un agenda parfaitement tenu à jour.

Et il était tout aussi peu envisageable que l'agenda en question *ne se trouve pas* dans le premier tiroir du bureau, là qu'il était le plus facilement accessible.

En effet, il s'y trouvait, bien en évidence, un agenda noir de modèle ordinaire.

Aimé Brichot fut presque déconcerté par la facilité avec laquelle il trouva ce qu'il était venu chercher ici, sans certitude d'y parvenir.

Il ouvrit le petit cahier recouvert de simili cuir à la date de la mort de son propriétaire. Il y lut ceci :

RV château de Plieux – quatre heures PM

Train Austerlitz – 7h23

(Passer prendre Chloé chez elle – 6 h 45)

Évidemment, pour Aimé Brichot, tout cela était fort clair. Avec une certaine Chloé, Jérémy Prédault avait pris le train tôt le matin pour descendre dans le Sud-Ouest et arrivés à temps à son rendez-vous.

Un rendez-vous fixé au château de Plieux.

Dans le jardin duquel, le lendemain matin, avait été retrouvé son cadavre, émasculé.

Et retrouvé par le propriétaire de ce même château où le malheureux avait rendez-vous.

— Voilà qui change tout... murmura Aimé Brichot pour lui-même. Ou qui pourrait tout changer, au moins...

— Qu'est-ce qui change tout ? demanda dans son dos Danielle Carroye, ressortie de la salle de bain.

— Non, non, rien, je me faisais une petite réflexion à voix haute, rien de plus, éluda Brichot, en empochant rapidement l'agenda.

Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Ce n'est pas parce que, une demi-heure plus tôt, il la saillait comme un chimpanzé en rut qu'il allait se mettre à trahir le secret professionnel au profit de la juge de paix.

— En tout cas, j'ai fait beaucoup plus vite que je l'imaginais, lui dit-il. J'ai trouvé ce que je cherchais : on peut partir d'ici dès maintenant...

Bizarrement, Danielle Carroye en eut l'air un peu contrarié. Ou, au moins, déçue.

— Ah ! mais... c'est que je pensais que ce serait beaucoup plus long que ça, moi ! dit-elle en se plantant juste devant lui. Du coup, je me retrouve avec trois bons quarts d'heure d'attente, avant mon prochain rendez-vous, à deux rues d'ici...

— Alors, là, croyez bien que je suis vraiment désolé, mais... commença Aimé Brichot.

Mais, au milieu de sa phrase, ses yeux glissèrent du visage de la juge vers sa gorge. Et constatèrent qu'elle avait négligé de refermer les deux boutons du haut de son chemisier. Ce qui offrait une vue plongeante sur la vallée profonde et soyeuse où, un peu plus tôt, il avait délicieusement enfoui son visage.

Danielle Carroye suivit son regard et ses pommettes se colorèrent

instantanément.

— On pourrait peut-être rester ici en attendant ? suggéra-t-elle, en retrouvant sa voix plus rauque. Vous ne refuserez pas de me tenir compagnie, j'espère...

Un instant, l'image de Jeannette transpirant et grelottant de fièvre dans le lit conjugal passa devant les yeux d'Aimé Brichot. Mais bizarrement, elle ne parvint pas à se fixer et s'évanouit presque aussitôt.

Avec une hypocrisie et une mauvaise foi dont même l'auteur du présent récit a honte, il se dit que, maintenant que la faute était consommée, ça ne changerait rien si elle l'était deux fois plutôt qu'une seule.

Cette fois, ce fut lui qui saisit Danielle par les épaules afin de l'attirer contre lui.

Elle ne résista en aucune façon.

CHAPITRE VIII



Le nez collé au carreau, Cécile Champaubert regardait fixement les deux minuscules silhouettes qui se déplaçaient dans le parc, à plus de cent cinquante mètres de la tour carrée, pas très loin du mur d'enceinte.

Elles disparaissaient souvent derrière le tronc de l'un des grands arbres, ou bien à cause d'une dépression soudaine du terrain, pour réapparaître l'instant d'après, petites taches, l'une rouge, l'autre bleu pâle, étroitement enlacées.

Même si elle ne pouvait distinguer leurs traits, la gouvernante savait très bien qui était ce couple qui s'offrait une petite balade romantique, en profitant de la pause d'après-déjeuner.

Ils s'appelaient Chloé Lableux et Philippe Dechartre. Cécile Champaubert avait tout de suite remarqué qu'il se passait quelque chose entre ces deux-là, qui dépassait le simple désir sexuel immédiat. C'était en tout cas visible du côté de la petite brune légèrement replète : elle était bel et bien en train de tomber amoureuse.

Et ça, c'était une chose que Cécile avait beaucoup de mal à admettre. D'abord parce qu'elle-même s'était toujours bien gardée de s'abaisser à ces niaiseries sentimentales qui plaisent tellement aux filles, et n'ont pour seul résultat que de les asservir aux hommes. Du coup, elle tolérait très mal que d'autres s'y laissent aller.

Surtout lorsque, comme c'était justement le cas, elle avait elle-même des vues sur la fille en question, repérée par la gouvernante dès le premier soir, mais qui lui avait été « soufflée » par cet abruti de Ködlagel, pour sa petite mise en scène érotique minable.

Dès lors, se sentant à la fois humiliée et défiée, Cécile Champaubert n'avait plus eu qu'une idée : récupérer Chloé pour son usage personnel ou, au moins, réussir à faire voler en éclats son idylle avec Philippe.

Pour cela, elle avait choisi de s'attaquer au maillon le plus faible de cette chaîne, à savoir le garçon. Sachant que, dans les liens amoureux, l'homme est presque toujours le maillon faible. Pour ne pas dire la planche pourrie, comme le pensait Cécile au fond d'elle-même.

Toujours rigoureusement immobile derrière la grande fenêtre de son bureau, la gouvernante vit que le jeune couple s'en revenait à présent vers la chartreuse.

Et elle se dit qu'elle n'allait plus tarder à savoir si son plan était vraiment efficace.

*

* *

— J'ai très envie de toi... murmura Philippe Dechartre à l'oreille de Chloé Lableux, tandis que, étroitement enlacés, ils grimpaient l'escalier de bois ciré conduisant à l'étage de la grande chartreuse. Tu m'excites à mort... C'est dingue : aucune fille ne m'avait encore fait autant d'effet que toi !

Les niaiseries trompeuses habituelles, quoi ; l'hameçon gros modèle que les filles amoureuses sont toujours prêtes à avaler. Avec la ligne et la canne télescopique, histoire de faire bonne mesure...

De fait, Chloé se serra encore plus fort contre le jeune homme à la fois fin et athlétique qui enserrait solidement ses épaules de son bras gauche, et leva vers lui un regard dégoulinant de reconnaissance pâmée.

— Moi aussi, j'ai envie de toi... très fort... De ta queue dans mon ventre... souffla-t-elle, en se sentant rougir d'une audace verbale qui ne lui était pas habituelle.

D'une main énergique, très « mâle victorieux sans combat », Philippe ouvrit la porte de la petite chambre de sa compagne. Puis, il la repoussa derrière lui, mais en prenant soin qu'elle ne se referme pas complètement.

Afin de se conformer aux consignes qu'il avait reçues, en fin de matinée, de Cécile Champaubert.

Il entraîna Chloé jusqu'au bord du lit. Il commença par l'embrasser longuement, baiser que la petite brune lui rendit avec passion, en s'accrochant

à ses épaules et en écrasant ses seins lourds contre son ventre dur.

Sans que leurs lèvres ne se séparent plus d'une seconde ou deux, Philippe fit passer le tee-shirt bleu de Chloé par-dessus sa tête, avant de reprendre le baiser là où il avait été brièvement interrompu.

Lorsque les mains douces du garçon se posèrent sur ses flancs nus, Chloé frissonna longuement. Les pointes brunes de ses seins étaient saillantes et dures.

D'elle-même, elle dégrafa sur le côté droit sa jupe courte, qui tomba à ses pieds, laissant apparaître une minuscule culotte blanche, renflée sur le devant par l'exubérance de sa toison aussi sombre que sa chevelure.

Philippe mit fin à leur baiser et, se baissant, entreprit de mordiller l'un après l'autre les mamelons qui se tendaient vers lui. En même temps, il entreprit de faire glisser la petite culotte de coton le long des cuisses rondes, un peu grasses de sa partenaire – laquelle s'en débarrassa complètement d'un mouvement du pied impatient.

Chloé avait enfoui ses doigts dans l'épaisse et longue chevelure blonde de Philippe, elle pressait sa nuque comme pour l'inciter à davantage d'audace, tout en gémissant de plus en plus fort, tête renversée en arrière.

Philippe reçut parfaitement le message. D'autant plus que ce que semblait désirer Chloé faisait parfaitement son affaire, servait ses plans.

Il la prit par les épaules et la poussa doucement en arrière. Les jambes nues de la jeune femme vinrent buter contre le montant du lit, sur lequel elle partit mollement en arrière. Sans hésiter, elle leva les genoux, posa ses talons sur le lit, de chaque côté de ses fesses, et ouvrit largement les cuisses, magnifique d'impudeur tranquille.

Philippe se débarrassa rapidement de son jean, de son slip et de son pull rouge en coton, qu'il portait à même la peau selon son habitude.

Puis, il se laissa tomber à genoux entre les jambes de Chloé, les narines palpitant du capiteux parfum qui s'exhalait de la fleur nacrée de ce ventre offert.

Il commença par déposer de menus baisers, de très légères morsures sur le haut du pubis de sa partenaire, juste à l'orée de sa sombre toison, histoire de lui faire grimper quelques barreaux supplémentaires sur l'échelle du désir. En même temps, ses mains avaient remonté le long de son torse, agité d'une houle de plus en plus furieuse, pour s'emparer de la masse élastique et soyeuse de ses seins.

Puis, délaissant le ventre de Chloé, Philippe fit subir le même traitement, délicieusement intolérable, à l'intérieur des cuisses ouvertes. Chaque baiser le rapprochait un peu plus du point de fusion de ce corps frémissant, avant de s'en éloigner de nouveau, histoire de rendre Chloé vraiment folle d'attente, d'annihiler les derniers contrôles qu'elle pourrait encore avoir sur elle-même.

C'était capital pour la suite...

De fait, le corps de la jeune femme s'arquait de plus en plus. S'appuyant sur ses talons, elle tendait désespérément son ventre en feu vers cette bouche qui semblait faire exprès, sadiquement, de le dédaigner.

De ses lèvres entrouvertes, asséchées par le désir, sortaient des plaintes, des grondements brefs, des soupirs.

Enfin, jugeant que sa proie était « mûre », Philippe se décida. Glissant ses bras sous les cuisses de Chloé, il plongea ses lèvres au cœur de cette forêt emperlée de rosée amoureuse, à la recherche de la fleur coralline qui y était à demi dissimulée, frémissant d'impatience.

Lorsque la langue agile du jeune homme parvint à dénicher le petit bourgeon dur et luisant niché entre les pétales de cette corolle de chair, Chloé poussa un long soupir de gratitude et de plaisir mêlés.

C'est ce soupir qui l'empêcha de percevoir le raclement furtif de la porte sur le parquet – raclement que Philippe, au contraire, entendit parfaitement.

De même qu'il perçut nettement les glissements de pas furtifs qui se rapprochaient de lui, dans son dos.

Comme elle était allongée, les yeux mi-clos, et déjà à demi noyée dans le plaisir qui prenait possession de tout son être, Chloé ne s'aperçut de rien.

En revanche, lorsque Philippe interrompit brusquement l'affolante caresse de ses lèvres et de sa langue, elle protesta d'une voix suppliante :

— Oh ! non, je t'en prie, ne t'arrête pas, c'est trop bon ! Lèche-moi encore, s'il te plaît...

Ses oreilles bourdonnantes perçurent vaguement un certain remue-ménage, là-bas, entre ses cuisses écartelées, mais elle prêta pas attention, se disant juste que son partenaire devait avoir éprouvé le besoin de changer de position, afin d'éviter l'ankylose...

Elle s'en préoccupa d'autant moins que, presque aussitôt, la bouche de son amant se plaqua de nouveau sur son sexe béant. Tout de suite, Chloé eut l'impression que sa langue se faisait encore plus habile, plus téméraire, plus insidieuse, plus experte à faire naître des sensations inédites.

Et aussi que les mains qui montaient et descendaient de son ventre à ses seins étaient encore plus douces, mieux aptes à faire naître le frisson.

Tourneboulée par les sensations qui l'assaillaient de partout, Chloé ne trouva pas spécialement bizarre que les lèvres de son amant viennent se poser sur les siennes... alors que sa langue était toujours en train de fouiller son ventre.

Lorsqu'elle réalisa l'impossibilité de la chose, elle le repoussa légèrement et se redressa sur les coudes. Pour découvrir Cécile Champaubert, agenouillée entre ses cuisses et plongeant avidement ses lèvres dans le fouillis de poils bouclés qui obscurcissait son sexe.

— Eh oh ! ça va pas, dans votre tête ? protesta-t-elle, sincèrement choquée.

Choquée, elle ne l'était pas par le fait d'être léchée par une femme – ç'avait bien dû lui arriver trois ou quatre fois, entre 15 et 18 ans... – mais parce que celle-ci le faisait sans même lui avoir demandé son avis.

Chloé voulut à la fois se redresser et refermer ses cuisses – elle ne parvint ni à l'un ni à l'autre. Parce que Cécile lui avait empoigné les genoux pour les maintenir écartés, tandis que Philippe faisait, doucement mais fermement, pression sur ses épaules afin de la maintenir allongée.

— Laisse-toi faire, mon petit amour... murmura-t-il à son oreille. Ça va être génial, nous trois, tu vas voir... Quand elle t'aura bien broutée, je vais te baiser comme tu ne l'as sûrement jamais été de ta vie !

D'ordinaire, une aussi vaniteuse affirmation aurait fait soupirer Chloé, au mieux sourire. Mais, là, elle n'était plus dans son état normal. Après avoir un moment reflué sous le coup de la surprise, le plaisir envoyait de nouveau ses ondes puissantes dans tout son corps, mettant à vif chacune de ses terminaisons nerveuses.

Et il fallait reconnaître que la gouvernante était d'une habileté quasi diabolique.

Aux trois quarts vaincue, Chloé tourna la tête vers Philippe. Comme il venait de se redresser sur les genoux, elle se retrouva avec sa magnifique et lourde virilité, tendue à se rompre, oscillant à quelques centimètres au-dessus de son visage empourpré.

De nouveau, la jeune femme se redressa sur les coudes. Non plus pour s'échapper du lit, cette fois, mais pour happer entre ses lèvres écarquillées la matraque de chair neuve pointée droit sur elle. En même temps, elle glissa sa main droite entre les cuisses musclées de Philippe, malaxa doucement les lourdes bourses qui s'y trouvaient nichées pendant un bref instant, avant de faire remonter ses doigts entre les fesses dures de son partenaire.

Désormais, elle savait ce qu'il aimait...

Le sentant se cambrer légèrement pour lui faciliter le passage, elle comprit qu'il n'y avait aucune hésitation à avoir et, résolument, elle introduisit son majeur dans le conduit étroit, très serré et d'une douce chaleur.

Mais Chloé ne put faire durer ce petit jeu très longtemps. En raison du plaisir de plus en plus intense que lui procuraient les lèvres et la langue de Cécile fouillant son ventre en feu, elle ne parvint bientôt plus à se concentrer sur ce qu'elle faisait.

Son partenaire dut le sentir aussi car il fit coulisser sa rigide virilité hors de sa bouche et lui sourit gentiment :

— On reprendra ça plus tard, murmura-t-il. Pour l'instant, profite de ton propre plaisir !

Il descendit du lit avec une certaine précipitation. En réalité, il avait joué les grands seigneurs avec une idée bien précise derrière la tête.

Depuis l'entrée de Cécile Champaubert dans le jeu, il se disait que Chloé, c'était de l'acquis, qu'il l'avait « à sa main ». Et qu'il ferait mieux de profiter de l'autre, pendant que l'occasion se présentait.

Et surtout pendant qu'il était encore temps, car le coup de théâtre suivant, le plus dur à faire passer auprès de Chloé, n'allait sûrement plus tarder à se produire.

Philippe contourna le lit et vint se placer derrière Cécile Champaubert, le visage enfoui entre les cuisses ouvertes de Chloé. Elle était vêtue d'une jupe légère et ample, qui ne pouvait que faciliter la réalisation de ce qu'il avait en tête. À condition que la gouvernante soit d'accord, évidemment. Mais, ça, il y avait un moyen tout simple de le savoir...

Il s'agenouilla à la droite de la gouvernante, de façon à ce que, du coin de l'œil, elle ne puisse manquer de s'aviser de sa présence. Et de celle du pieu de chair noueuse qui pointait vers elle avec insolence.

Effectivement, Cécile repéra tout de suite le jeune homme ainsi que le considérable appendice qui jaillissait de son ventre plat et musclé.

Après quelques secondes d'hésitation, qui firent craindre à Philippe de devoir « se la mettre sur l'oreille », selon son expression favorite, Cécile lâcha la cuisse de Chloé, qu'elle pétrissait avec une sorte de fièvre rageuse, et enroula ses doigts autour de la virilité triomphante du jeune homme.

Elle le masturba, plutôt maladroitement, durant quelques instants, avant de l'abandonner. Mais, en même temps, elle pivota légèrement vers la droite, de façon à tendre sa croupe vers lui.

Le message était clair, il fut reçu et agréé.

Retroussant fébrilement la gouvernante, Philippe constata d'abord qu'elle ne portait rien sous sa jupe légère, puis que son sexe était déjà luisant de désir. Il décida de s'y engouffrer séance tenante.

Il avait agrippé Cécile par les hanches, le bout de sa verge palpitante frôlait déjà les replis moirés du fruit qu'il s'appropriait à pourfendre, lorsqu'il entendit la porte de la chambre s'ouvrir, dans son dos.

Il comprit que le scénario allait prendre une nouvelle direction, et qu'il ne baiserait probablement pas la gouvernante, qui, pourtant, l'excitait « à mort », comme il disait.

Car venait d'entrer Réjean de Saint-Gahl, le maître de Plieux en personne.

Une fois de plus, totalement perdue dans son délire érotique, Chloé ne s'aperçut de rien. Dans un premier temps, du moins, et qui fut plutôt bref.

Car Réjean de Saint-Gahl n'avait jamais été un modèle de discrétion. Comme il avait tendance à considérer que tout ce qui se trouvait sous son toit, choses, bêtes et gens, lui appartenait de droit, il ne voyait aucune raison de se

gêner.

— Ah ! mais je vois qu'on ne s'ennuie pas, ici ! claironna-t-il de sa voix de baryton bien timbrée. J'ai raté le début, on dirait, mais c'est pas grave : je vais brûler les étapes...

Il désigna le corps pantelant de Chloé, d'un geste négligent de la main droite :

— D'autant que cette mignonne petite poulette m'a l'air tout à fait prête pour recevoir le mâle ! Merci de l'avoir mise dans cet état propice, chère amie...

Habituée à ne jamais contrecarrer ouvertement les désirs de son patron, Cécile s'écarta du lit, offrant à Saint-Gahl, déjà en train de déboutonner son pantalon de toile grège, la vision affolante du sexe de Chloé, tout empoissé de salive et de liqueur amoureuse.

Celle-ci venait de se redresser, au son de la voix grave qui avait frappé ses oreilles. La première chose qu'elle vit fut le membre disproportionné qui sortait du pantalon ouvert de Saint-Gahl, gonflant et durcissant à vue d'œil.

— Ah ! non, là faudrait voir à pas trop déconner ! se mit-elle à crier, d'une voix qui tremblait tout de même un peu. Je ne vais quand même pas me faire sauter par toute la baraque, non ? Je me tire et puis c'est tout !

Mais, avant qu'elle ait pu quitter le lit, Philippe s'y était précipité. Chloé trouva qu'il y avait quelque chose de suppliant dans le regard qu'il posait sur elle, de presque désespéré. Il la prit par les épaules, les serrant à lui faire mal et la força à s'allonger. Puis, il se pencha vers son oreille.

— Chloé, je t'en supplie, ne fais pas la conne ! dit-il très vite et à voix basse. Ils m'ont promis que si tout se passait bien avec toi, c'est moi qui décrochais le rôle principal du téléfilm. Tu te rends compte de ce que ça représente pour moi ? Pour ma carrière ? Je t'en supplie, ma chérie : si tu m'aimes un peu, laisse-le faire ce qu'il veut avec toi ! C'est qu'un mauvais moment à passer, après tout...

La jeune femme sentit un grand froid s'installer en elle. Pas seulement dans son esprit, dans son corps également. Après avoir fermé les yeux quelques instants, elle les rouvrit et regarda Philippe bien en face.

Elle ne le reconnut pas.

Plus exactement, elle ne retrouva rien, dans ses traits fins, de ce qui avait pu la séduire, l'émouvoir.

Le commencement d'amour qu'elle ressentait pour Philippe venait de se retirer d'elle, comme l'eau d'une baignoire dont on a arraché la bonde.

Elle n'avait plus, à côté d'elle, qu'un type au sourire veule, une petite ordure qui avait combiné de la vendre afin d'obtenir le rôle dont il rêvait.

Les filles (et les garçons) qui couchaient dans l'espoir d'obtenir un rôle, Chloé parvenait à les comprendre – d'autant mieux que c'est plus ou moins à

quoi elle avait consenti en venant à Plieux.

Mais Philippe Dechartre, lui, venait d'innover : pour parvenir au même résultat, il s'était fait maquereau.

— D'accord, qu'il fasse ce qu'il veut... et toi aussi, finit par dire Chloé, en chargeant sa voix de tout le mépris possible. Et qu'on en finisse.

Aussitôt, sans même remarquer le regard plein de dégoût dont le gratifiait la jeune femme, Philippe bondit hors du lit et fit un rapide signe de tête en direction de Réjean de Saint-Gahl et de Cécile Champaubert.

Accompagné d'un petit sourire de triomphe qui faillit faire hurler Chloé.

Lorsque Réjean de Saint-Gahl grimpa sur le lit et lui empoigna les cuisses pour les écarter sans le moindre ménagement, elle tourna ostensiblement la tête.

Pour lui signifier qu'il ne devait pas compter sur sa participation à ce qui allait se dérouler maintenant. Mais aussi pour éviter de voir l'énorme sexe tendu et gorgé de sang qui s'appêtait à la pénétrer.

Mais, du coup, vinrent s'encadrer dans son champ de vision le couple formé par Philippe Dechartre et Cécile Champaubert, celle-ci masturbant mécaniquement celui-là, tandis qu'il couvrait de baisers avides la poitrine qu'il venait de dénuder précipitamment.

Chloé se dépêcha de tourner la tête de l'autre côté. Au même moment, un bref cri de douleur jaillit de sa gorge et tout son corps s'arqua.

Saint-Gahl venait de se ruer en elle, sans la moindre précaution liminaire.

Comme Chloé avait tout de même été « préparée » par les savants attouchements de la gouvernante, la souffrance fut d'assez courte durée. Lorsque Réjean de Saint-Gahl commença d'aller et venir dans le fourreau distendu de son ventre, elle ne sentait déjà plus rien.

À sa gauche, Cécile Champaubert avait pris appui des deux mains sur le lit, et tendait sa croupe à Philippe, verge au vent. Il avait rabattu sa jupe sur ses reins, de façon à bien dégager la double rondeur ferme et soyeuse de ses fesses.

Il poussa son membre raide vers le fruit rose et noir qui semblait s'offrir à son assaut.

Mais à peine en eut-il effleuré les pétales humides que sa partenaire eut un tressaillement de tout le corps. Elle tourna à demi la tête vers lui :

— Non, pas par là, pas maintenant ! gronda-t-elle sur un ton impérieux. Encule-moi ! C'est ça qu'il me faut... et n'aie pas peur d'y aller !

Philippe l'empoigna par les hanches, se fraya un chemin dans l'étroite et chaude vallée qui fendait sa croupe en deux et, résolument, força ses reins de toute la longueur de sa virilité, provoquant un râle profond chez sa partenaire.

De son côté, totalement inerte, Chloé attendait que « ça » se passe. Vu les grognements de plus en plus rapprochés et sonores qu'émettait Saint-Gahl,

elle se disait que ce ne serait sans doute plus très long.

De toute façon, elle s'en fichait. Lorsque le maître de Plieux était entré en elle, elle avait franchi une sorte de barrière, de frontière mentale.

Tout de suite, à ce moment-là, une pensée s'était formée dans son esprit et y avait tout de suite cristallisé.

C'était cette pensée-là qui la soutenait et l'aidait à supporter la « chose » qui allait et venait de plus en plus vite, à l'intérieur d'elle-même.

La pensée que, un jour, proche ou lointain, c'était sans importance, elle ferait payer à Réjean de Saint-Gahl ce qu'il était en train de lui infliger.

Elle ne savait pas encore comment elle s'y prendrait pour consommer sa vengeance, mais ça non plus, ça ne comptait pas, pour le moment.

Elle en était certaine : il paierait.

CHAPITRE IX



— Ah ! croyez bien que si je l'avais vu, ce jeune homme, je vous le dirais ! Seulement, hélas...

La vieille dame aux cheveux mauves, impeccablement coiffés, avait l'air tout à fait désolée de ne pas pouvoir se rendre davantage utile.

— Ce n'est pas grave, Madame, la rassura Boris Corentin avec un sourire, en remettant dans la poche intérieure de son blouson de toile beige clair la photo de Jérémy Prédault, qu'Aimé Brichot leur avait fait parvenir la veille au soir, par l'intermédiaire de l'ordinateur de l'hôtel de Bastard. Je vous souhaite une excellente journée...

— Oh ! ça... je ne serais pas surprise qu'on ait de la pluie rapidement : quand on voit les Pyrénées, ce n'est jamais très bon signe... répondit la vieille dame, sans trop de logique, avant de refermer sa porte.

— Pour l'instant, on peut pas dire que ce soit un franc succès, soupira Géraldine Hébert, en emboîtant le pas à sa flèche. On a dû visiter la moitié des baraques de Plieux et personne n'a vu la victime. Mais alors, personne de chez personne...

— Les francs succès sont rares, dans les enquêtes de voisinage, répondit Boris Corentin, plus expérimenté et donc également plus fataliste. En revanche, il arrive souvent que ça permette de lever un coin du voile, un tout

petit coin...

La veille au soir, Aimé Brichot leur avait bien sûr téléphoné pour les mettre au courant de ce qu'il avait découvert dans le studio de la victime.

À savoir que Jérémy Prédault avait bel et bien rendez-vous au château de Plieux le jour de sa mort, et qu'il devait voyager avec une certaine Chloé.

Par contre, il avait soigneusement passé sous silence l'épisode torride avec l'ardente juge de paix chargée de la levée des scellés...

Du coup, Boris Corentin avait décidé que Géraldine et lui allaient commencer leur journée par une séance de porte-à-porte, afin d'essayer de trouver de nouveaux renseignements sur la victime.

Si Jérémy Prédault avait effectivement rendez-vous à Plieux, il devait bien se trouver au moins une personne ou deux pour l'y avoir vu vivant.

Seulement, pour l'instant, c'était l'échec complet.

— On ne retourne pas voir Renaud Camus ? s'était enquis Géraldine à leur arrivée dans le village, toute fréillante à l'idée d'une nouvelle visite au château.

Mais Boris Corentin avait douché son enthousiasme :

— Non, c'est inutile pour l'instant. Pourquoi irait-on ? Pour lui montrer la photo d'un type qu'il a découvert mort dans son propre jardin ?

— De toute façon, avait enchaîné Géraldine, cette histoire de rendez-vous au château est quand même plus que bizarre, puisque, dans le même temps, Renaud Camus avait un autre rendez-vous au château de Lassalle, avec le pochtron normand et sa femme...

— Le rendez-vous avec Jérémy Prédault aurait pu être plus tôt dans la journée, fit observer Boris, en franchissant la grille ouverte d'un jardin de taille modeste, entourant un pavillon carré assez moche.

— Oui, d'accord. Mais il aurait fait quoi, Jérémy, après le départ de Camus et de Pierre ? le contra Géraldine. Et puis, ça ne change rien au fait qu'il est mort à une heure où les deux autres étaient absents. À moins que tout le monde mente, dans cette histoire !

— C'est une hypothèse qui n'est pas à exclure... murmura Corentin, en enfonceant le petit rectangle de plastique blanc de la sonnette.

Aussitôt, un aboiement furieux et criard se fit entendre, juste de l'autre côté de la porte.

— Sucrette ! ça suffit ! va dans ton panier ! intima une voix de femme aux accents nettement vulgaires.

Vulgaires mais « raccord » : Boris et Géraldine se retrouvèrent face à une grande blonde décolorée, d'une bonne quarantaine d'années, les yeux maquillés comme un Picasso, les cheveux choucroutés à mort, et dont le rouge à lèvres sanglant avait pratiqué, en direction du nez, une franche extension de ses eaux territoriales.

Son imposant fessier était sanglé dans une minijupe léopard dont l'élasticité avait atteint ses limites extrêmes. Quant aux deux ballons de rugby qui lui tenaient lieu de poitrine, ils étaient en pleine manœuvre d'évasion hors du bustier en lamé qui ne faisait pas grand-chose pour les retenir.

Elle était pieds nus dans des mules à pompons roses, et tenait entre l'index et le majeur de sa main gauche une cigarette extrêmement fine.

Vu le regard languide dont elle enveloppa Boris Corentin, Géraldine Hébert se dit qu'elle allait très probablement le violer sur place et séance tenante. Durant une seconde, rêveuse, elle se demanda si, dans un tel cas, son devoir de policier serait d'intervenir ou pas...

— Vous désirez ? Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda la blonde d'une voix aussi humide et caressante que ses regards.

Le fait que Corentin s'annonce comme policier parut lui conférer un attrait érotique supplémentaire aux yeux de leur interlocutrice, dont les seins manquèrent sortir tout à fait de leur logement exigü.

— Vous ne voulez pas entrer ? s'enquit-elle, en ne s'adressant qu'à Boris. On sera mieux au salon, pour causer...

Avec un peu de sadisme, Géraldine Hébert en était à se dire qu'elle allait se trouver un motif bidon pour filer et laisser son « Grand chef » se dépatouiller avec cette nympho. Juste histoire de rire un peu...

Mais Boris Corentin coupa court, en sortant de sa poche la photo de Jérémy.

— C'est inutile, Madame, trancha-t-il, sur un ton volontairement distant. Nous voudrions simplement savoir si vous avez aperçu cette personne, à Plieux ou dans les environs, il y a cinq jours...

La blonde jeta un rapide regard au cliché et secoua négativement la tête :

— Non, ça m'dit rien. C'est dommage, d'ailleurs : l'est plutôt à son avantage, ce garçon. Il a quel âge ?

Boris Corentin, qu'elle commençait un peu à agacer, rangea la photo sans répondre.

— Très bien, nous vous remercions de votre collaboration, Madame... dit-il en faisant un pas en arrière avant d'amorcer un demi-tour.

— Mais pourquoi vous allez pas d'mander au château ? dit soudain la blonde. Ils en ont, eux, des jeunes, en c'moment : l'vôtre est p't'êt' un d'eux-là...

Les deux policiers lui refirent face et la regardèrent avec le même étonnement.

— Des jeunes au château ? fit Géraldine, en désignant d'un geste vague la tour de Renaud Camus, dépassant de l'alignement irrégulier des toits.

La femme haussa les épaules :

— Mais non, eh ! pas dans e ‘ château-là ! Dans l’autre, çui d’l’écrivain...

Sa remarque ne fit que désorienter un peu plus Boris et Géraldine. Ce fut encore cette dernière qui prit la parole, l’air un peu hébété :

— Mais enfin... l’écrivain, c’est bien dans ce château-ci qu’il habite ! D’ailleurs, nous...

Leur interlocutrice l’interrompt pour dire, avec une moue dédaigneuse :

— Ouais, ouais, écrivain... si on veut ! Moi, je vous parle de l’autre, du vrai ! Celui qui passe à la télé et qui gagne plein de fric avec ses trucs. Celui d’là chartreuse, quoi !

Après quelques explications, Boris Corentin et Géraldine Hébert comprirent que, par coïncidence, deux écrivains habitaient Plieux, et chacun dans un château qui plus est. Bien sûr, le nom de Réjean de Saint-Gahl ne leur était inconnu ni à l’un ni à l’autre.

— Si j’ai bien compris ce qui se dit dans Plieux, poursuivit la blonde, ce s’rait des jeunes comédiens qui s’raient chez lui pour un casting, rapport à une série télé qui doit s’faire avec un d’ses bouquins ou je n’sais quoi...

— Il écrit quoi, comme genre, ce Saint-Gahl ? demanda Boris Corentin, une fois qu’ils eurent pris congé de la femme-léopard. Des polars, non ?

— Il écrit de la merde, et peu importe dans quel genre ! trancha Géraldine. Mais c’est vrai qu’il en vend un max, d’après ce que je crois savoir. Et comme, en plus, des chaînes comme TF1 ou France 2 lui achètent les droits régulièrement, ça doit vraiment douiller grave...

— Bon, pour commencer, on va passer un petit coup de fil à ce brave Mémé, décréta Corentin, tandis qu’ils remontaient dans leur voiture de service.

— Pour quoi faire ? voulut savoir sa coéquipière.

— Pour qu’il tâche de se renseigner à propos de ce que faisait Jérémy Prédault dans l’existence. Savoir s’il était ou voulait devenir comédien, par exemple. Tu me suis, Petit bonhomme, ou bien ?

— Je suis dans ta roue, Grand chef ! sourit Géraldine, qui avait déjà son portable en main.

La communication fut assez longue à obtenir et la jeune femme crut un moment que la liaison avec Paris ne parviendrait pas à s’établir. Mais, finalement, si.

— Mémé ? C’est moi... enfin, c’est nous, quoi ! Non, tout va bien... On aurait peut-être comme un projet de brouillon d’illusion de piste, là. Et c’est pour ça qu’on a besoin de vos talents. Hein ? Mais non, je ne me moque pas, voyons ! Oui, bon, c’est au sujet de la victime : on aurait besoin de savoir s’il était ou envisageait d’être comédien. Mais, sans vouloir vous mettre la pression, on aurait besoin de ça assez vite... C’est ça : comme d’habitude, avec Boris...

Elle eut un petit clin d'œil en direction de Corentin avant d'enchaîner :

— Et Jeannette, elle va comment ? Ah ! ben tant mieux ! Mais pas d'imprudence, hein ? Hors de question qu'elle mette le nez dehors tant qu'elle est encore sous antibio... Bon, d'accord, on attend votre appel, à tout' !

Géraldine Hébert se tourna vers Boris Corentin, lequel essayait de s'allumer une cigarette malgré le vent qui s'était levé quelques minutes plus tôt :

— Mémé dit que ça ne devrait pas être long, vu qu'il a le contact avec les parents de Jérémy, qui sont actuellement à Toulouse pour s'occuper du rapatriement du corps de leur fils en région parisienne.

— Ils doivent être dans un triste état... soupira Boris, en lâchant une bouffée de fumée que le vent dispersa aussitôt dans l'air vif et clair.

Géraldine et lui visitèrent encore trois maisons, dans lesquelles personne n'avait vu Jérémy Prédault, ni le jour de son assassinat ni jamais. À croire que le jeune homme n'était venu ici que pour se rendre directement au lieu de sa mort.

Ils sortaient de la dernière d'entre elles lorsque le portable de Géraldine, depuis sa poche droite, se mit à faire entendre l'air du toréador, de *Carmen*.

— Oui ? Ah ! c'est déjà vous, Mémé ? Bravo, quel talent ! Alors ?...

Il y eut un petit moment de silence, Géraldine écoutant ce qu'Aimé Brichot avait à lui dire. Boris Corentin eut l'impression qu'une certaine déception pouvait se lire sur les traits de la jeune femme, à mesure qu'elle écoutait.

— Bon, ben... merci pour tout ça, Mémé, finit-elle par dire. J'aurais préféré une autre réponse, mais enfin... Allez, je vous laisse, et embrassez Jeannette pour moi !.

Géraldine Hébert remit son téléphone dans sa poche et se tourna vers Boris Corentin, qui avait déjà compris de quoi il retournait.

— Aucun lien entre Jérémy Prédault et le métier d'acteur, c'est bien ça ? dit-il.

— C'est ça, Grand chef... soupira Géraldine. Ce qui veut dire que sa présence à Plieux n'a rien à voir avec le casting qui est censé se dérouler chez Réjean de Saint-Gahl.

La jeune femme laissa passer une ou deux secondes de silence, avant d'exploser :

— Mais enfin, bordel de merde, s'il n'a rien à voir avec ce gros nul de Saint-Gahl ni avec Renaud Camus, qu'est-ce qu'il est venu foutre ici ? Il n'y a quand même pas trois châteaux, dans ce bled à la con !

— Quel raffinement, quelle élégance... comme dirait Mémé ! glissa Boris Corentin, que la verdeur de langage de sa coéquipière divertissait beaucoup, à cause du violent contraste que cela instituait avec son physique de jeune fille

toute mignonne et « comme il faut ».

— Bon, on fait quoi, nous, maintenant ? lui demanda Géraldine, les deux poings sur ses hanches délicieusement convexes.

Boris Corentin ne réfléchit pas plus d'une seconde ou deux avant de prendre sa décision :

— On file tout de même au deuxième château et on tâche de s'y faire recevoir, afin d'interroger un peu tout ce petit monde. Après tout, Jérémy peut très bien avoir caché à ses parents qu'il voulait se lancer dans la télé ou le cinéma, de peur de les inquiéter ou je ne sais quoi. Il y a des gens comme ça... Allez, *move*, Petit bonhomme !

*

* *

Cécile Champaubert était occupée à prévoir avec Denise Duparc, la cuisinière, les menus du lendemain, dernier jour de présence de la petite troupe à la chartreuse, lorsque l'interphone placé à sa gauche se mit à « bipper ».

La petite lumière qui venait de s'allumer en même temps était celle correspondant à la loge du gardien, Antoine Duvert. La gouvernante enfonça la touche correspondante, tout en faisant signe à Denise Duparc qu'elle était invitée à transporter ailleurs sa considérable masse corporelle.

— Oui, Antoine, qu'est-ce qu'il y a ?

— Deux personnes, à la grille, Mademoiselle Cécile, qui demandent à parler à Monsieur. Elles disent qu'elles sont de la police... La brigade mondaine, si j'ai bien compris, mais je suis pas trop sûr. Qu'est-ce que je fais ?

Cécile Champaubert, à son habitude, ne laissa rien voir de la tempête qui s'était brutalement levée à l'intérieur de son cerveau. Quelqu'un qui serait entré à cet instant aurait eu la certitude de se trouver face à une jeune femme parfaitement sereine...

— Très bien, ouvrez-leur la grille et indiquez-leur le chemin de la maison, répondit-elle d'une voix totalement maîtresse d'elle-même, avant de relâcher le petit bouton noir.

Aussitôt, elle enfonça la touche qui lui permettait d'entrer en contact avec Réjean de Saint-Gahl, à l'étage au-dessus. En deux phrases, elle lui expliqua la délicate situation à laquelle ils étaient confrontés.

— Évidemment, si la Mondaine débarque, ça va être une autre paire de manches qu'avec ces abrutis de flics locaux... marmonna Saint-Gahl, d'une voix ennuyée. Bon, vous allez les recevoir et leur...

— Je préférerais que ce soit vous qui le fassiez, Monsieur, le coupa Cécile d'un ton respectueux mais net.

— Ah ? fit l'écrivain, surpris. Et pourquoi donc ?

— J'ai quelque chose de très important à faire avant leur intrusion, répondit Cécile Champaubert.

— Bon... Bon... Très bien. Dans ce cas, je descends. Ils seront là bientôt ?

— Dans une minute, il faut que je file, répondit la gouvernante en coupant d'autorité la communication.

Elle savait que son patron ne se fâcherait pas après elle, pour l'attitude qu'elle venait d'avoir. Saint-Gahl était assez fin pour avoir constaté que, dans les situations d'urgences, ou de grande délicatesse, il avait tout intérêt à se reposer sur sa collaboratrice...

Après avoir attrapé sur le coin de son bureau le manuscrit qui s'y trouvait, Cécile Champaubert grimpa rapidement l'escalier à vis qui permettait de passer de son bureau de la tour-salle au corps de bâtiment de la chartreuse attenante.

Dans le premier des trois salons en enfilade, elle découvrit quatre des jeunes comédiens, assis séparément les uns des autres, chacun plongé dans l'étude de la feuille de papier qu'il tenait à la main.

Ils devaient être en train d'apprendre un texte quelconque pour la prochaine épreuve de casting que Karl-Heinz Ködgel allait leur faire subir, dans le grand salon voisin, d'où parvenaient des éclats de voix intermittents, suivis de chuchotements inaudibles.

Parmi les quatre jeunes présents dans le « salon d'attente », Cécile Champaubert fut soulagée de reconnaître la personne qu'elle cherchait.

— Chloé ! appela-t-elle, depuis le seuil. Tu peux venir avec moi, s'il te plaît ?

Elle vit la petite brune se raidir, ses sourcils se froncer, son regard devenir méfiant, presque mauvais. Durant un moment, la gouvernante eut l'impression que la jeune femme allait refuser d'obtempérer.

Or, le temps pressait...

Elle se força à produire un sourire, dans laquelle elle mit toute la chaleur dont elle était capable – ce qui n'aurait jamais brûlé personne.

— Allons, viens, dit-elle, d'une voix presque douce. J'ai une excellente nouvelle à t'apprendre...

Après une ultime hésitation, Chloé Lableux se leva et suivit la gouvernante hors du salon.

Elle fut surprise de voir celle-ci se diriger non vers l'escalier de pierre conduisant à son bureau, mais vers celui, en bois, qui descendait vers le hall d'entrée de la châtresse, plus précisément vers ce qu'on appelait ici le « petit

hall », dont la porte donnait sur l'arrière du parc et non sur la cour de réception.

— Où est-ce qu'on va ? demanda Chloé, demeurée méfiante, après ce qu'elle avait dû subir, de la part de Réjean Saint-Gahl et de sa gouvernante elle-même.

— N'aie pas peur, la rassura doucement celle-ci : ce qui t'est arrivé hier ne se reproduira plus, je te le promets. Tu vas découvrir l'annexe de mon bureau...

Chloé s'aperçut qu'elles se dirigeaient vers le pigeonnier, dont elle pensait, depuis son arrivée, qu'il était désaffecté et donc vide.

Elle fut par conséquent très surprise, une fois la porte déverrouillée et ouverte, de découvrir une vaste pièce ronde, confortablement aménagée, une partie en bureau, l'autre en salon. Il y avait même un lit à une place, au fond.

— Il m'arrive de venir travailler et même dormir ici, l'été, expliqua gentiment Cécile. Comme les murs sont très épais et qu'il n'y a aucune fenêtre, il fait nettement moins chaud que dans la maison...

— Et pourquoi vous m'avez amenée ici ? voulut savoir Chloé, encore sur la défensive.

Cécile Champaubert brandit le manuscrit qu'elle tenait toujours à la main :

— Tu sais ce que c'est, ça ? C'est le scénario dialogué du téléfilm pour lequel vous êtes tous ici. Personne ne l'a encore lu parmi vous, tu vas être la première. Et tu sais pourquoi ? Parce que Monsieur de Saint-Gahl a décidé de te confier le rôle de l'héroïne ! Tu seras le premier nom au générique, tu te rends compte ? Sans parler des papiers sur toi dans la presse télé et les canards *people* ! Si on fait un carton, et je suis sûre qu'on va le faire, tu grimpes directement au top !

En une seconde, Chloé Lableux passa d'une morosité grise à l'exaltation la plus expansive. Sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle sauta au cou de la gouvernante et l'embrassa sur les deux joues.

— C'est trop génial, j'arrive pas à y croire ! s'exclama-t-elle ensuite, en trépignant sur place.

— Seulement, il y a une dernière condition à remplir... intervint Cécile Champaubert, ce qui ne tempéra qu'à peine l'enthousiasme de Chloé.

Elle avait complètement oublié que, vingt-quatre plus tôt, elle avait été pratiquement violée par Réjean de Saint-Gahl et qu'elle avait juré solennellement de se venger de lui. Il était à présent, lui aussi, « trop génial »...

— Je ferai tout ce qu'on voudra ! affirma-t-elle avec force. Vous n'avez qu'à dire...

— Avant d'annoncer officiellement que tu as décroché le rôle d'Alice,

Monsieur de Saint-Gahl veut être tout à fait certain que tu as les épaules assez solides. Il a donc mis une ultime condition avant de signer ton contrat : il veut que tu sois capable, dans deux heures d'ici, de lui jouer toute la grande scène d'ouverture *de mémoire*. Tu as donc deux heures pour mémoriser parfaitement cinq pages de dialogues serrés. C'est pour ça que je t'ai amenée ici : pour que tu ne puisses être distraite par rien.

— Donnez-moi le texte ! haleta Chloé, en lui arrachant presque le manuscrit des mains, et revenez me chercher dans deux heures. Je le saurai ! Je vous jure que je le saurai !

Lorsque Cécile Champaubert referma la porte du pigeonnier, Chloé était déjà installée sur le canapé et absorbée par sa lecture fiévreuse et avide.

Pour plus de sécurité encore, la gouvernante donna, aussi silencieusement que possible, un tour de clé, avant de revenir vers la chartreuse. En pensant à la manière dont elle avait roulé Chloé Lableux dans la farine.

Il n'avait évidemment jamais été question de confier le rôle principal à cette pauvre fille. Mais, dans l'urgence, c'était tout ce que Cécile Champaubert avait trouvé pour l'éloigner à coup sûr de la maison et la soustraire à la curiosité des deux policiers qui venaient d'arriver.

Car, si elle était à peu près sûre que les autres réciteraient docilement la leçon qu'on leur avait apprise, elle sentait que Chloé était le maillon faible, du fait qu'elle se trouvait là lors de l'altercation entre Jérémy et cet imbécile de Ködlagel.

Maillon encore plus douteux, depuis la petite séance que Réjean de Saint-Gahl et elle avaient eu la mauvaise idée de lui infliger, la veille.

Cécile se maudissait d'avoir eu cette idée, mais elle n'y pouvait plus rien. À ce moment-là, elle ne songeait qu'à briser l'idylle naissante entre Chloé et Philippe Dechartre.

Ce qui avait d'ailleurs très bien réussi.

À présent, il restait encore à se débarrasser de ces deux maudits flics avec le minimum de casse.

*

* *

— Est-ce que nous pourrions rencontrer dès maintenant ces jeunes gens dont vous nous parlez, Monsieur de Saint-Gahl ? demanda Boris Corentin, sur un ton un peu plus sec qu'il ne l'aurait voulu.

Depuis une petite dizaine de minutes qu'il les avait accueillis sur le perron et fait monter dans son bureau, Géraldine Hébert et lui, Corentin trouvait le maître des lieux de plus en plus antipathique. Son côté nouveau riche et

satisfait de l'être avait quelque chose de puant.

D'entrée, voyant que Géraldine Hébert jetait un coup d'œil sur un ensemble de trois aquarelles de Léonor Fini accrochées à droite de son immense bureau, puis sur le grand Bernard Buffet de l'autre côté, il leur avait asséné, l'index levé, avec une fierté comique :

— Tous authentiques !

En tant qu'amateur d'art et l'ayant un peu étudié dans sa prime jeunesse, Géraldine s'était gardé de lui dire ce qu'elle pensait de Léonor Fini et de Bernard Buffet. Il ne manquait plus que Folon, pour compléter le portrait...

Pour sa part, ce qui avait braqué Boris Corentin dès le départ, c'était la lampe plaquée or en forme de kalachnikov. Ça, il fallait oser ! Il s'était dit que gagner beaucoup d'argent pouvait entraîner parfois de sérieux dégâts collatéraux...

Pour le reste, Réjean de Saint-Gahl avait répondu sans se faire prier à toutes leurs questions, mais sans jamais se départir de ce petit ton de supériorité dédaigneuse qui avait toujours horripilé Corentin, chez qui que ce soit.

Jetant un rapide regard à la photo qu'on lui tendait, il avait affirmé n'avoir jamais vu Jérémy Prédault, ce dont les deux policiers se doutaient un peu.

— Vous voulez rencontrer les membres de notre petite troupe ? répondit enfin Réjean de Saint-Gahl avec un petit sourire. Mais c'est sans aucun problème et je... Ah ! tenez, voici justement Mademoiselle Champaubert, ma gouvernante. Je pense qu'elle se fera un plaisir de vous piloter dans la maison. Moi, je dois passer un très important coup de fil à New York... Cécile, je vous confie le commandant Corentin et le lieutenant Hébert, si vous le voulez bien.

Boris et Géraldine se levèrent et se trouvèrent face à une jeune femme brune, élégante, au corps parfait mais à la beauté un peu trop froide, au goût de Corentin. De toute façon, il eut l'impression, fugitive mais nette, que Cécile Champaubert s'intéressait beaucoup moins à lui qu'à sa « féminophile » coéquipière...

Se désintéressant complètement d'eux, Saint-Gahl avait déjà empoigné son téléphone portable, et il ne fit pas mine de se lever lorsque sa gouvernante entraîna les deux policiers vers la porte de son bureau.

Plus « sale con », tu meurs ! comme aurait pu dire Géraldine, et comme elle le pensait certainement.

— Je peux vous demander pourquoi vous êtes ici ? s'enquit Cécile, sur un ton poli mais assez indifférent, tandis qu'ils descendaient le large escalier de pierre. Pour que des policiers se déplacent depuis Paris, il faut que ce soit une affaire importante, je présume...

Boris Corentin la lui résuma. C'est-à-dire qu'il ne lui en dit que ce qu'il jugeait pouvoir dévoiler à un tiers. Puis, dans la foulée, il lui montra la photo

de Jérémy.

— Non, ça ne me dit rien du tout, répondit Cécile, sans que son visage trahisse le moindre sentiment.

À mi-chemin de l'escalier à vis, elle ouvrit la petite porte de bois qui donnait accès au premier étage de la chartreuse. Ensuite, ils empruntèrent un second escalier afin de rejoindre le rez-de-chaussée.

D'en bas leur parvenait le bourdonnement d'une conversation à deux ou trois personnages, parfois interrompu par une exclamation plus forte.

— Ils sont en plein casting, crut bon d'expliquer Cécile, j'espère qu'on va pouvoir les déranger.

— On va pouvoir, faites-moi confiance... répondit Corentin avec un sourire froid.

Et, sans attendre que Cécile Champaubert le fasse, il abaissa d'autorité la poignée de la porte et poussa le battant. Ils découvrirent une dizaine de jeunes gens des deux sexes, assis par terre, en rond.

Au centre du cercle qu'ils formaient se trouvait un brun assez maigre, torse nu, et une fille plutôt mignonne, assez grassouillette, elle, en culotte et soutien-gorge, ce qui ne semblait pas la gêner du tout.

Les reins très cambrés, elle était dans les bras du garçon qui se penchait vers elle pour l'embrasser, d'une manière un peu emphatique et raide.

Debout à l'extérieur du cercle se trouvait un homme plus âgé, blond, le crâne précocement dégarni, vêtu d'un pantalon de cuir noir et d'un pull rouge porté à même la peau.

Au moment où Cécile Champaubert et les deux policiers s'avançaient à l'intérieur du salon, il bondit à l'intérieur du cercle et bouscula assez rudement le garçon brun.

— C'est Karl-Heinz Ködlagel, notre grand metteur en scène... chuchota la gouvernante à l'adresse des deux autres.

Vu le ton nettement ironique avec lequel elle avait prononcé sa phrase, Boris Corentin eut la franche impression qu'elle ne devait pas le porter plus que ça dans son cœur. Et pas beaucoup plus haut dans son estime.

— Mais enfin, t'as rien dans le pantalon ou quoi ? s'égosilla Ködlagel, de sa voix trop haut perchée. T'a jamais baisé une gonzesse de ta vie ? Il faut que tu l'excites ! Tu comprends ce que ça veut dire, ça ? Quand je filmerai son visage en plan serré, je veux voir la mouille dans ses yeux ! Tiens, pousse-toi, espèce de crétin gourdifforme. Je vais te montrer, moi, comment se comporte un vrai mâle ! Ah !

Avec des mouvements brusques, Ködlagel fit passer son pull par-dessus sa tête et l'envoya dinguer à l'extérieur du cercle des jeunes gens, qui se gardaient bien de parler.

À ce moment, Boris Corentin sentit les battements de son cœur

s'accélérer, tandis que, à sa droite, Géraldine Hébert lui donnait un léger coup de coude.

Parce qu'elle venait de repérer la même chose que lui au même moment.

Les petites cloques rosâtres qui parsemaient le dos et les épaules du metteur en scène, en voie de disparition mais encore bien visibles.

Et qui ressemblaient étrangement à des piqûres d'orties.

CHAPITRE X



Sabine remontait d'un pas lent le couloir menant à sa chambre, qui se trouvait tout au bout, dans l'aile ouest de la longue chartreuse.

Elle se sentait fatiguée et pas très à son aise. Bien sûr, trois heures de répétitions et d'improvisation, sous la férule d'un maniaco-hystérique de l'envergure d'un Karl-Heinz Ködgel, c'était suffisant comme explication, pour la fatigue, l'épuisement nerveux.

Mais il n'y avait pas que ça.

Sabine avait été très impressionnée par l'arrivée de ces deux policiers parisiens qui les avaient tous interrogés un par un, au sujet de Jérém Préault.

Après leur avoir appris qu'il avait été retrouvé mort, le soir même de son départ de la chartreuse.

Les filles avaient été interrogées par la femme policière, Géraldine quelque chose, Sabine ne se souvenait plus, et les garçons par le bel athlète qui semblait être le chef.

Bien entendu, Sabine avait sagement débité ce que Réjean de Saint-Gahl leur avait ordonné de dire, à savoir qu'elle ne connaissait pas ce garçon, qu'il n'était jamais venu ici, en tout cas depuis qu'elle-même s'y trouvait.

Géraldine avait bien essayé de lui faire peur en lui expliquant que si

jamais elle lui cachait quelque chose, elle se rendait complice d'un meurtre, mais Sabine avait tenu bon.

Apparemment, tous les autres avaient observé la même ligne de conduite, puisque les deux policiers étaient repartis comme ils étaient venus.

Il n'empêche que, depuis leur visite et l'interrogatoire qu'elle avait subi, Sabine se sentait mal à l'aise. Il lui passait dans l'esprit des questions qu'elle préférerait chasser aussi rapidement que possible, de peur sans doute de leur trouver des réponses vraiment terrifiantes...

En passant devant la dernière porte avant celle de sa chambre, Sabine entendit quelque chose qui ressemblait à des sanglots étouffés.

Simultanément, elle prit conscience que l'occupante de cette chambre, Chloé Lableux, était restée invisible, au moment des interrogatoires policiers.

Intriguée, elle s'arrêta et tendit l'oreille. Oui, c'était bien des sanglots qui venaient de l'autre côté de la porte...

Sabine faillit passer outre et continuer en direction de sa chambre : si en plus il fallait s'occuper des chagrins des autres, maintenant...

Finalement, elle se ravisa, en se disant que son attitude n'était vraiment pas sympa, qu'elle pouvait tout de même faire un geste, ne serait-ce qu'au nom de la solidarité féminine, la sacro-sainte, la très-haute...

Elle évita de se dire que, depuis le début du séjour, elle trouvait la petite brune tout à fait à son goût, mais que, trop timide, elle n'avait jamais osé le lui faire savoir.

Là, c'était peut-être l'occasion...

De son index replié, elle frappa deux petits coups discrets au chambranle. N'obtenant pas de réponse, elle s'enhardit et tourna la poignée ovale.

Passant la tête par l'entrebâillement, elle vit Chloé, en slip et soutien-gorge verts, affalée en travers de son lit, le visage effectivement baigné de larmes.

— Eh bien ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as un problème ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Chloé renifla bruyamment, s'assit péniblement sur le lit, avant de dire, sur un ton las :

— Non, non, c'est rien, ça va passer, t'inquiète... Je te remercie...

La phrase pouvait signifier que la jeune brune, aux formes délicieusement arrondies, avait envie qu'on la laisse seule. Mais Sabine, que la vision de son corps presque nu ne laissait pas indifférente, choisit de l'interpréter autrement. C'est-à-dire dans le sens de ses intérêts.

Elle pénétra dans la chambre et referma la porte derrière elle, puis s'avança vers le lit, où Chloé se tenait immobile, les épaules voûtées, les avant-bras posés sur ses cuisses à la peau satinée et très pâle.

— C'est très mauvais de rester seule à remâcher ses idées noires, murmura Sabine, en s'asseyant elle aussi sur le lit, tout contre Chloé. C'est toujours bien de pouvoir parler de ses problèmes à quelqu'un...

Tandis qu'elle débitait ses petits lieux communs rassurants, Sabine, dont la jupe déjà courte était remontée lorsqu'elle s'était assise, sentait la chaleur de la cuisse nue de Chloé se communiquer à la sienne. Et elle devait faire un effort considérable pour ne pas effleurer cette peau veloutée du bout de ses doigts.

En baissant les yeux, elle pouvait aussi deviner, à travers le tissu du slip semi-transparent, le triangle sombre et touffu qu'il contenait.

— Tu ne veux pas me dire ce qu'il y a ? demanda Sabine, d'une voix aussi douce que possible.

En même temps, le ventre noué par la crainte de se voir repoussée, elle entourait les épaules de Chloé de son bras. Elle fut soulagée – et ravie – de sentir que la petite brune se laissait aller contre elle sans aucune résistance, tandis que ses pleurs reprenaient de plus belle.

Du coup, Sabine l'entoura de ses deux bras et, lui prenant délicatement la tête, l'appuya contre son épaule, en lui caressant doucement les cheveux. Sentir la masse tiède et moelleuse des seins de Chloé s'écraser contre sa propre poitrine menue la mettait dans tous ses états, mais elle s'exhorta fermement au calme et à la patience.

Surtout ne rien brusquer... Laisser venir... Installer un climat propice...

Sabine continuait de caresser les cheveux de Chloé, en lui murmurant des phrases apaisantes, sans grande suite. Mais les mouvements de sa main caressante se faisaient de plus en plus larges, ses doigts s'aventuraient jusqu'au cou et aux épaules de la petite brune, qui se laissait faire, totalement passive, comme inconsciente, cependant que ses sanglots allaient s'affaiblissant et s'espaçant.

Enfin, Chloé cessa tout à fait de pleurer et, levant le visage vers Sabine, s'efforça de lui sourire.

— Tu dois me trouver super conne... murmura-t-elle, en reniflant machinalement.

— Tu es bête, bien sûr que non ! sourit Sabine. On a toutes nos petits chagrins...

Et, s'enthousiasmant brusquement, elle ponctua sa phrase d'un rapide baiser au coin des lèvres de Chloé, qui ne parut pas s'en formaliser.

— Alors, tu me racontes ? souffla la petite blonde, tout près de l'oreille de Chloé, qui frissonna imperceptiblement sous la caresse tiède de son haleine.

Je ne répéterai rien, tu sais... Ce sera notre secret de filles...

— Tu es gentille... murmura Chloé, avec un pâle sourire, ce qui encouragea Sabine à l'embrasser une seconde fois, de manière un peu plus

appuyée.

Simultanément, elle s'était mise à caresser doucement l'intérieur du bras de la brune, du bout de l'index, s'amusant des petits frissons que ses attouchements provoquaient.

Décidément, elle se trouvait bien partie...

— Ils se sont foutus de ma gueule d'une manière odieuse, dit Chloé, d'une voix plus ferme.

— Qui ça, « ils » ?

— Eh bien, Réjean de Saint-Gahl et la Champaubert, tiens ! Tu ne sais pas le coup qu'elle m'a fait, cette pétasse ?

— Euh... non. Dis voir...

Sabine essayait de rester très neutre, dans la mesure où, depuis l'orgie du premier soir, lorsque la gouvernante l'avait draguée, elle passait toutes ses nuits dans ses bras. Et que « la » Champaubert avait le don précieux de savoir la faire jouir comme une dingue.

Chloé lui raconta brièvement comment on lui avait fait miroiter le rôle féminin principal, à condition qu'elle parvienne à savoir parfaitement la grande scène d'ouverture en deux heures.

— Et je l'ai fait, comme une pauvre conne ! Et tu sais quoi ? Au bout de ces deux plombs, la Champaubert vient me chercher et m'annonce froidement que non, finalement, pour le rôle, ça va pas être possible, que Ködlagel a opposé un veto formel, et que je peux remonter dans ma chambre. J'étais vénère, je te dis même pas ! Tu trouves pas ça dégueulasse, toi, comme procédé ?

— Si, bien sûr, répondit mollement Sabine, qui, de plus en plus excitée par ce corps féminin presque nu blotti contre le sien, n'avait plus qu'une seule idée en tête : basculer Chloé sur le lit pour lui faire l'amour séance tenante.

Depuis un moment déjà, elle avait laissé ses doigts remonter de son avant-bras vers l'épaule et la caressait avec de plus en plus d'insistance, encouragée par le fait que Chloé ne s'opposait nullement à cette progression.

— C'est vraiment ignoble... J'y croyais tellement... balbutia Chloé, de nouveau au bord des larmes.

— Je te comprends, ça a dû être terrible, répondit Sabine, le visage empourpré et les yeux crépitants d'éclairs. Mais je suis là, mon amour...

Et, n'y tenant plus, elle laissa sa main glisser de l'épaule de Chloé à son sein droit, qu'elle se mit à caresser avec beaucoup de douceur. En se disant que si, là, elle ne réagissait toujours pas, elle pourrait y aller carrément.

Elle dut déchanter rapidement.

— Euh... tu fais quoi, là ? demanda Chloé, mais sans toutefois s'écarter des bras de Sabine.

— J'essaie de te consoler... répondit un peu piteusement cette dernière.

— Et tu pelotes toujours les nichons des filles que tu essaies de consoler, toi ?

— Quand elles sont aussi jolies et désirables que toi, oui...

Et, pour tenter de « passer en force », tout en continuant de caresser la poitrine de Chloé, passant d'un sein à l'autre, Sabine posa doucement ses lèvres sur les siennes et tenta de les faire s'entrouvrir du bout de la langue.

Cette fois, Chloé se recula franchement et, saisissant le poignet de la petite blonde, écarta sa main de sa poitrine, mais sans aucune brusquerie.

— Excuse-moi, j'ai rien contre les filles qui aiment les filles, mais c'est pas trop mon truc, tu vois... dit-elle d'une voix faible, presque en s'excusant.

Sabine eut un petit sourire égrillard :

— Ce que je vois surtout c'est que tes mamelons sont complètement sortis et tout durs. Donc que mes câlins ne te laissent pas indifférente !

Chloé eut l'air un peu déstabilisée, troublée en constatant que Sabine était dans le vrai, et celle-ci en profita pour essayer de reprendre l'avantage.

Comme Chloé s'était laissée aller en arrière, sur le lit, appuyée sur le coude, Sabine se pencha sur elle et posa ses lèvres juste sous son nombril, en murmurant :

— Laisse-toi faire, ça va te détendre, tu verras... J'ai tellement envie de te caresser...

Elle se mit à parcourir le ventre nu, l'embrassant et le léchant tour à tour, tandis que sa main s'était glissée dans le dos de Chloé et descendait hardiment en direction de ses fesses rondes et fermes.

Mais, lorsque Sabine tenta de glisser ses doigts à l'intérieur de la petite culotte verte, Chloé se cabra et se redressa brusquement.

— Non, franchement, pardon de te dire ça, mais je préférerais qu'on en reste là, dit-elle sur un ton nettement plus ferme. J'ai jamais fait ça avec une fille et j'ai pas trop envie de commencer. Surtout aujourd'hui. Et puis, j'ai sommeil...

« Et pourquoi pas la migraine pour faire bon poids ? », songea Sabine, en proie à une vive frustration. Elle se leva du lit et, malgré tout, fit contre mauvaise fortune bon cœur :

— Ce sera comme tu voudras, ma chérie, assura-t-elle, sans rien laisser paraître de l'envie qu'elle avait de se jeter sur Chloé et de lui arracher ses sous-vêtements pour la violer carrément. Peut-être une autre fois, qui sait ?

— Oui, peut-être... fit mollement la petite brune, sur un ton qui disait plutôt : « même pas en rêve ».

Sabine quitta la chambre de Chloé sans lui accorder un regard et fonça vers sa chambre. Avec comme projet immédiat celui de prendre une douche,

de passer une petite robe sexy et d'aller rejoindre Cécile Champaubert dans ses appartements, à l'autre bout de la chartreuse.

Elle, au moins, ne ferait pas sa mijaurée et saurait apaiser le feu qui lui dévorait le ventre...

*

* *

— Je suis là ! cria Cécile Champaubert, en entendant frapper à la porte de sa chambre. Dans la salle de bain...

Au moment précis où Sabine s'encadrait dans l'ouverture de la porte, Cécile – qui avait parfaitement calculé son effet – jaillit hors de son bain, telle la Vénus de Botticelli de l'océan. Une Vénus aux longs cheveux noirs dénoués, à la peau satinée et blanche, sur laquelle tranchaient violemment les larges aréoles sombres de ses seins lourds et le triangle épais et large de son intimité, qu'elle se refusait à amoindrir, contrairement à ce que voulait une mode qu'elle trouvait stupide et, surtout – c'était son propre mot –, « contreproductive ».

— Les hommes, en tout cas les vrais, les dignes de ce nom, aiment ce côté un peu sauvage, un peu animal, de notre toison naturelle, avait-elle expliqué à Sabine, au matin de leur première nuit passée ensemble. Ils ont envie d'être les explorateurs de cet antre toujours un peu mystérieux pour eux – et certainement pas de jouer les petits marquis poudrés dans un jardin taillé à la française !

Inutile de dire que, sa connaissance du mâle étant voisine du nul, Sabine n'avait quant à elle aucune opinion sur cette épineuse question...

En revanche, elle en avait une, et très haute, concernant l'éclatante beauté et la féminité presque sauvage de la gouvernante de Réjean de Saint-Gahl. Beauté repérée dès son arrivée à Plieux, d'ailleurs. Mais, trop peu sûre d'elle, jamais elle n'aurait cru possible d'intéresser à sa petite personne une aussi belle femme. Dont, pour l'instant, elle contemplait le corps ruisselant de mille gouttelettes translucides et encore parsemé de quelques langues de mousse irisée, avec des yeux dévorés d'adoration.

Cécile leva le bras droit pour lui désigner le haut radiateur-porte-serviette mural, ce qui eut pour effet de faire frissonner sa lourde poitrine, dont les pointes étaient déjà érigées :

— Tiens, rends-toi utile : attrape la grande serviette blanche, là, et viens m'aider à me sécher...

La serviette dans les mains, Sabine se défit de ses sandales de corde, afin de descendre les trois petites marches de la baignoire. Impériale, telle une odalisque habituée à être obéie autant qu'admidée, Cécile lui tournait le dos,

les mains derrière la nuque, le corps légèrement déjeté d'un côté, pour mieux mettre en valeur la rotondité et le volume de sa croupe, toujours parfaitement ferme bien qu'elle se rapprochât dangereusement de la quarantaine.

Elle tourna légèrement la tête, envoya une œillade à Sabine, et murmura d'une voix plus rauque :

— Tu devrais bien te débarrasser de ta robe, sinon elle va être tout éclaboussée. Et ce serait vraiment dommage, vu qu'elle est très jolie, très sexe...

— Je suis contente qu'elle vous plaise... murmura la petite blonde, tout en défaisant avec empressement, les boutons latéraux qui maintenaient le vêtement sur son corps gracile.

Dès que la robe tomba sur le marbre veiné du sol, Cécile Champaubert se dit une nouvelle fois qu'elle avait vraiment fait le bon choix, le premier soir, en jetant son dévolu sur cette gamine qui, pourtant, lorsqu'elle était habillée, ne payait pas de mine.

En revanche, dès qu'elle était nue, elle se métamorphosait en une jeune femme au corps fin et délié, admirablement proportionné, avec, pour sa taille, de longues jambes fuselées, deux petits seins fermes et haut placés, et une croupe menue mais d'une rondeur parfaite.

Entrant dans le bain, Sabine s'approcha de Cécile, qui lui tournait toujours le dos, apparemment indifférente, et enveloppa son corps dans l'immense serviette moelleuse.

Ses mains trouvèrent tout naturellement le chemin des superbes seins de la gouvernante, sur lesquels Sabine referma ses doigts, afin d'en apprécier la ferme souplesse, à travers le tissu de la serviette.

Aussitôt, Cécile creusa les reins et se cambra, de manière à ce que la proéminence de sa croupe entre en contact avec le ventre de la jeune comédienne.

— Viens devant moi... souffla-t-elle. Et essuie-moi bien partout...

Sabine obéit avec empressement. Son visage, ordinairement pâle, s'était coloré de rose, et l'excitation qui faisait crépiter ses yeux clairs la rendait plus que belle.

Elle se laissa tomber à genoux dans l'eau tiède, sans se soucier de tremper sa culotte de dentelle – qui l'était de toute façon déjà plus ou moins...

Elle se retrouva avec les yeux juste à hauteur du splendide buisson noir qui ombrait le ventre légèrement bombé de Cécile. Laquelle écarta complaisamment les cuisses, pour faciliter le « travail » de son amante.

Comme hypnotisée par cette affolante vision, Sabine finit par glisser un pan de la serviette entre les cuisses pleines de Cécile, afin d'en sécher la face interne. Insensiblement, ses doigts remontaient, en petits cercles lents, jusqu'au fruit superbe qui s'épanouissait à leur jonction.

Lorsque le bout de son index entra en contact avec les pétales soyeux de cette corolle frémissant d'impatience, Sabine laissa tomber la serviette dans l'eau : il était vain de prétendre sécher un endroit qui s'humidifiait sans cesse de lui-même...

Quand le doigt de Sabine se glissa doucement dans sa fente palpitante et effleura son clitoris dardé, Cécile poussa un soupir rauque et eut un tressaillement de tout le corps. Puis, elle saisit Sabine par les cheveux, avec brutalité, et lui plaqua le visage contre son ventre, tendu en avant.

— Bouffe-moi, petite salope ! haleta-t-elle, la tête renversée en arrière. C'est ta langue que je veux !

Les narines palpitantes, Sabine enfouit son visage dans la petite forêt bouclée et sombre qui se tendait vers elle et huma avec délices les parfums capiteux qui s'en échappaient en lourdes volutes.

Puis, comme il lui avait été ordonné de le faire, elle plongea sa langue dans cette fournaise étroite et soyeuse. Lèvres contre lèvres...

Cécile se mit à haleter, sous les petits coups de langue habiles de sa partenaire.

— Prends-moi le cul en même temps ! ordonna-t-elle, d'une voix grondante, écumante, à peine reconnaissable. Je veux jouir de partout !

Docile esclave, Sabine enlaça les hanches larges de sa maîtresse et plaqua ses deux mains sur ses fesses rebondies, qu'elles écartèrent sans ménagement. Puis, avec une brutalité calculée – car elle commençait à connaître assez bien les goûts de la gouvernante – Sabine viola de deux doigts joints le petit œil brun et plissé, qui céda sans effort à cette intrusion en force.

Cécile Champaubert se mit à rugir et tout son corps fut pris de tremblements spasmodiques, tandis que Sabine s'était mise à lui mordiller le clitoris, de plus en plus fort.

— Ah ! putain ! tu vas me faire décharger ! éructa-t-elle, comme une bacchante furieuse. Je vais te donner tout mon foutre ! Oui, défonce-moi le cul encore ! Comme ça ! Plus fort ! Déchire-le ! Aaahh !

Lorsque l'orgasme la faucha, Cécile se mit à débiter des flots d'obscénités ordurières, et s'écroula dans la baignoire, envoyant des gerbes d'eau mousseuse dans toute la salle de bain.

Quand le plaisir reflua de son corps, qui se tordait comme un ver, Sabine vit que le désir qui tenaillait sa maîtresse la possédait toujours. Son visage était en feu et ses grands yeux sombres lançaient des éclairs sauvages.

La petite blonde crut qu'elle allait défaillir lorsque Cécile l'empoigna à pleins bras et la souleva avec une force décuplée par la frénésie sexuelle qui la taraudait. Lorsqu'elle était dans cet état, ce qui était arrivé deux fois déjà, la gouvernante lui faisait presque peur, mais, en même temps, elle se sentait prête à tout subir, à tout accepter, même le plus avilissant, parce que Cécile la

mettait dans états d'excitation incroyables, d'une intensité telle qu'elle n'en avait jamais connu de semblables auparavant, avec des filles de son âge.

Inutile de dire que, à cet instant, Sabine avait complètement oublié son « râteau » avec Chloé...

Cécile l'emporta jusqu'à sa chambre et la jeta sur son grand lit, sans se soucier du fait qu'elles ruisselaient toutes les deux de l'eau du bain. Elle lui arracha littéralement sa culotte et enfonça brutalement trois doigts au centre du fin triangle blond de son intimité offerte.

— Tu mouilles comme une tramée ! gronda sauvagement Cécile, le visage cramoisi et la chevelure en bataille. Tu as envie d'une belle queue dans ta chatte, hein, salope ! Je vais te défoncer, moi, espèce de truie en chaleur !

Quelqu'un ne connaissant Cécile Champaubert que dans le cadre de ses fonctions auprès de Réjean de Saint-Gahl aurait été stupéfait de la métamorphose que sa furie érotique avait opérée en elle.

Quant aux mots orduriers qui sortaient de sa bouche, ils avaient le don, tout en la choquant un peu, de mettre un comble à l'excitation de la jeune apprentie comédienne. C'était comme si les obscénités et les insultes de Cécile, tout en refroidissant sa tête, mettaient le feu à son corps.

Sabine resta étendue sur le lit, passive, les cuisses ouvertes, le ventre palpitant d'impatience.

Dans sa brusquerie, Cécile faillit démanteler le tiroir de la table de nuit. Elle en sortit un énorme phallus de caoutchouc rose, d'un réalisme hallucinant, tant dans la forme que dans la texture, qui rappelait à s'y méprendre celles d'un véritable membre viril de chair. Il était agrémenté d'un jeu de lanières de cuir, que Cécile, malgré sa fébrilité, noua rapidement entre ses cuisses et derrière son dos.

Puis, elle se présenta triomphalement devant Sabine, la dominant de toute sa haute taille, précédée par l'arrogante verge factice qui semblait vraiment jaillir de son ventre.

— Comment trouves-tu ton amant, ma belle petite putain ? demanda-t-elle, en détaillant le corps pantelant de sa victime. Tu as envie qu'il te baise, hein ?... Dis-le, salope !

— Oui... J'ai... J'ai envie... balbutia Sabine, qui, le visage écarlate, contemplait l'énorme godemiché avec un mélange de fascination et de peur.

— Envie de quoi ? putain ! cracha Cécile, en s'agenouillant entre les cuisses tremblantes de la petite blonde, avant de les écarteler sans ménagement.

— Envie que... Envie que vous me baisiez... souffla Sabine, dans une espèce de sanglot avorté.

— À la bonne heure ! s'exclama la gouvernante, en se laissant tomber sur le corps gracile de sa partenaire.

D'une main, elle saisit le membre dont elle était affublée et en glissa la tête entre les cuisses ouvertes de Sabine. Aussitôt, celle-ci, haletante, tendit le ventre en avant, afin de s'y empaler elle-même.

Mais, prévenant son mouvement, Cécile se recula d'un centimètre ou deux, provoquant chez Sabine un petit cri de frustration suppliante.

Car, même au plus fort de son délire sexuel, Cécile Champaubert n'avait pas une seconde oublié pourquoi elle avait attendu Sabine, chez elle, avec une impatience grandissante.

— Pas si vite, ma petite chérie, fit-elle, d'une voix redevenue nette, presque coupante. Si tu veux que je te fasse jouir, il faut d'abord que tu me dises ce que tu es allée faire dans la chambre de cette idiote de Chloé. Ce n'est pas la peine de nier : je t'ai vue ! Allez, raconte : on jouit bien mieux quand on a l'esprit libre...

Tout en parlant, elle promenait la tête de son phallus postiche le long de la fente frémissante de Sabine, afin de maintenir son excitation au plus haut niveau.

— Mais, non, il n'y a rien eu... haleta Sabine, qui ne comprenait pas à quoi rimait cette torture du désir que Cécile lui faisait endurer et pensait à une simple affaire de jalousie.

— Arrête de me mentir, sinon, je te jure que tu n'auras plus jamais l'occasion de te retrouver dans mes bras... fit Cécile, avec des inflexions plus caressantes.

En même temps, elle poussa légèrement son ventre en avant, de façon à ce que le god entre en contact avec la corolle frémissante de Sabine.

— Allez, dis-moi ce qu'elle t'a dit, la relança-t-elle, sur un ton câlin. Sinon, si tu as des secrets pour moi, je vais penser que tu ne m'aimes plus...

Pour faire bon poids, Cécile posa doucement ses lèvres sur celles de Sabine et les caressa rapidement du bout de sa langue chaude et agile.

Aussitôt, la petite blonde noua ses bras autour de son cou afin de l'attirer vers elle. Mais Cécile se redressa, pour échapper à son étreinte amoureuse.

— Alors ? fit-elle impitoyablement.

Après une ultime hésitation, affaiblie par le désir de possession qui la taillait, Sabine céda.

— Elle dit que Monsieur de Saint-Gahl et vous, vous vous êtes foutus de sa gueule en lui faisant croire qu'elle aurait le rôle principal. J'ai l'impression qu'elle est très remontée contre vous deux. J'ai juste essayé de la consoler et de la calmer, c'est tout, je vous jure... D'ailleurs, c'est bizarre qu'elle ait été la seule à ne pas être interrogée par les deux flics, cet après-midi. C'est pour ça que vous avez inventé cette histoire de premier rôle ? Pour qu'elle ne soit pas là ?

— Ma pauvre Sabine, comme tu peux être sotté, parfois ! soupira Cécile,

avec un bon sourire bien rassurant. Tu n'y es pas du tout : Saint-Gahl envisageait réellement de lui donner le rôle, seulement cet abruti de Ködgel a encore piqué une crise, menacé de tout abandonner, etc., enfin son cirque habituel. Alors, pour avoir la paix, Saint-Gahl a bien été obligé de faire machine arrière, ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Mais, pourtant, il m'a bien semblé que...

— Plus un mot, maintenant ! la coupa gentiment Cécile, en embrassant Sabine au coin des lèvres. Chloé et toi, vous vous êtes fait des idées de gamines, qui n'ont rien à voir avec la réalité, d'accord ?

— Oui, vous avez sans doute raison... soupira finalement Sabine, qui, au fond, se fichait royalement de tout ça, tenaillée qu'elle était par le désir qui lui tordait le ventre.

— Tu vois bien ! Et, maintenant, oublie tout ça, et ne pense plus qu'à ton plaisir, ma petite chérie d'amour...

Ce disant, Cécile dirigea le membre de caoutchouc qui jaillissait de son ventre vers l'intimité blonde de Sabine. Et, lentement, sans à-coup, elle le fit pénétrer de plusieurs centimètres dans le puits étroit et chaud.

Sabine poussa un long soupir de bien-être et un sourire reconnaissant se dessina sur ses lèvres. Son corps s'arqua, comme pour s'empaler davantage sur le phallus qui l'envahissait inexorablement.

Un plaisir que Cécile n'avait aucune raison de lui refuser. D'un coup de rein plus impérieux, elle pénétra sa proie consentante jusqu'à la garde, lui arrachant un long cri de plaisir qui mourut en un soupir.

Puis, très vite, sous les coups de boutoir puissants et réguliers de sa maîtresse transformée en amant, Sabine se mit à haleter et, se laissant emporter par le plaisir, perdit contact avec la réalité immédiate.

Mais pas Cécile Champaubert. Elle, tout en pilonnant le ventre brûlant de son amante, gardait la tête froide.

A priori, son emprise sur Sabine, à la fois physique et mentale, était suffisamment puissante pour que la petite blonde se le tienne pour dit et ne reparle plus de rien.

En revanche, ça risquait d'être un peu plus coton avec cette Chloé Lableux. Elle, d'après ce que venait de lui dire Sabine, était particulièrement remontée contre Saint-Gahl et elle, ce qu'on pouvait d'ailleurs comprendre.

Pour l'instant, Cécile Champaubert avait le sentiment que la situation était sous contrôle, mais une catastrophe n'était peut-être pas totalement et définitivement écartée.

Jusqu'au départ définitif de la petite troupe, il allait falloir surveiller cette Chloé de près.

Et la surveiller sans relâche.

CHAPITRE XI



Seule dans la grande et lumineuse bibliothèque du château de Plieux, Géraldine Hébert se sentait un peu déçue, en dépit de la beauté apaisée du lieu où elle se trouvait, malgré les rayons de soleil obliques qui transperçaient les fenêtres pour venir caresser de leur blondeur les dos des livres sagement alignés – en ordre de bataille.

En début de journée, Boris Corentin avait décidé de se consacrer entièrement à Karl-Heinz Ködlagel, en liaison directe avec Aimé Brichot.

Puis, tandis qu'ils prenaient leur petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel de Bastard, il avait exposé une ébauche de théorie à sa coéquipière :

— Il y a trop d'orties, dans cette histoire, j'ai du mal à croire qu'il puisse s'agir d'une simple coïncidence, vois-tu. Jérémy Prédault présentait des cloques à la paume droite. *Et pas à l'autre*, note-le bien, Petit bonhomme !

— Je note, Grand chef, je note...

— Ce qui signifie non pas qu'il est tombé ou qu'on l'a poussé dans les orties, mais qu'il en a saisi une poignée. Et pour quoi faire, à ton avis ?

— Pour en fouetter les épaules et le dos du metteur en scène ? avait suggéré Géraldine, un peu étonnée.

— C'est en effet ce que je subodore, avait répondu Corentin, en piochant un nouveau croissant dans la corbeille posée à sa droite. Il y aurait une affaire

de jeu sexuel ayant mal tourné là-dessous, que je n'en serais pas autrement surpris.

— Des jeux sexuels *avec des orties* ? s'était ébahie Géraldine. Attends, c'est n'importe quoi !

— On est à la Brigade mondaine, Petit bonhomme : le « n'importe quoi » n'est pas tout à fait notre pain quotidien, mais on n'en est pas si loin...

Finalement, Géraldine Hébert avait profité de ce que Boris Corentin se focalisait sur Ködlagel et travaillait en liaison avec Aimé Brichot, pour revenir à Plieux. Elle avait fourni un vague prétexte de complément d'enquête, de « points à préciser » à Corentin, lequel n'avait pas été dupe une seconde, comprenant que sa coéquipière grillait simplement d'envie de revoir Renaud Camus et le château qui allait avec.

Seulement, lorsqu'elle avait tiré sur la chaîne actionnant la cloche, c'est M. Pierre qui était venu lui ouvrir, pour lui apprendre que Renaud Camus était à Toulouse et ne rentrerait que le lendemain.

Le jeune homme l'avait bien entendu fait entrer et lui avait proposé une visite complète du château, assortie de ses commentaires. Du coup, comme Pierre était aussi charmant que brillant dans ses explications historiques et ses vues sur l'architecture militaire médiévale, Géraldine avait tout de même passé une heure passionnante en sa compagnie.

Mais, bon, elle n'avait pas vu Renaud Camus...

Alors qu'elle s'apprêtait à prendre congé, Géraldine avait évoqué la salle des Pierres, en regrettant de n'avoir pas pu la voir au moment de l'exposition Kounellis, avec ces gros blocs de pierre encordés tombant du plafond.

Pierre avait alors proposé d'aller lui chercher l'un des catalogues de l'exposition en question, et c'est pour cette raison que Géraldine se retrouvait seule, attendant qu'il revienne, dans la somptueuse bibliothèque.

Ses yeux tombèrent sur un magazine posé au coin du bureau de Pierre. Il s'agissait d'un numéro hors-série de *La Presse littéraire*, consacré aux écrivains dits « infréquentables », qu'elle-même avait acheté une dizaine de jours plus tôt, pour lire l'article que Valérie Scigala y consacrait précisément à Renaud Camus.

Elle avait trouvé excellent l'article en question, mais elle avait été surtout impressionnée par la magnifique introduction de Juan Asensio, le brillant maître d'œuvre de tout ce numéro, qui avait su donner sens, relief, cohérence et profondeur à l'ensemble des contributions. Et ce, dans une langue superbe, flamboyante, quoiqu'en même temps d'une impitoyable précision.

On aurait dit d'un Léon Bloy ayant beaucoup lu Joseph de Maistre et qui, sortant d'un déjeuner avec Louis-Ferdinand Céline, aurait par erreur avalé les neuroleptiques d'Antonin Artaud.

Bref, un travail digne des plus grands.

Sur ce, M. Pierre refit son apparition, et Géraldine oublia instantanément Juan Asensio et ses *Infréquentables*.

Il la raccompagna jusqu'à la porte du château et lui assura gentiment qu'elle pouvait revenir quand elle le souhaitait... mais que ce serait mieux de téléphoner avant pour s'assurer qu'il y avait quelqu'un.

Géraldine se sentit rougir de ce qui, même donnée aussi aimablement que possible, ressemblait tout de même à une petite leçon de savoir-vivre...

Géraldine revint à pas lents jusqu'à la voiture de service, que Boris Corentin avait consenti à lui laisser, avec l'idée de rentrer directement à Lectoure.

Mais la lumière était si belle, si tentatrice, si *invitante*, en cette fin d'après-midi, que, sur un coup de tête, la jeune femme décida de laisser le hasard guider la voiture.

Elle prit la première petite route qui se présentait à elle, puis tourna encore à gauche dans une autre, qui lui disait vaguement quelque chose.

Elle comprit pourquoi lorsqu'elle s'aperçut qu'elle passait devant le portail de la propriété de Réjean de Saint-Gahl, où Corentin et elle avaient, la veille, interrogé les jeunes comédiens qui logeaient à la chartreuse pour quelques jours. Du coup, elle oublia le paysage, la lumière, son esprit fut de nouveau accaparé par l'enquête en cours.

Les interrogatoires de la veille, que Boris et elle avaient menés séparément, n'avaient donné aucun résultat concret. Personne ne semblait connaître Jérémy Prédault, parmi les apprentis acteurs.

De plus, comme les deux policiers avaient bien entendu pris les noms de toutes les personnes présentes, ils avaient pu constater que ne se trouvait parmi eux aucune Chloé, prénom de la fille avec qui la victime était censée effectuer le voyage de Paris à Agen.

— Ça ne veut pas dire que cette Chloé venait elle aussi à Plieux, avait fait observer Géraldine, jouant un peu le rôle de « modérateur », en général dévolu à Aimé Brichot. Elle pouvait avoir des choses à faire à Agen, ou même à Bordeaux, et avoir profité de ce que Jérémy venait dans la région pour faire le voyage avec lui...

— Oui, tu as raison, c'est une possibilité, avait soupiré Corentin, d'humeur assez sombre à ce moment-là. Il n'empêche que ces interrogatoires, hier, m'ont tout de même laissé une impression bizarre...

— Dans quel genre ?

— Ils étaient trop parfaits, ces jeunes gens, trop cohérents les uns par rapport aux autres. On aurait cru un défilé de 14 juillet : pas une tête qui dépasse, pas un mot plus haut que l'autre. Comme s'ils récitaient une leçon bien apprise et s'appliquaient à la jouer correctement.

— Oui, maintenant que tu le dis, c'est vrai que leurs réponses étaient au cordeau... et peut-être un peu trop, avait admis sa coéquipière.

Juste après un virage serré sur la droite, à flanc de colline, Géraldine Hébert vit apparaître devant elle, à une cinquantaine de mètres, une silhouette féminine blonde marchant sur le bas-côté herbeux.

Pur réflexe *féminophile*, au moment où elle arrivait à sa hauteur, Géraldine tourna la tête, histoire de voir si la jeune promeneuse « valait le coup ».

Elle reconnut l'une des filles qu'elle avait elle-même interrogées la veille, à la chartreuse. Il ne lui fallut pas plus d'une seconde ou deux pour que son nom lui revienne à la mémoire.

Sabine. La petite blonde au corps mince et appétissant s'appelait Sabine Lemka.

Géraldine freina et fit mordre les deux roues de droite sur le bas-côté, une vingtaine de mètres en avant de la petite blonde. Laquelle ralentit le pas, comme si elle se méfiait de la conductrice. Mais elle continua tout de même d'avancer vers la voiture arrêtée.

Son visage se détendit brusquement lorsqu'elle reconnut Géraldine, qui venait de baisser la vitre côté passager.

— Ah ! c'est vous ! s'exclama-t-elle avec un sourire soulagé. J'avais peur que ce soit un connard de dragueur – ou pire encore !

— Tu vas quelque part ? demanda Géraldine, adoptant d'instinct le tutoiement. Tu veux que je te dépose ?

Sabine secoua la tête :

— Nan, pas la peine, merci... En fait, j'avais juste envie de marcher dans la campagne pour m'aérer la tête... Penser un peu à autre chose, quoi...

Géraldine lui sourit gentiment :

— Ça t'ennuie si on marche un peu ensemble, toi et moi ? On pourrait papoter un peu entre filles...

— Ouais, pourquoi pas ?...

Le ton était assez peu enthousiaste, mais Géraldine Hébert choisit d'ignorer ce détail.

— Regarde, il y a un chemin qui débouche un peu plus loin, dit-elle, en indiquant la direction de l'index. Je me gare à l'entrée et tu me rejoins ?

— Ouais, OK...

Le chemin en question était si proche que Sabine arriva à la voiture pratiquement au moment où Géraldine en sortait. Elles se mirent à s'enfoncer dans le sentier qui, après avoir marqué la frontière entre des champs cultivés et un bois, s'enfonça résolument dans celui-ci.

Sabine Lemka semblait assez morose, ou préoccupée, absorbée dans ses pensées, et, dans un premier temps, Géraldine Hébert respecta son silence.

Puis, elle décida que ça suffisait comme ça et elle attaqua en douceur :

— C'est reposant, ces grands arbres, non ? Avec tous ces oiseaux qui pépient... Ça donne envie de s'allonger, de fermer les yeux et de ne plus penser à rien...

— Facile à dire... murmura Sabine, avec un léger haussement d'épaules.

— Pourquoi tu dis ça ? Tu as des problèmes ? demanda Géraldine, saisissant la balle au bond.

— Tout le monde a des problèmes, non ? éluda la petite blonde.

— Bien sûr. Mais certains peuvent parfois nous sembler plus lourds que d'autres. Plus difficiles à affronter. C'est pour ça que je te posais la question.

Brusquement, le chemin qu'elles suivaient venait de déboucher dans une minuscule clairière, dont le sol était tapissé d'un mélange d'herbe et de mousse, avec quelques minuscules fleurs jaunes et violettes.

Sans prévenir, Sabine se laissa tomber sur ce tapis moelleux, les genoux ramenés sous le menton, sans paraître s'apercevoir qu'elle offrait, ce faisant, à Géraldine une vue imprenable sur ses cuisses nues et le triangle rose de sa petite culotte, délicatement renflé.

— Je commence à en avoir sérieusement marre de tout ce cirque à la con... du château, et toutes ces conneries ! lâcha Sabine d'une traite.

Tout naturellement, Géraldine s'assit près d'elle et entoura ses épaules de son bras droit.

— Mais pourquoi ? s'étonna-t-elle. Il est très agréable, ce château, je trouve... Et puis, d'après ce que j'ai pu voir, ce ne sont pas les beaux garçons qui manquent !

Sabine haussa les épaules et ses lèvres pâles prirent un pli un peu amer :

— Oh ! alors, moi, pour ce que j'en ai à foutre, des mecs, beaux ou pas...

Géraldine enregistra immédiatement cette intéressante information...

— Il y a aussi de très jolies filles... hasarda-t-elle, un ton plus bas, tout en caressant doucement l'épaule de Sabine. En tout cas, moi, hier, j'en ai vu une ou deux qui ne m'auraient pas déplu du tout...

Elle pouvait difficilement être plus claire, pour signifier à la petite blonde qu'elles partageaient les mêmes goûts, en matière de sexualité...

De fait, Sabine se laissa contre elle et posa doucement sa main sur sa cuisse, faisant agréablement frissonner Géraldine. Pour ne pas se laisser emporter par le courant de désir qui s'était mis à circuler dans son corps, elle dut penser très fort à Liselotte Faarup, la jeune beauté danoise qui partageait sa vie depuis quelques mois [2].

— Ouais, c'est vrai qu'il y en a une ou deux de pas mal, soupira Sabine. Mais, bon : encore faudrait-il qu'elles aiment les filles, sinon c'est le râteau assuré. Comme celui que je me suis pris hier avec Chloé et qui m'a fait...

— Tu as dit avec Chloé ? sursauta Géraldine, en se tournant vers Sabine, toute pensée érotique envolée.

— Ben oui, pourquoi ?

— Mais on vous a toutes interrogées, hier, et il n'y avait pas de Chloé parmi vous ! De qui tu parles exactement ?

Le visage de Sabine Lemka s'éclaira brusquement :

— Ah ! ouais, je comprends ! c'est parce que, pendant que vous étiez là, Chloé se trouvait dans le pigeonier avec la consigne d'apprendre un long texte par cœur. Une lubie de Saint-Gahl, si j'ai bien compris. Mais pourquoi vous me demandez ça au fait ?

Géraldine était en train de copier sur une page de son calepin le numéro de portable de Boris Corentin et le sien, page qu'elle arracha et tendit à la petite blonde :

— Sabine, il faut que tu remettes ce papier à ton amie Chloé et que tu lui demandes d'appeler l'un ou l'autre de ces deux numéros. Mais, surtout, tu n'en parles à personne d'autre ! Tu comprends ?

Sabine Lemka regardait le papier qu'elle tournait entre ses doigts d'un air absent.

— Euh... non, justement, je pige pas très bien, répondit-elle. Il se passe des trucs louches au château, c'est ça ?

— Ce n'est pas impossible, répondit-elle évasivement. Mais, pour le savoir, j'ai besoin de ton aide... Besoin de toi, et surtout que tu me fasses confiance.

Pour faire bonne mesure, Géraldine saisit le visage triangulaire de Sabine entre ses mains et posa doucement ses lèvres sur les siennes.

En demandant mentalement pardon à Liselotte.

Aussitôt, elle sentit la langue de la petite blonde forcer le barrage de ses lèvres pour venir à la rencontre de la sienne, cependant que son corps juvénile et nerveux se plaquait avec fièvre contre le sien.

Rapidement, l'image de triste réprobation de Liselotte Faarup pâlit, jusqu'à disparaître complètement de l'esprit de Géraldine Hébert.

L'instant d'après, les deux jeunes femmes roulaient sur le sol moussu, furieusement enlacées.

Sans se soucier des délicates fleurs jaunes et violettes que leurs corps enchevêtrés écrasaient.

CHAPITRE XII



Les deux serveurs déposèrent cérémonieusement les assiettes chaudes devant Géraldine Hébert et Boris Corentin : filet de sole aux asperges et écrevisses pour elle, agneau fermier du pays d’Oc, piquillos à la basquaise et jus au piment d’Espelette pour lui.

Auparavant, les deux policiers avaient déjà eu l’occasion de tester l’excellence de la cuisine du Bastard, en dégustant un foie gras à l’esturgeon d’Aquitaine fumé pour Boris et, pour sa coéquipière, une gelée de basilic aux légumes de printemps servie avec un croustillant aux olives noires.

Ils ne s’étaient accordés que sur le choix du dessert, commandé dès le début de leur repas : un soufflé aux pruneaux et à l’armagnac.

Bref, la soirée aurait dû être des plus agréables pour Boris Corentin et Géraldine Hébert, et cependant elle ne l’était pas – en tout cas pas autant qu’elle aurait dû. Les idées qui tournoyaient dans leurs deux esprits – ces miroirs jumeaux – étaient trop accaparantes pour qu’ils puissent vraiment goûter les plats qui leur étaient servis.

— Tu ne m’ôteras pas de l’idée que si on n’a pas vu cette Chloé hier, lors de notre visite à la chartreuse, c’est parce qu’on a jugé bon de nous cacher sa présence, soupira Corentin, après avoir bu une gorgée de bordeaux blanc.

— Ça peut aussi être une coïncidence, le contra Géraldine, qui avait

décidément endossé le costume d'Aimé Brichot, dans leur duo. Si elle avait un texte à apprendre rapidement, on peut comprendre qu'elle ait eu besoin de s'isoler...

— Possible, voulut bien admettre Boris, mais avec une grimace de doute. Mais, dans ce cas, quand j'ai demandé à voir tous les occupants de la maison, pourquoi est-ce que ni Réjean de Saint-Gahl, ni Cécile Champaubert, ni cet hystérique de Ködlagel n'ont jugé bon d'aller la chercher, ni même de nous informer de son existence ?

— Ils ont peut-être oublié...

— Eh ! oh ! arrête de faire ton Mémé, Petit bonhomme : tu n'y crois pas une seconde, à ton oubli collectif !

Géraldine sourit, ce qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite :

— T'as raison, Grand chef, je disais ça juste pour t'asticoter un peu ! J'ai remarqué que quand tu chopais les glandes, tu devenais plutôt plus brillant que d'ordinaire...

— Je te remercie ! Donc, on est d'accord sur l'essentiel, si je comprends bien ?

— Pas sur l'essentiel : sur tout, répondit Géraldine, en tendant son verre en direction de Boris.

— Mais il t'en reste un peu ! s'étonna celui-ci.

— Je ne veux pas risquer la rupture de stock, répondit calmement la jeune femme. Allez, fais ton boulot de mâle et discute pas !

Tout en emplissant le verre de sa coéquipière, Corentin eut un petit sourire en coin :

— Tu serais bien embêtée, si je décidais de le faire vraiment à fond, mon « boulot de mâle »...

Géraldine prit un air choqué, démenti par la lueur malicieuse qui faisait pétiller ses magnifiques yeux émeraude :

— Ah ! ça, c'est bien les mecs, tiens : dès que tu prononces le mot « mâle », immédiatement ils pensent « queue » !

La phrase, dite à voix un peu trop haute, eut le don d'interrompre net la conversation des deux vieilles dames qui dînaient à la table la plus proche de la leur. Boris Corentin s'attendait déjà à un mini-scandale, ou au moins à des réflexions hautement réprobatrices. Au lieu de cela, l'une d'elles, environ 70 ou 75 ans, très élégamment vêtue, se tourna aimablement vers Géraldine :

— Vous avez tout à fait raison, Mademoiselle, dit-elle avec beaucoup de distinction. Et, si vous me permettez de donner mon avis, je trouve que c'est une excellente chose...

Puis, avec la même aisance naturelle, elle reprit là où elle l'avait interrompue, la conversation avec sa commensale.

— Alors, là, je suis sur le cul ! lâcha Géraldine, mais à voix basse cette fois.

— C'est encore là qu'on est le mieux... plaisanta Corentin, avant de redevenir sérieux : Bon, au stade où nous en sommes, il est presque certain que cette Chloé est celle qui est venue de Paris avec Jérémy Prédault. Et si on a fait en sorte que nous ne la croisions pas, hier, c'est parce qu'elle est susceptible de nous apprendre quelque chose au sujet de ce qui s'est passé la nuit où son copain a été tué.

— Et donc ?

— Donc, demain matin à la première heure, il va nous falloir obtenir rapidement une commission rogatoire, afin de pouvoir retourner à la chartreuse officiellement et exiger de rencontrer cette jeune personne. Ce soir, malheureusement, il est trop tard pour faire quoi que ce soit. À part poursuivre cet excellent dîner et peut-être se...

À cet instant, le téléphone portable de Boris Corentin se mit à vibrer sur la nappe.

Réjean de Saint-Gahl balaya le grand salon d'un œil morne, les sourcils froncés. La petite soirée qu'il avait exigée, pour le dernier soir où les jeunes comédiens étaient présents chez lui, ne lui disait rien qui vaille.

Oh ! bien sûr, un visiteur non averti aurait sincèrement eu la certitude, en contemplant le même spectacle, d'assister à une orgie carabinée.

Ainsi, à environ deux mètres de Réjean de Saint-Gahl, un garçon blond aux cheveux longs et bouclés pénétrait à grands coups de reins une longue fille rousse – qui, elle, avait au contraire des cheveux très courts –, à quatre pattes sur le tapis, dont les seins lourds tressautaient à chacun des coups de boutoir qu'elle encaissait, en poussant à chaque fois un cri de plaisir de plus en plus rauque.

Plus loin, une blonde au corps un peu mou léchait l'intimité d'une brune à la plastique parfaite, tout en masturbant gentiment le colosse noir qui s'était agenouillé près d'elles et les pelotait toutes les deux, alternativement.

Entre les deux fenêtres donnant sur le parc, un type d'une trentaine d'années en sodomisait vigoureusement un autre, nettement plus jeune, pendant que celui-ci se faisait sucer par la petite punkette, la plus ardente du groupe, ainsi que tout le monde avait pu en juger, dès l'orgie du premier soir, où elle avait tenu à être prise par tous les mâles présents. Et les filles n'étaient pas repoussées non plus. Une nature, quoi.

Malgré ça, en expert qu'il était de ce genre de soirée, Réjean de Saint-Gahl sentait bien que ça ne décollait pas. Tout cela était un peu trop appliqué, ça manquait d'enthousiasme, de fantaisie, d'initiative, d'excès, de folie.

Une partouze plan-plan : voilà les termes qui lui étaient venus à l'esprit, en pénétrant dans le grand salon.

Il avisa Cécile Champaubert, assise dans un profond et large canapé, les jambes repliées sous elle, observant les différents groupes d'un air aussi peu enthousiaste que le sien. Décidément, ils étaient le plus souvent sur la même longueur d'ondes, sa gouvernante et lui, et il se félicitait de plus en plus d'être tombé sur une perle pareille.

Il traversa le grand salon en diagonale pour la rejoindre. Au passage, la brune Sabrina, entièrement nue, se planta devant lui, les mains sur les hanches, les reins cambrés, sa formidable poitrine braquée sur lui, toutes pointes tendues.

— Je peux faire quelque chose pour vous être agréable ? susurra-t-elle, en essayant de prendre un air canaille.

Réjean de Saint-Gahl l'écarta de son chemin sans même prendre la peine de lui répondre, comme on le fait avec un animal trop « collant ».

Il s'assit à côté de sa gouvernante et lui caressa gentiment la cuisse, presque distraitemment.

— Vous n'avez pas envie de participer ? lui demanda-t-il. Vous ne vous amusez pas ?

— Pas plus que vous, Monsieur, répondit Cécile, qui connaissait son patron mieux que quiconque.

— Tiens, je ne vois pas la petite Chloé, fit soudain Saint-Gahl. Elle aurait été réquisitionnée par Karlito pour l'une de ses ridicules mises en scène, vous croyez ?

Les traits réguliers de Cécile Champaubert se durcirent immédiatement, tandis qu'elle parcourait rapidement le salon des yeux.

— Mais non, je l'ai vu faire signe à Virginie, la petite blonde maigrichonne, de le suivre ! répondit-elle, d'une voix plus sèche, presque métallique.

— Tant mieux, parce que je me disais qu'on pourrait peut-être remettre ça, tous les deux, avec Chloé. Je ne sais pas pourquoi, mais elle m'excite plus que les autres, celle-là. Ça doit être son côté réticent, je suppose...

— Je vais vous la trouver, dit la gouvernante, en se levant du canapé.

Elle quitta le salon à grandes enjambées, la nuque raide, sans un regard pour les corps enchevêtrés et nus, qui s'entre-pénétraient autour d'elle.

Elle fila directement vers l'escalier qui desservait le premier étage de la chartreuse. Sur le palier supérieur, elle prit le couloir de droite, sachant que la chambre de Chloé Lableux était l'avant-dernière.

Lorsqu'elle fut devant la porte, elle entendit la voix de la jeune fille, qui semblait essayer de chuchoter, ce qui mit tout de suite Cécile Champaubert en alerte.

Aussi doucement que possible, elle tourna la poignée de la porte et entrouvrit le battant. Juste à temps pour saisir des mots qui lui glacèrent le

sang :

— Allô ? Vous êtes bien Monsieur Corentin ?...

*

* *

S'interrompant net au milieu de ce qu'il était en train de dire à Géraldine, Boris saisit son téléphone sur la nappe et prit la communication.

À l'autre bout, il entendit une voix féminine, très jeune et qui avait l'air effrayée :

— Allô ? Vous êtes bien Monsieur Corentin ?

Instantanément, il sut qui il avait en ligne : la fameuse Chloé, à qui Sabine avait dû transmettre la requête de Géraldine, de les appeler l'un ou l'autre.

— Oui, c'est moi, répondit-il, d'une voix qui s'efforçait d'être aussi rassurante que possible. Vous êtes Chloé, n'est-ce pas ? L'amie de Jérémy Prédault...

— Oui, c'est même à son sujet que je vous appelle. Il faut absolument que je vous voie. J'ai l'impression qu'il se passe des drôles de... Eh ! non mais ça va pas ! vous êtes dingue ou quoi ? Vous avez failli me...

La phrase de Chloé fut interrompue brutalement et la communication coupée aussitôt.

Boris Corentin leva les yeux vers Géraldine et lui résuma brièvement son début d'échange avec Chloé.

— Tu crois qu'elle s'est fait prendre ? demanda sa coéquipière, la voix inquiète.

— Ça m'en a tout l'air, oui. Et si, comme j'en suis de plus en plus persuadé, il y a l'assassin de Jérémy parmi les gens de la chartreuse, il doit être prêt à tout pour empêcher Chloé de dire ce qu'elle sait.

— Y compris en l'éliminant... dit Géraldine, dans un souffle à peine audible.

— J'en ai peur.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire, bordel ? s'énerva la jeune femme, en tapant sur la table du plat de la main. Il est plus de neuf heures du soir, on n'a pas de commission rogatoire, on est complètement coincés !

— On est *légalement* coincé... répondit Boris Corentin, d'un ton parfaitement calme.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que, toi, tu vas rester tranquillement ici, dans ta chambre, en pensant que je suis dans la mienne, comme cela tu seras couverte

en cas de pépin. Et, moi, je vais filer à la chartreuse et récupérer cette Chloé coûte que coûte.

— Hors de question que tu ailles tout seul au casse-pipe ! décréta Géraldine, en quittant la table à la suite de Corentin. Je viens avec toi !

Dans le hall de l'hôtel, Boris se retourna vers elle et la prit par les épaules :

— Petit bonhomme, je ne veux pas que tu foutes ta carrière en l'air à cause de mes conneries ! Si Mémé était là, il serait d'accord avec moi...

— Probable, seulement il est pas là ! le contra Géraldine, en se dégageant sans trop de douceur. Et puis, écoute-moi bien : si jamais tu ne me laisses pas t'accompagner sur ce coup-là, je te jure que Baba recevra ma lettre démission dès demain ! Donc, ma carrière sera foutue de toute façon ! Alors, Grand chef : qu'est-ce que tu décides ?

Boris Corentin plongeait ses yeux dans ceux de Géraldine Hébert. Il comprit qu'elle ne plaisantait pas.

— Qu'est-ce que c'est chiant, les filles, par moments... soupira-t-il, en se dirigeant vers le garage de l'hôtel.

*

* *

En entrant dans la chambre, Cécile Champaubert comprit au quart de tour ce qui était en train de se passer.

Chloé Lableux était en train de téléphoner à ces maudits flics parisiens ! Et ce n'était sûrement pas pour leur raconter sa petite enfance...

Elle s'apprêtait tout bonnement à les trahir.

La gouvernante bondit dans la pièce comme une furie et asséna une grande gifle à Chloé qui lui tournait le dos. Sous le choc, son téléphone portable alla valdinguer à deux mètres de là. Aussitôt Cécile se rua sur le petit appareil et l'écrasa à coups de talon rageurs.

Puis, elle revint vers Chloé, qui tentait de quitter la chambre, l'attrapa par le bras, la fit pivoter sur elle-même et lui asséna une nouvelle paire de gifles d'une rare violence, qui envoya la petite brune au tapis.

Comme elle tentait de se relever, Cécile Champaubert, ivre de fureur, lui balança un grand coup de pied à la tête. Le fin talon de sa bottine atteignit Chloé à la tempe. Elle poussa un faible cri et s'écroula de nouveau, à moitié groggy.

— Espèce de petite salope ! éructa la gouvernante, qui avait complètement perdu son habituelle maîtrise de soi. Tu voulais nous donner aux flics, hein, c'est bien ça ?

Encore dans un semi-brouillard, à cause du coup reçu, Chloé émit quelques sons inintelligibles.

— Ta gueule, putain ! grinça Cécile, prête à frapper de nouveau sa victime. Et, d'abord, tu vas me dire comment tu as pu avoir leur numéro, à ces sales flics ! Qui te l'a...

Cécile Champaubert s'interrompit net. Elle venait de repenser à Sabine, se faufilant dans la chambre de Chloé, la veille. Puis de Sabine, en milieu d'après-midi, déclarant qu'elle avait besoin d'aller faire un tour et quittant la propriété.

Est-ce que c'est elle qui aurait tout manigancé ? Qui aurait joué les intermédiaires entre les flics et Chloé ?

La gouvernante se promet de régler cette question un peu plus tard. Pour l'instant, l'urgence était de neutraliser Chloé une bonne fois, puis de statuer sur son sort avec Réjean de Saint-Gahl. Car, cette fois, les flics alertés, il y avait vraiment le feu à la baraque.

Le seul point positif, auquel se raccrochait Cécile Champaubert, c'est que Chloé n'avait pas eu le temps de dire à ce maudit Corentin d'où elle appelait. Il y avait donc encore une carte à jouer de ce côté-là.

Cécile Champaubert empoigna Chloé sous l'aisselle et, avec une force qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, l'obligea à se mettre debout.

La jeune fille était encore vacillante, son regard flottant, mais elle commençait à récupérer. Pas assez cependant pour prétendre affronter la gouvernante.

— Viens avec moi, espèce de connasse ! gronda celle-ci. On va s'occuper de ton cas...

Elle l'entraîna dans le couloir, la soutenant à moitié, tant Chloé avait du mal à marcher et même à se maintenir debout. Obliquant à droite, au bout du couloir, les deux femmes descendirent l'escalier secondaire de la chartreuse, celui qui conduisait au petit hall.

De là, dissimulé dans un renforcement de maçonnerie, partait un autre escalier conduisant aux caves. C'est dans l'une d'elles, carrée, totalement vide et dépourvue d'ouverture sur l'extérieur, que Cécile enferma Chloé.

Dès que la gouvernante l'eut lâchée, celle-ci s'affaissa lentement sur le sol en terre battue, son dos glissant contre le rugueux mur de pierre.

Elle demeura ainsi, recroquevillée sur elle-même, les bras enserrant ses jambes repliées la tête tombant sur le côté, comme celle d'un oiseau mort.

Cécile Champaubert se dépêcha de remonter et se dirigea vers les pièces où se déroulait la soirée.

À l'entrée du salon principal, elle put constater que l'ambiance était montée de plusieurs crans, en son absence. À présent, l'orgie battait son plein.

Julie notamment, la petite punkette aux seins tatoués, semblait

parfaitement déchaînée. Elle chevauchait Lionel, le gigantesque Noir, allongé sur le tapis, tandis que Julien, l'ex-amoureux de Chloé, la sodomisait en rythme.

— Allez-y ! bourrez-moi, défoncez-moi de partout, espèces de salauds ! les exhortait-elle, d'une voix de possédée. Éclatez-le, mon cul de salope !

Par comparaison avec cette furieuse Bacchante, les autres paraissaient presque sages...

Cécile repéra très vite Réjean de Saint-Gahl qui, paresseusement vauté sur un canapé, se faisait sucer par Corinne, une blonde grassouillette sans grand intérêt, agenouillée devant lui.

Elle vit aussi que Sabine avait le visage enfoui entre les cuisses de la rousse aux cheveux très courts et elle en ressentit comme un petit pincement de jalousie – ce qui, venant d'elle, la surprit quelque peu.

Cécile traversa le salon et vint s'asseoir à côté de Saint-Gahl. Lequel, voyant la mine grave de sa gouvernante, comprit qu'il se passait quelque chose.

— Casse-toi, toi, va jouer plus loin ! dit-il en repoussant sa fellatrice sans le moindre ménagement.

Sans un mot, celle-ci se dirigea vers un garçon brun et athlétique, qui se masturbait doucement en observant le trio formé par la punkette et ses deux étalons. Elle se laissa tomber à genou devant lui et happa sa verge entre ses lèvres.

Sucer semblait être une vocation, chez elle. Ou bien, c'était tout ce qu'elle consentait à faire...

Avec un naturel parfait, comme si elle faisait ça machinalement, Cécile enroula ses doigts autour de la verge raide et luisante de salive de son patron et imprima à son poignet un lent mouvement de va-et-vient, comme si elle avait à cœur d'entretenir son érection.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Saint-Gahl à voix basse, en caressant distraitemment, de la paume, la cuisse dénudée de sa gouvernante.

— Il nous arrive une très grosse tuile, répondit celle-ci sur le même ton.

Elle lui expliqua en peu de mots la façon dont elle avait surpris Chloé alertant les policiers de la Brigade mondaine, et ce qu'elle avait fait ensuite.

— C'est parfait, vous avez magnifiquement réagi, approuva Saint-Gahl, sans paraître s'émouvoir plus que ça.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire de cette conne ? interrogea Cécile, sans cesser de manipuler machinalement le membre gonflé de son patron. On ne peut quand même pas la garder éternellement à la cave !

— Bien sûr que non ! Il faut trouver une solution et, en ce qui me concerne, je n'en vois qu'une...

Les traits burinés de Saint-Gahl se durcirent sensiblement, mais c'est du

même ton tranquille qu'il laissa tomber :

— Il va falloir la supprimer, et le faire vite.

En arrivant à hauteur de la grille qui permettait d'entrer dans le parc de la chartreuse, Boris Corentin repéra une fenêtre éclairée, au rez-de-chaussée de la petite maison du gardien, située à gauche de l'entrée.

Du coup, il continua de rouler à faible allure jusqu'au coin du mur qui ceignait la propriété.

— Pas la peine d'attirer inutilement l'attention sur nous... crut-il bon d'expliquer.

— Ça va, j'avais compris, je ne suis pas demeurée ! le rembarra gentiment Géraldine, assise à sa droite. Et on va faire comment pour entrer, au juste, si tu ne veux pas t'annoncer officiellement ?

— Je ne veux pas prendre le risque de m'annoncer officiellement, comme tu dis, pour une simple raison : à cette heure-ci et sans commission rogatoire, Réjean de Saint-Gahl a parfaitement le droit de nous refuser l'entrée. Je suis persuadé qu'il le sait fort bien et qu'il ne s'en privera pas. Moyennant quoi ils seront en alerte, peut-être même en proie à la panique. Et Chloé possiblement en danger, du même coup.

— Je suis d'accord, mais ça ne me dit toujours pas comment on va faire pour entrer... soupira Géraldine.

Boris Corentin venait d'engager la voiture à l'entrée du chemin qui longeait plus ou moins le mur latéral de la propriété. Dans la lueur des phares, il découvrit un arbre au tronc incliné, dont l'une des grosses branches arrivait à l'aplomb du mur d'enceinte. Il le désigna à sa coéquipière :

— Tiens, la voilà, notre échelle, Petit bonhomme !

*

* *

Malgré le sang-froid à toute épreuve qui était d'ordinaire le sien, Cécile Champaubert eut tout de même un léger sursaut, et ses doigts se crispèrent involontairement sur la verge dure qu'elle manipulait.

— Vous voulez liquider Chloé ? souffla-t-elle, après s'être assurée d'un rapide regard semi-circulaire que personne ne pouvait les entendre.

— Eh bien, oui, évidemment ! répondit Saint-Gahl, sur un ton parfaitement calme.

Il avait la sensation d'être, pour une fois, plus maître de la situation et de ses nerfs que sa gouvernante, et il trouvait cette impression très agréable, flatteuse même.

— Mais enfin... comment comptez-vous vous y prendre ? le pressa

Cécile, en finissant par lâcher l'imposant membre viril de son patron.

— Overdose, répondit simplement Saint-Gahl. Demain, la police retrouvera le corps de cette fille dans un squat de la banlieue de Toulouse, que je connais et dans lequel je sais comment entrer discrètement, avec, dans le sang, une dose d'héroïne à tuer un cheval : j'ai ce qu'il faut dans mon coffre, là-haut... Si les flics nous cherchent des poux dans la tête, nous leur dirons qu'en apprenant par ses petits camarades la mort de Jérémy, elle s'est retrouvée en état de choc à l'idée qu'on pouvait se faire assassiner à Plieux, et qu'elle a quitté la chartreuse sans que personne ne s'en aperçoive. Dans la soirée, on l'a cherchée, mais on ne l'a trouvée nulle part.

Un instant désarçonnée, Cécile avait repris la maîtrise de ses facultés et son sang-froid.

— Vous avez raison, c'est ce qu'il faut faire, dit-elle. Et il faut le faire dès maintenant. On va même faire participer tout le monde aux recherches, dès qu'on aura fait ce qu'il faut avec Chloé. Vous devriez aller chercher tout de suite le matériel dans votre coffre et me rejoindre à la cave. On ne sera pas trop de deux pour...

Cécile Champaubert et Réjean de Saint-Gahl étaient en train de se lever du canapé, lorsque la double porte du salon s'ouvrit en grand, et assez bruyamment.

Dans l'embrasure, immobiles, se tenaient Boris Corentin et Géraldine Hébert.

— Police ! annonça le premier d'une voix forte. Je demande que personne ne sorte de cette pièce !

— On remballe les zigounettes et les foufounes ! ajouta Géraldine : la fête est finie...

Réjean de Saint-Gahl s'avancait déjà vers eux pour protester avec indignation contre cette violation de domicile, lorsque les deux policiers entendirent une voix aiguë s'égosiller derrière eux :

— Mais qu'est-ce que c'est encore que ce bordel ?

Ils se retournèrent d'un bloc, prêts à toute éventualité. Ce fut pour se retrouver face à Karl-Heinz Ködgel, escorté par l'inévitable et grise Tania Barkovsky. Derrière eux se tenaient une fille blonde qui semblait avoir pleuré et un garçon athlétique au crâne entièrement rasé.

En le voyant se frotter du pouce gauche la paume de la main droite, Boris Corentin eut une inspiration. Se faufilant entre le metteur en scène et son assistante, il saisit l'avant-bras du garçon chauve et lui fit faire un demi-tour de façon à découvrir sa paume.

Ce qu'il y découvrit lui envoya une vraie décharge d'adrénaline. En même temps que cela lui procurait un certain soulagement.

— Dites-moi, jeune homme, ce ne serait pas des piqûres d'orties, que

vous avez là ? demanda-t-il, d'une voix légèrement ironique.

Géraldine Hébert pigea au quart de tour ce que Boris avait en tête et elle enchaîna :

— Moi, je serais prête à parier que Monsieur Ködlagel a les mêmes dans le dos et sur les épaules...

Sa réflexion fit blêmir le cinéaste qui se mit à hurler, en trépignant sur place :

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre, sales fouinasseurs merdifformes ? On est majeur, on fait ce qu'on veut et je vous défie de me dire le contraire. Ah !

Brusquement, Boris Corentin lâcha le poignet du jeune homme, fonça sur Ködlagel, le saisit par les revers de sa veste pailletée et le souleva sans le moindre effort apparent, le maintenant ainsi, les Weston à dix centimètres du sol.

— Monsieur Ködlagel, le jeune homme que l'on a retrouvé assassiné et sauvagement mutilé la semaine dernière avait lui aussi des piqûres d'orties dans la main droite. Par conséquent, je vous serai reconnaissant, à partir de maintenant de n'ouvrir la bouche que lorsqu'on vous posera une question !

Il le lâcha d'un coup, avec une moue dégoûtée, et se retourna vers Réjean de Saint-Gahl et Cécile Champaubert qui, à présent, se tenaient devant lui.

Derrière eux, garçons et filles, dégrisés d'un coup, se rhabillaient avec une hâte fébrile.

— Maintenant, Monsieur de Saint-Gahl, fit Corentin d'une voix tranchante, vous allez répondre à une question toute simple : où est Chloé ?

Sa question ne démontra nullement son vis-à-vis :

— Ah ! vous n'avez pas de chance : elle nous a quittés cet après-midi. Elle ne supportait plus de rester ici, paraît-il...

— C'est un peu à cause de vous, ce départ précipité, d'ailleurs, ajouta Cécile Champaubert. Quand elle a appris par ses camarades qu'on avait assassiné un jeune homme à deux pas d'ici, ça l'a rendue complètement folle de peur et elle n'a plus eu qu'une idée : filer au plus vite. Elle n'a même pas voulu attendre demain pour rentrer avec ses camarades.

Boris Corentin commençait à sérieusement bouillir : on le menait en bateau et il le savait.

— Écoutez-moi bien, tous. Chloé est venue depuis Paris jusqu'ici *en compagnie* de Jérémy Prédault ! Il est par conséquent impossible que celui-ci ne soit pas au moins passé par chez vous ! Donc, vous mentez, depuis le début !

Il se tourna vers Géraldine :

— Appelle la gendarmerie de Lecture et demande des renforts en urgence.

— Des renforts ? ironisa Saint-Gahl. Et pour quoi faire ? De toute façon, ils n'entreront jamais ici sans mon autorisation, et vous le savez fort bien !

À ce moment, une voix féminine émergea du groupe des jeunes, assez faible mais déterminée :

— À la cave... Chloé est enfermée à la cave...

Cécile bondit vers le groupe, attrapa Sabine par le bras et la tira vers elle :

— Qu'est-ce que tu racontes, espèce de crétine ?

— Lâchez-la ! ordonna sèchement Corentin, en faisant un pas en avant.

— Je vous ai vue aller la chercher dans sa chambre et la traîner jusqu'à l'escalier de la cave, tout à l'heure... ajouta Sabine, d'une voix profondément lasse, en se rapprochant de Corentin comme pour quémander sa protection.

— Elle ment ! elle devient complètement folle ! éructa Cécile Champaubert.

Mais l'agitation qui s'était emparée d'elle disait assez que la petite blonde disait la vérité.

— Et pourquoi l'a-t-elle enfermée, d'après vous ? lui demanda gentiment Corentin.

— Parce que Chloé était avec Jérémy, le soir où l'autre, là, s'est enfermé avec eux dans une des chambres.

Au moment où elle disait « l'autre, là », Sabine avait eu un mouvement de menton en direction de Karl-Heinz Ködlagel. Ou plutôt de la place où se trouvait le metteur en scène un instant plus tôt.

Car, comprenant sans doute que l'affaire sentait de plus en plus mauvais, il avait discrètement reculé vers l'escalier. Dans lequel, à présent, on entendait son pas précipité et rapidement décroissant.

Boris Corentin allait se lancer à sa poursuite, lorsque les hululements des sirènes se firent entendre, au loin, mais se rapprochant très vite.

— On dirait que la cavalerie arrive... fit Géraldine. Tu veux que je pique un sprint jusqu'à la maison du gardien pour lui faire ouvrir la grille ?

— Bonne idée approuva Corentin. Mais fais quand même gaffe à Ködlagel...

— T'inquiète ! M'impressionne pas beaucoup ce p'tit père fouettard... répondit Géraldine avant de disparaître.

— Vous êtes en pleine erreur judiciaire, je vous préviens ! tenta encore de crâner Réjean de Saint-Gahl.

Mais il se décomposait à vue d'œil et ses grosses paluches étaient prises d'un tremblement qu'il ne parvenait plus à maîtriser.

— C'est ce que nous verrons, Monsieur de Saint-Gahl ! répondit froidement Boris Corentin, en maintenant tout le groupe sous le feu de son regard.

Deux minutes plus tard, un groupe de huit gendarmes, revolver au poing, faisaient irruption dans le salon. Le plus gradé se présenta à Corentin et l'informa que quatre de ses hommes avaient pris en chasse un homme qui s'enfuyait, en direction du potager et de la petite maison du jardinier, situés au fond du parc, invisibles depuis la chartreuse.

— Vous avez de quoi embarquer tout ce petit monde ? demanda Boris.

— Pas encore, mais j'ai d'autres gars qui arrivent de Fleurance pour nous donner un coup de main, ça ne devrait pas être bien long...

— Je vois que vous avez deux femmes avec vous, observa Corentin : envoyez-les faire le tour des caves, il doit y avoir une fille à délivrer. Qu'elles y aillent en douceur avec elle.

— Soyez pas inquiet, commandant...

Boris Corentin descendit l'escalier rapidement. Dans le hall, il tomba nez à nez avec Géraldine qui revenait de la maison du gardien.

— Viens, lui dit-il, nos amis de la gendarmerie sont en train de traquer Ködgel, on va leur donner un coup de main...

Ils traversèrent le parc en petite foulée, leur arme de service à la main. Corentin était presque assuré que le metteur en scène était l'assassin de Jérémy Prédault et il ne voulait prendre aucun risque inutile.

Bientôt, sur leur droite, ils repérèrent une masse sombre et carrée, qui devait être la maison du jardinier, et ils obliquèrent dans cette direction.

Arrivés à une vingtaine de mètres de ce qui était effectivement la maison du jardinier, ils virent la silhouette d'un gendarme s'avancer vers eux :

— Pas la peine de courir : on le tient !

Lorsqu'il fut suffisamment près, ils virent, grâce à la clarté de la lune, qu'il était très jeune, mais surtout hilare.

— Qu'est-ce que ça a de drôle ? voulut savoir Géraldine, un peu étonnée.

— Suivez-moi, vous allez comprendre...

Ils contournèrent la petite maison. Derrière, ils découvrirent trois autres gendarmes entourant une sorte de gros abreuvoir de pierre d'où émanait une odeur parfaitement nauséabonde.

— Du purin d'orties, les renseigne le gendarme hilare : excellent pour les jardins. Notre homme a mal négocié son virage en essayant de nous échapper...

En effet, Karl-Heinz Ködgel s'était malencontreusement vautré dans l'abreuvoir d'où, par pure gaminerie, les gendarmes lui avaient interdit de s'extraire, afin que le liquide d'un jaune marron peu engageant, et surtout vraiment puant, imbibe bien ses vêtements.

— M'étonnerait qu'on puisse ravoir les Weston... plaisanta Boris Corentin.

— Et la veste à paillettes, je vous dis pas non plus ! renchérit l'un des gendarmes.

Mais ce fut à Géraldine Hébert que revint le mot de la fin, lorsqu'elle énonça, d'une voix sentencieuse :

— Qui a joui par l'ortie doit s'attendre à périr par l'ortie !

CHAPITRE XIII



Boris Corentin arriva sur le palier de Géraldine Hébert à huit heures et demie précises. Son appartement était situé dans un immeuble ancien, rue de Charonne, à l'angle de la rue Trousseau, pas très loin de la Bastille.

Au travers de la mince porte de bois, il perçut des voix et un bref éclat de rire. Il frappa.

— Entre, Grand Chef, c'est pas fermé ! cria Géraldine depuis le salon.

Boris s'exécuta. Il découvrit d'abord, à gauche, dans la petite cuisine, la silhouette mince et le visage juvénile de Jonathan Kepler, le « fiancé » de Géraldine, occupé à surveiller ses gamelles, le front barré de son habituelle mèche blonde.

— Salut, M'sieur Boris ! dit-il avec un grand sourire. Je vous ai préparé une compote de queue de bœuf au fois gras... Sans me vanter, je crois que c'est pas de la merde en barre !

— Je te promets un avis impartial, fit Boris avec un demi-sourire. Et toi, ça va ?

— Je crois que j'ai trouvé l'école de cuisine qui correspond à ce que je veux faire ! répondit Jonathan, tout excité. Ils doivent m'envoyer un dossier. J'ai trop hâte !

Boris Corentin passa dans la pièce principale, qui servait de salon et de

salle à manger. Il y découvrit deux jeunes femmes en grande conversation sur le canapé. La première, un verre de sancerre blanc à la main, n'était autre que Géraldine Hébert, la maîtresse des lieux.

La seconde était une superbe blonde de 23 ans, au visage d'ange et au corps parfait : Liselotte Faarup, l'amante en titre de Géraldine Hébert, depuis qu'elles s'étaient rencontrées, quelques mois plus tôt, à l'occasion d'une affaire particulièrement délicate [3].

Fasciné par la beauté de la Danoise, Boris Corentin faillit ne pas s'aviser d'une troisième présence féminine, pelotonnée dans un fauteuil situé un peu à l'écart du canapé où se tenaient Géraldine et Liselotte.

C'était une gamine de 16 ans, au corps mince et à la beauté fortement métissée. Ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'elle était mi-tunisienne par son père, mi-guadeloupéenne par sa mère.

De fait, son visage avait plus ou moins les caractéristiques morphologiques de celui d'une Noire, mais sa peau était nettement plus pâle, et elle avait en outre d'étonnants yeux d'un vert très clair.

Elle s'appelait Jamila Lakhdar mais, lorsque Aimé Brichot et Géraldine avaient été amenés à la rencontrer, pour les besoins d'une enquête [4], l'adolescente se prostituait dans un squat du 19^e arrondissement, sous le sobriquet, douteux mais explicite, de Pipette...

Rendue par la police à son tuteur légal, un oncle qui n'en avait rien à faire, elle s'était aussitôt tirée de chez lui pour revenir vers la seule personne qui s'était montrée gentille et compréhensive avec elle : Géraldine Hébert.

Et, du coup, Jonathan Kepler, qui venait lui-même de s'installer dans le quartier, pour être plus près de sa « future épouse », avait pris la gamine sous sa protection et l'avait installée dans sa « piaule merdique », *dixit* lui-même. Un arrangement qui semblait, jusqu'à présent, satisfaire toutes les parties en présence.

— On pourrait peut-être s'occuper un peu de moi ? suggéra Boris en prenant l'air fâché. À moins que je dérange ? C'est une soirée « spéciale filles » ou quoi ?

Aussitôt, la petite Jamila lui sauta au cou pour l'embrasser, avec une fougue de gamine. Liselotte fit la même chose, mais avec beaucoup plus de retenue.

Quant à Géraldine, elle était déjà en train de lui servir un verre de Sancerre.

Sur la table basse, Corentin repéra la couverture blanche, lettres bleues, d'un livre qu'il identifia tout de suite et qui amena un petit sourire à ses lèvres.

C'était *Commande publique*, le prochain livre de Renaud Camus, que Géraldine avait précieusement rapporté du Gers, dont ils étaient rentrés une semaine plus tôt.

Karl-Heinz Ködgel s'était littéralement effondré psychiquement et n'avait fait aucune difficulté pour avouer l'émasculatation mortelle de JérémY Prédault et la façon dont il était allé se débarrasser du corps dans le jardin du château de Plieux. Il avait été immédiatement inculpé pour meurtre.

Réjean de Saint-Gahl – redevenu Philippe Tinoux pour la Justice – et Cécile Champaubert avaient été, eux, inculpés pour complicité.

Quant aux jeunes comédiens, qui risquaient une inculpation pour entrave à l'action de la Justice, on leur avait passé un sévère savon avant de les laisser filer.

Bien entendu, dès le lendemain de ces arrestations, Géraldine Hébert s'était précipitée au château de Plieux, trop contente, sous prétexte de lui annoncer la fin de l'affaire, de rencontrer Renaud Camus une nouvelle fois.

Comme l'écrivain venait de recevoir, le matin même, les premiers exemplaires de son prochain livre, il lui en avait dédié un, ce qui remplissait Géraldine d'une sorte de fierté enfantine.

— Tu te rends compte, Grand chef ? avait-elle dit à Boris Corentin. Je possède un livre de Camus *qui n'est même pas encore sorti* ! Personne ne l'a, que moi !

On entendit un bruit de chasse d'eau et, quelques secondes après, Aimé Brichot sortit de la salle de bain.

Boris Corentin avait été heureux de le retrouver, fidèle au poste. Il aimait beaucoup Géraldine Hébert, mais rien ne pouvait remplacer l'équipe qu'il formait avec Brichot depuis tellement d'années.

— Je vous sers un godet, Mémé ? proposa Géraldine, la bouteille déjà en main.

— Volontiers ! répondit Brichot avec entrain, tout en piochant trois pistaches dans un petit bol blanc. D'autant que je veux fêter dignement le complet rétablissement de Jeannette : finies les corvées de caddie, les machines à faire tourner, l'aspirateur, etc. Ter-mi-né !

— C'est ce qu'on appelle une levée d'écrou, non ? fit Jonathan, qui arrivait de la cuisine avec un plateau de petites bouchées salées qu'il avait fait tiédir au four.

— Quelle bande de machos indécrottables vous faites ! sourit Géraldine, en prenant la main de Liselotte pour y déposer un rapide baiser.

— Jonathan, il est pas macho ! protesta Jamila. La preuve : c'est tout le temps lui qui fait la bouffe...

— C'est parce qu'il aime ça, sinon il te la laisserait ! la contra Géraldine.

— Eh bien, moi, en indécrottable macho que je suis, je bois à la liberté retrouvée de Mémé ! décréta Boris Corentin en levant son verre.

Géraldine Hébert saisit le sien à son tour :

— Moi, je porte un toast : longue vie au véritable et seul Maître de

Plieux ! longue vie à Renaud Camus !

[1] Champaubert et Montmirail sont deux des dernières grandes victoires de Napoléon 1^{er}, remportées durant la campagne de France, en 1814, peu de temps avant sa première abdication.

[2] Voir le Brigade mondaine N° 275 : *Traquenard pour femme seule*.

[3] Voir le Brigade mondaine N° 275 : *Traquenard pour femme seule*.

[4] Voir le Brigade mondaine N° 272 : *Princesse vaudou*.